

cahiers

LEON TROTSKY

4

OCTOBRE-DECEMBRE 1979

INSTITUT LEON TROTSKY 29, RUE DESCARTES 75005 PARIS
PUBLICATION TRIMESTRIELLE. DIFFUSION E. D. I.

INSTITUT LÉON TROTSKY

Association selon la loi de 1901

Siège social : 29, rue Descartes, 75005 PARIS - Tél. : 329.55.20

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky en une édition la plus complète possible, établie sur une base scientifique [...], réaliser une large collaboration internationale [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut Léon Trotsky et à permettre la publication de textes et documents divers, concernant l'auteur et le mouvement ouvrier, mis à jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toutes informations, documentation ou archives concernant Trotsky et son œuvre [...]. (Extrait des Statuts de l'Association.)

BUREAU DE L'INSTITUT

Marguerite Bonnet (présidente), Pierre Broué (direction scientifique)
Michel Dreyfus, Jean-François Godchau (suppléant), Anna Libera, Jean Risacher.

Cahiers Léon Trotsky

Rédaction et Administration
29, rue Descartes, 75005 Paris
Tél. : 329-55-20

PRIX AU NUMÉRO : 20,00

ABONNEMENT

1979 : N^{os} 1 à 4 — France : 70,00 — Etranger : 85,00
1980 : N^{os} 5 à 8 — France : 80,00 — Etranger : 100,00

Abonnements de soutien : 200 F, 300 F, 400 F, 500 F...

REABONNEMENT

Pour les abonnés aux trois premiers numéros nous proposons le réabonnement des n^{os} 4 à 8 :

France : 100,00 F, étranger : 125,00 F
ou Abonnement de soutien (cf. indications *Cahiers L.T.*, n^o 3, p. 247)

Règlement à l'Institut Léon Trotsky par chèque bancaire ou C.C.P. PARIS 20947-83 U.

Pour tout envoi avion, nous consulter.

N^o ISSN 0181-0790

N^o Commission paritaire 61601

cahiers LEON TROTSKY

N^o 4

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1979

SOMMAIRE

Jeanne MARTIN des PALLIÈRES. — Lettres à Jean van Heijenoort	3
Un point d'histoire : L'imprimerie clandestine et l'officier de Wrangel	21
A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Léon Trotsky	39
Courrier des lecteurs :	
Une lettre de J. VAN HEIJENOORT	57
Sur le n ^o 3, des lettres de R. PRAGER (avec en document une lettre de Jeanne MARTIN), S. LAMBERT, M. KEHRNON et G. WALUSINSKI	59
La délégation de l'Institut à Harvard	65
P. BROUÉ. — Sur Tina Modotti (complément au n ^o 3)	67
P. BROUÉ. — Une correspondance avec les <i>Cahiers d'histoire</i>	69
L. MAITAN. — Note de lecture	76
Michel DREYFUS et Jean-François GODCHAU. — Actualité bibliographique	79

Revue trimestrielle
PUBLICATION DE L'INSTITUT LEON TROTSKY
29, rue Descartes, 75005 PARIS



Jeanne MARTIN des PALLIÈRES
(Collection Esteban VOLKOV)

Jeanne MARTIN DES PALLIÈRES

Lettres à Jean van Heijenoort

*présentées et annotées
par Michel Dreyfus*

Dans le cadre des témoignages de ceux qui connurent Trotsky à un moment quelconque, nous publions aujourd'hui des extraits de lettres de Jeanne Martin dans lesquels elle évoque ses souvenirs de Léon Trotsky en exil. C'est à Jean van Heijenoort, l'un des principaux secrétaires du fondateur de la IV^e Internationale pendant toute cette période, que ces lettres — qu'elle écrivit peu de temps avant sa mort — sont adressées et c'est lui qui a eu l'obligeance de bien vouloir nous les transmettre — en joignant certaines précisions que nous avons utilisées dans la rédaction des notes.

Jeanne Martin des Pallières, née le 3 septembre 1897 à Palaiseau, avait adhéré au parti communiste en 1921 ; elle en fut exclue en 1929 en tant qu'oppositionnelle et fit partie du premier comité de rédaction de La Vérité. Epouse de Raymond Molinier, elle rejoint ce dernier, parti quelques semaines avant elle à Prinkipo, en avril 1929. C'est là, quelques mois plus tard, qu'elle devint la compagne de Léon Sedov. Elle milita ensuite à la Ligue communiste, au groupe bolchevik-léniniste de la S. F. I. O. et enfin au parti communiste internationaliste (b. l.) dirigé précisément par Raymond Molinier, ce qui fut la cause de graves difficultés avec Trotsky. Depuis quatre ans en effet, elle s'était occupée du neveu de Léon Sedov, Vsevolod Volkov qui avait quitté l'Union soviétique avec sa mère en 1930. Après la mort de Léon Sedov en février 1938, le problème se posait de savoir à qui serait confié cet enfant auquel Jeanne s'était évidemment attachée et qu'elle refusa de « rendre ». Cette revendication affective — qu'elle opposait au droit « bourgeois » de la parenté, invoqué par Trotsky — fut appuyé sans réserves par son parti, le P. C. I., qui polémiqua publiquement avec Trotsky à ce sujet.

Par une lettre du 10 mai 1938, Trotsky avait invité Jeanne à venir vivre au Mexique avec « Sieva », auprès de Natalia et lui. Mais cet effort de conciliation n'aboutit pas. En définitive, Trotsky, le 8 décembre 1938,

chargea son ami et avocat Gérard Rosenthal de s'occuper en son nom de cette affaire et de la porter devant la justice française laquelle rendit son verdict en faveur de Trotsky le 16 janvier 1939. Entre-temps, Sieva avait été emmené en Alsace et caché dans une institution religieuse ; ce ne fut qu'à la suite de longues recherches qu'il fut retrouvé et que Marguerite Rosmer put le ramener à Paris en mars 1939. Un effort désespéré de Jeanne Martin vint encore retarder le dénouement de l'affaire. Sollicité et informé par elle, le célèbre journaliste Alexis Dunan dénonça le « scandale » de « l'enlèvement » en Alsace par Trotsky de son « petit-fils naturel », scandale suffisant pour que le gouvernement intervienne et interdise le départ de l'enfant au Mexique. Il fallut régulariser l'organisation de la tutelle de Trotsky en tant que grand-père par un conseil de famille, ce qui fut fait en juillet 1939. Le mois suivant, enfin, Alfred et Marguerite Rosmer accompagnaient l'enfant au Mexique.

Après l'assassinat de Léon Trotsky en 1940, Jeanne Martin resta en rapports avec Natalia Sedova. Le témoignage qu'elle donne dans ses lettres est précieux : elle vécut à Prinkipo et partagea jusqu'au bout la vie de Léon Sedov. Elle mourut en 1961.

Michel DREYFUS.

Paris, le 16 septembre 1958

Mon cher Jean,

[...]

Avez-vous jamais su pourquoi j'ai été chassée de notre appartement [de la rue Lacrosette] ? (1) Et pourquoi tout a été vendu dans la rue quand il a été rouvert, un an et demi après [la mise des scellés, à la mort de Liova] ? (2) J'avais continué de payer le loyer. Je n'y ai rien compris. Je ne sais même pas à la requête de qui. J'avais trop de douleur pour penser à ces questions matérielles, pour m'en inquiéter et, étant seule, j'ai tout laissé faire. Mais nous nous sommes retrouvés dans la rue, un soir, en rentrant ou plutôt en voulant rentrer à la maison, Siéva (3) et moi. C'était clos, et nous n'avions pas une chemise. Tout a été perdu.

[...]

Jeanne.

(1) Il s'agit de l'appartement où habitaient Léon Sedov, Jeanne Martin et « Sieva », situé au 26 de la rue Lacrosette. Les passages entre [...] sont de I. v. H.

(2) Le 8 février 1938, Liova — diminutif de Léon SEDOV (1906-1938) —, entra à la clinique Mirabeau à Paris afin de subir une opération de l'appendicite. L'opération, faite le lendemain, réussit très bien et il sembla se rétablir jusqu'au 13 février. Dans la nuit du 13 au 14, son état s'aggrava brusquement ; il fut en proie au délire. Une transfusion de sang, puis une opération d'urgence n'amenèrent aucune amélioration et il mourut le 16 février. La clinique Mirabeau était dirigée par le docteur Girmonski, qui avait un passeport soviétique en règle, et le personnel de la clinique comprenait de nombreux émigrés. Depuis des mois, Léon Sedov était surveillé de très près par les agents du G. P. U. — qui avaient loué un appartement à côté du sien, 28, rue Lacrosette. Le fait qu'il était le fils de Léon Trotsky et son principal collaborateur, le rôle qu'il jouait alors dans la lutte contre les calomnies déversées lors des procès de Moscou, où il avait été avec son père l'un des accusés absents (il avait publié à la fin de 1936 un *Livre rouge sur les procès de Moscou* (Paris, Publications populaires)), tout cela en faisait évidemment une cible de choix pour les tueurs de Staline. Par l'intermédiaire de ses avocats Jean Rous et Gérard Rosenthal, Trotsky demanda l'ouverture d'une enquête. Dans une lettre au juge d'instruction Joseph Pagenel (19 juillet 1938), il demandait entre autres, « si quelqu'un n'avait pas aidé consciemment la maladie à en finir avec Léon Sedov dans le délai le plus court », rappelait que « la maladie de Léon Sedov et l'opération chirurgicale offraient des conditions extrêmement favorables à l'intervention du G. P. U. » et demandait que l'enquête soit orientée dans sa direction. Mais l'enquête toxicologique limitée et la prudence du rapport d'experts avouant leur ignorance ne permirent pas à l'enquête de progresser, et l'affaire se termina par un non-lieu le 14 février 1939.

(3) Il s'agit de Vsevolod VOLKOV dit Sieva, né en 1926, fils de Zinaïda et de Platon Volkov, petit-fils de Trotsky dont Jeanne Martin avait alors la charge.

Paris, le 17 septembre 1958

Mon cher Jean,

Un témoin direct, c'est Lola (1). Il faut absolument indiquer Lola comme témoin. Elle a été en plein cœur des choses, il faut la faire convoquer comme témoin et qu'elle parle. Elle travaillait avec Etienne chez Liova. Elle voyait Etienne (2) presque chaque jour. Elle doit pouvoir dire bien des choses sur lui. Il faut vous occuper de cela.

Et faire dire à Etienne *pourquoi il a affirmé* n'avoir jamais été à la clinique voir Liova (3), alors qu'il y a été au moins une fois, si ce n'est deux ou davantage. Mais il y a été au moins une fois, je me le rappelle absolument, puisque je me vois encore lui donnant une commission pour Liova, quelque chose à aller chercher à la maison et je lui ai donné les clés pour le faire. C'est à la clinique que je l'ai vu et que je lui ai donné les clés. Il n'y a aucun doute dans mon souvenir sur ce point. Il a nié cela lorsque la police [française] l'a interrogé après la mort de Liova. Je l'ai su, je ne sais comment, mais je l'ai su, et cela m'a frappée.

Bien à vous,

Jeanne.

(1) Il s'agit de Lilia Ya. GINZBERG, Mme ESTRINE dite Lola (née en 1895) qui était alors la secrétaire de Léon Sedov. Lorsque ce dernier avait fait transporter en septembre 1936 une partie des archives de son père à la filiale française de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam — afin de les mettre en sécurité —, trois personnes seulement avaient été informées : Mordka Zborovski dit Etienne (cf. note 2), l'historien Boris Nikolaievsky (1886-1966), menchevik en exil et historien éminent, correspondant pour la France de l'Institut d'Amsterdam et Lola Estrine. Lorsque Léon Sedov avait commencé à souffrir, c'est elle qui avait appelé sa belle-sœur Fanny Trachtenberg, docteur en médecine. Ce fut cette dernière qui choisit la clinique Mirabeau. Pour des raisons de sécurité, Jeanne Martin, Etienne et Lola Estrine avaient décidé de ne pas informer les dirigeants trotskystes français de la maladie de Sedov. Ceux-ci ne furent prévenus que le 15 février par Etienne alors qu'il était trop tard.

(2) ETIENNE de son vrai nom Mordka ZBOROVSKI était né en Russie en 1908. Il avait vécu en France à partir de 1930, à Rouen puis à Grenoble où il avait rencontré en 1933, dans l'hôtel où il travaillait comme portier, un certain Afanasiev, agent du G.P.U. qui lui avait fait miroiter l'espoir de revenir en U.R.S.S. dans de bonnes conditions. Son « contact » de l'ambassade de Paris en 1934 lui assigna la mission de s'infiltrer dans les rangs du mouvement trotskyste. Mis en contact avec Sedov du fait de sa connaissance du russe, il gagna rapidement sa confiance et collabora à la publication du *Biulleten Oppositsii*. En novembre 1936, il avait averti le G.P.U. du dépôt des archives de Trotsky, rue Michelet à Paris où elles devaient être volées le 7 novembre. Il avait également averti le G.P.U. de l'état de santé de Léon Sedov et du fait qu'il était à la clinique Mirabeau. Il devait partir en 1941 aux Etats-Unis et y poursuivre ses activités. Ce n'est qu'en 1955 qu'il devait être démasqué et arrêté par les autorités américaines.

(3) Zborovski avait affirmé devant la commission d'enquête qu'il ne s'était jamais rendu à la clinique Mirabeau. C'est également ce qu'il avait dit aux policiers français.

Paris, le 25 février 1959

Mon cher Jean,

Bien reçu en son temps votre lettre. Je suis contente de penser que vous viendrez en Europe en septembre. En août, je risque de ne pas être à Paris, si je trouve, comme les deux années précédentes, une occasion de séjour à la campagne à très peu de frais. L'année précédente, j'étais absente de Paris la deuxième et la troisième semaine d'août.

Le premier voyage à Prinkipo ? Oui, c'est mars ou avril 1929, et je ne saurais moi-même vous dire avec plus de précision le mois, encore moins le jour du mois. Comme je me souviens y être restée trois mois, y être venue après Raymond et en être partie en juillet, lui a donc dû venir en mars, et moi fin mars ou début avril (1). Oui, c'est Paz qui aurait été le premier (2), à moins qu'il n'y ait eu auparavant des venues qui seraient restées clandestines, ce qui n'est pas exclu. Mais ç'aurait été hors notre connaissance. La tradition ne le dit pas. Paz avait un groupe ; vous saurez mieux que moi le nom du groupe, je ne m'en souviens absolument pas. Paz était venu sans consulter les autres groupes (3). Entre parenthèses, la tradition dit que, s'apercevant, à son arrivée à Constantinople (c'était avant l'installation à Prinkipo), que L. D. et Natalia (4) vivaient en somme, quoique modestement, avec un minimum d'aisance, il aurait demandé le remboursement de ses frais de voyage. Après Paz, vint Raymond qui voulut emmener avec lui des camarades de notre groupe. Pour assurer les frais de ce voyage et de ce séjour collectif prévu, Raymond, qui n'avait pas personnellement de moyens, fit quelques tractations qui lui

(1) Selon Jean van Heijenoort (*Sept ans auprès de Léon Trotsky*, Paris, Les Lettres Nouvelles, 1978), c'est à la fin du mois de mars 1929 que Raymond Molinier vint à Prinkipo pour la première fois. Raymond MOLINIER (né en 1904) avait adhéré aux jeunesses communistes dès leur fondation puis au parti communiste dont il fut exclu pour trois ans en 1924. D'abord membre du cercle Marx-Lénine de Souvarine, il signa en août 1929 le manifeste de lancement de *La Vérité*, après ce premier voyage à Prinkipo, dont il revint en mai 1929.

(2) C'est le 12 ou 13 mars 1929 que Maurice Paz arriva à Prinkipo. Maurice PAZ (né en 1896), avocat, militant de la minorité de la S.F.I.O. en 1919, avait rejoint le P.C. après Tours. A partir de 1925, il avait animé avec Fernand Loriot jusqu'en 1928 la revue oppositionnelle *Contre le Courant* et s'était voulu le représentant en France de l'Opposition russe. Il était allé chercher à Prinkipo la caution de Trotsky. En fait la rupture s'était produite peu après son retour en France.

(3) Plusieurs groupes d'opposition communiste existaient alors en France : outre celui de Maurice Paz, l'on peut citer le cercle Marx-Lénine animé principalement par Boris Souvarine, qui devait à son tour rompre en juillet 1929 avec Trotsky, le groupe qui éditait *La Lutte des Classes* (avec Pierre Naville), le comité de redressement communiste (Albert Treint), l'Opposition de Limoges (Marcel Body). En juin 1928, des propositions d'unification avaient été faites par le groupe *Contre le Courant* à ces divers groupes, ainsi qu'à la *Révolution Proletarienne*, au *Réveil Communiste*, au groupe lyonnais de l'opposition, etc.

(4) L. D. : initiales de Léon Davidovitch, prénom et patronyme de Trotsky. Natalia est Natalia I. Sedova (1882-1962), seconde femme de Trotsky depuis 1902.

valurent par la suite quelques ennuis et que l'on put heureusement aplanir, « étaler », plus tard. Il partit, si je me souviens bien, avec Marzet et Gourget (5) de notre groupe. Marzet m'a laissé le souvenir d'un syndicaliste, de tempérament au moins ; c'était, comme Gourget, un autodidacte d'origine ouvrière. Gourget (c'est là un pseudonyme, j'ai oublié son nom véritable) venait d'une famille juive très misérable du 4^e arrondissement, vous connaissez ce quartier, une famille émigrée je ne sais d'où à la génération de son père, je crois. Gourget avait une intelligence vive, un esprit très caustique. Marzet était plus « plat » ; lorsqu'il revint en France, il ne resta pas longtemps avec nous. Gourget « dura » plus longtemps. Je ne crois pas que leur séjour les impressionna très favorablement, presque au contraire. Ils ne restèrent pas longtemps à Prinkipo, rentrèrent en France avant Raymond. Ce dernier dut rentrer en France au début de juillet, je crois, pour accomplir son service militaire, et je restai jusque vers la fin de juillet. Puis je rentrai rejoindre Raymond. Comme il faisait son service militaire, j'habitais chez sa mère et j'allais le voir le dimanche, là où il se trouvait. Il fut d'ailleurs réformé définitivement peu de temps après le début de son service. L'initiative de notre voyage ? Mais ce fut celle de Raymond. Sitôt que nous apprîmes que L. D. était à Constantinople, Raymond dit : « Il faut aller le voir immédiatement. » Songez que dès 1927 notre groupe avait adopté la ligne L. D. Nous le considérions tout naturellement comme notre guide politique. Il nous paraissait évident qu'il fallait le rencontrer, faire mieux sa connaissance, discuter avec lui de la situation en Europe et en France, prendre ses directives, ses conseils tout au moins. Seul le coût du voyage fit que davantage ne s'y rendirent. Et si Raymond lui-même n'y alla qu'après Paz, c'est qu'il lui fallait d'abord réunir la somme nécessaire et pour lui et pour au moins deux camarades qu'il voulait emmener. J'étais à ce moment-là à Londres, depuis un mois. J'y étais allée passer deux ou trois mois pour me perfectionner en anglais, profitant de ce que la maladie m'avait obligée à cesser de travailler momentanément, comme cela arriva plusieurs fois au cours de mon existence, dans ma jeunesse. Au bout d'environ un mois de séjour à Londres, je reçus sans préambule, sans préalable, un télégramme de Raymond m'apprenant qu'il partait pour Constantinople, puis, une ou deux semaines plus tard, je ne sais plus au juste, un autre télégramme me disant de rentrer d'urgence à Paris, de demander de l'argent à Henri (6), son frère, et de le rejoindre à Constantinople le plus rapidement possible et sans délai, d'apporter aussi, si possible, de l'argent pour leur séjour à eux, à nous enfin, et d'emmener

(5) Lucien MARZET, membre du P. C., allait faire partie, en août de la même année, du premier comité de rédaction de *La Vérité* qu'il devait quitter assez rapidement pour la S. F. I. O. Alexandre BAROZINE, dit Pierre GOURGET, d'origine russe, tourneur sur bois, membre du P. C. dès sa fondation, avait adhéré en septembre 1927 au cercle Marx-Lénine dont il avait démissionné en 1929.

(6) Il s'agit de Henri MOLINIER (1898-1944), également signataire en août 1929 du manifeste de *La Vérité* sous la signature d'Audouin.

avec moi une jeune fille dont j'avais fait la connaissance dans un solarium deux années auparavant, avec qui j'étais restée en relations et qui gagnait sa vie comme bonne à tout faire, si elle acceptait de venir en Turquie pour y faire la cuisine de la maisonnée. Hélène, c'était son nom, n'avait aucune notion politique ; c'était une ancienne ouvrière tissandière de l'Est, et Raymond la considérait comme étant « de confiance ». Vous vous souvenez que l'on ne pouvait se faire aider, dans ces maisonnées assez lourdes, par aucun employé de maison, par sécurité. Je repartis pour Paris le jour même et, arrivée à Paris et ayant vu Henri, j'envoyai un télégramme à Raymond à Constantinople : « J'arrive sans argent et sans Hélène. » Henri, en effet, m'avait dit qu'il pourrait tout juste me donner l'argent pour le voyage en dernière classe (je voyageai en quatrième à partir des pays balkaniques) et pas un sou de plus. Hélène revue reçut ma proposition avec froideur, de sorte que je jugeai qu'il ne fallait pas insister. Je « fermai » la maison, c'est-à-dire notre petit appartement, en vue d'une longue absence, et je partis le plus tôt possible, ne me permettant même pas de m'arrêter entre un train et le suivant à Venise, où mon train passait, ce que je fus un court instant tentée de faire. Mais je croyais à une urgence réelle, impérative, contraignante. Une fois mon billet payé, il me restait en poche un billet de cent francs, ce qui fait une valeur actuelle (7) d'achat de, mettons, trois ou quatre mille francs. J'emportai avec moi du pain et du fromage, assez pour trois jours et quatre nuits que devrait durer le voyage, et je ne me permis même pas de prendre un café ou la moindre boisson en route, ni dans le train ni aux arrêts et changements de train (je changeai trois fois de train), gardant mes cent francs pour toute anicroche éventuelle. Mon train eut un très grand retard, une demi-journée, je crois, et je trouvai, à la gare de Constantinople, Raymond et Léon, qui étaient venus me chercher pour la troisième fois. Je n'avais en effet pas leur adresse à Constantinople. Je sais que, lors de son arrivée, Raymond avait pris une chambre dans un hôtel (on ne lui proposa pas de le coucher, on ne le connaissait pas), et Henri me raconta que Raymond voulut lui téléphoner de l'hôtel et qu'on lui répondit qu'il n'y avait pas de ligne téléphonique entre Constantinople et la France, ce qui stupéfia Raymond. Je sais que L. D., Natalia et Léon habitaient, au début, à Constantinople même, mais où, je ne l'ai jamais su (8). Je crois que ce ne devait pas être dans un hôtel, puisqu'un journaliste qui était venu les interviewer écrivit qu'il avait été reçu par Mme Trotsky dans une salle à manger où la table était recouverte d'une nappe déchirée ; cela avait un peu chiffonné Natalia. Mais, lorsque j'arrivai à Constantinople, tout le monde était déjà installé à

(7) Lettre écrite en 1959.

(8) Léon Trotsky, Natalia Sedova et Léon Sedov étaient arrivés à Constantinople le 12 février 1929. Pendant trois semaines environ, ils avaient vécu au consulat soviétique. Ils s'installèrent le 5 mars 1929 pour quelques jours à l'hôtel Tokatlingen d'abord, puis dans un appartement meublé à Constantinople. En avril de la même année, ils s'installèrent dans la villa Izzet Pacha à Prinkipo.

Prinkipo, dans une grande villa, celle que vous avez connue. Je crois que c'était Raymond, peut-être aidé de Léon, qui l'avait trouvée et louée (En cherchant à rafraîchir mes souvenirs, peut-être lors de mon arrivée L. D. et Natalia étaient-ils dans cette salle à manger de leur appartement à Constantinople même, l'ai-je imaginé ou est-ce vrai ? Alors nous aurions emménagé à Prinkipo le jour de mon arrivée ou au plus tard le lendemain.)

Il y eut à Prinkipo, pendant mon séjour, un camarade autrichien israélite du nom de Frank (9), qui s'avéra par la suite être affilié à la Guépéou ; mais on ne le sut que beaucoup plus tard, puisqu'en 1931-1932, quand Léon était à Berlin et que j'y allai aussi (fin juin 1931 jusqu'à mars ou avril 1933), Léon voyait Frank, qui était venu habiter Berlin, comme un copain. Ce Frank arriva, je crois, à Prinkipo après moi. Rosmer et Marguerite Rosmer (10) arrivèrent aussi après moi et habitèrent aussi la villa.

Lorsque j'arrivai dans la villa, Raymond me demanda si, en sus d'un certain travail de secrétariat, de lecture de journaux étrangers (j'avais choisi de m'occuper de l'anglais), je voudrais aussi faire la cuisine pour tout le monde, aidée de Natalia. Il m'expliqua qu'on ne pouvait, pour des raisons de sécurité, engager aucune aide mercenaire, surtout pour la cuisine, comme vous le comprenez. J'acceptai. Mon rôle fut un peu délicat, difficile et très chargé. Car L. D. exigeait que les coupures lui fussent fournies dans le plus bref délai (nous dépouillions tous les journaux, souvenez-vous, venus d'Europe) ; de l'autre côté, je devais assumer à peu près totalement l'achat des provisions de bouche au marché, la préparation culinaire, et, avec le régime strict auquel était médicalement soumis L. D., il y avait deux cuisines différentes à préparer ; cela avec un matériel primitif, et les repas devaient être servis exactement aux heures fixées, l'emploi du temps de L. D. étant très strict, comme vous le savez. Je l'ai vu un jour remonter dans son bureau de travail et ne plus

(9) Jacob FRANK dit Max GRÄF, lituanien d'origine, économiste, arriva à Prinkipo le 29 mai 1929 et y resta environ cinq mois comme secrétaire de Trotsky. Il lui avait été recommandé par Raïssa Adler (cf. note 8, p. 16). Il était alors membre du parti communiste autrichien et avait, jusqu'à l'automne 1927, travaillé comme économiste à la représentation commerciale soviétique à Vienne. Il quitta Prinkipo à la fin d'octobre 1929. En 1931 il retournait au parti communiste autrichien qu'il avait vraisemblablement toujours servi.

(10) Alfred GRIOT dit ROSMER (1877-1964) et sa compagne Marguerite THÉVENET (1879-1962) étaient deux vieux amis de Trotsky depuis la première guerre mondiale. Correcteur d'imprimerie, Rosmer avait été collaborateur de *La Vie Ouvrière* de 1909 à 1914. Un des rares militants à avoir refusé l'union sacrée, il s'était lié à Trotsky, arrivé en France à la fin de novembre 1914 — et qui devait en être expulsé le 30 octobre 1916. Par la suite, Rosmer avait été membre de l'exécutif de l'I.C., puis l'un des fondateurs du P.C. et avait fait partie de son comité directeur de 1922 à 1924. Il en avait été exclu la même année. A partir de 1925 il avait animé la revue d'opposition *La Révolution prolétarienne*, puis avait fait partie du noyau de l'Opposition de gauche et signé en 1929 le manifeste de *La Vérité*. Alfred Rosmer et Marguerite Thévenet étaient arrivés à Prinkipo vers le 10 mai 1929. Marguerite Thévenet en repartit au bout de quatre semaines Alfred Rosmer vers le 1^{er} juillet.

vouloir redescendre par la suite, parce qu'il n'avait pas, à l'heure fixée, trouvé le déjeuner servi ; il n'attendait pas qu'on l'appelât ; il descendait et il fallait que ce fût prêt. Il n'avait pas dit un mot, il ne se plaignait jamais. Mais Natalia et moi étions désespérées.

A propos de secrétariat, je voulais vous rapporter une parole de L. D. Ce fut beaucoup plus tard, en France, à Barbizon (11). Il nous demandait de lui procurer une dactylo. C'était difficile, trouver une dactylo sachant le russe, pouvant le taper sous dictée directe (car il aimait voir, au fur et à mesure que l'on tapait, de quoi ce qu'il dictait avait l'air) et qui fut absolument sûre. Cela n'existait pas à Paris. On lui proposa un jour quelqu'un, lui disant qu'elle était une excellente secrétaire et connaissait quatre langues. « Je n'ai pas besoin de secrétaire, dit L. D., j'ai besoin d'une dactylo. »

Je me souviens d'avoir fait la connaissance de Sara [Jacobs] (12) à Paris, en 1934, alors que nous habitons, Léon et moi, à la Rûche. (La Rûche est très connue à Paris pour être, pour avoir été surtout, la demeure de nombreux artistes peintres et sculpteurs ; c'était, dans une vaste cour, un amas sans aucun ordre de bâtisses en bois, vestiges d'une exposition universelle de je ne sais plus quelle année ; il y a beaucoup d'ateliers à la Rûche ; c'était très primitif ; personne n'avait l'eau chez soi ; Léon et moi, nous y sous-louions l'atelier d'artiste d'un peintre qui était parti pour Antibes, sa femme ayant hérité d'une villa ; nous avions fait la connaissance de ce peintre par Maurice Parijanine (13).) Sara a même couché chez nous, à la Rûche, quelques jours.

Vous m'avez demandé les conditions de vie à Prinkipo, n'est-ce pas ? On y vivait une vie très exactement réglée, comme celle que vous avez connue plus tard, dès le début. Heures de lever fixes ; tâches très exactement réparties, plus ou moins bien, mais de façon impérative ; permissions pour sortir et aller à Constantinople. Les collaborateurs n'étaient jamais payés, comme vous le savez. On les en prévenait. On leur donnait un peu d'argent de poche leur jour de sortie, une fois par quinzaine, et on leur achetait, comme à des enfants de la maison, ce qui leur était nécessaire, vêtements, etc. Il n'y avait pas toujours d'argent à la maison. Parfois il en rentrait beaucoup d'un coup, à cause d'un article vendu ; puis, un jour de marché, il n'y avait rien ; il fallait se débrouiller. En repartant pour la France, Raymond m'avait remis une certaine somme, qu'il

(11) Trotsky séjourna à Barbizon, près de Fontainebleau du 1^{er} novembre 1933 au 15 avril 1934.

(12) Sara JACOBS, dite Sara WEBER (1900-1976), née en Pologne, émigrée en 1920 aux Etats-Unis, était la femme d'un dirigeant de la Communist League of America. Elle était arrivée à Prinkipo, peu avant le départ de Trotsky pour la France. Jeanne Martin ne se souvient pas qu'elle a connu Sara Weber au moins en août 1933 à Saint-Palais, comme en témoigne une photo connue.

(13) Maurice DONZEL dit PARIJANINE (1885-1937), avait traduit *Ma Vie* de Trotsky en français. C'est également par son intermédiaire que Trotsky avait pu obtenir un visa d'entrée en France au mois de mai 1933.

s'était fait envoyer par son frère Henri (vous savez qu'ils travaillaient, à Paris, ensemble) (14) pour que je puisse rembourser à la caisse de la maison ma part de dépenses de nourriture. Il ne voulait pas que je fusse à charge. Il y avait des jours où l'on ne savait comment nourrir tout ce monde. On y arrivait à force d'ingéniosité, et personne ne manqua du nécessaire.

Ce Frank, un petit détail sur lui. Un jour que j'étais accablée de travail, ne sachant si je devais lire les journaux fraîchement arrivés et y faire les coupures ou me mettre à la cuisine, je demandai à ce Frank de venir m'aider à éplucher les légumes, afin d'avoir fini plus tôt. « Oh ! non, me dit-il, je suis un littéraire. » Léon m'aidait parfois, quand il n'était pas accablé d'autres tâches. Ce Frank me demanda un jour de lui raccommoder ses chaussettes. « Vous croyez vraiment que j'en aurais le temps ? lui dis-je, je n'arrive pas à raccommoder mes propres bas, faites-le vous-même ou jetez-les. » Il rougit et s'en fut. Je vous donne là des détails minuscules. J'essaie de vous donner l'atmosphère matérielle.

La vie de L. D., vous l'avez connue. Il était le premier levé ; dans son bureau et au travail dès son réveil, à six heures et demie. A cette heure-là, tout le monde dormait, sauf les camarades de garde. A neuf heures, il descendait prendre son petit déjeuner avec Natalia seule. Puis un petit tour dans le jardin et au travail. A une heure, il descendait pour le déjeuner en commun avec tous. A table, vous vous souvenez qu'il ne parlait jamais politique, sauf exception. Il parlait de tout, était très gai, charmant. Il montait ensuite dans sa chambre se reposer, s'étendait faire une petite sieste sans dormir, lisait, parfois un roman même, parlait avec Natalia. Un camarade qui vint plus tard à Prinkipo raconta ceci par la suite : « Un jour, ne me doutant pas que L. D. était encore dans sa chambre, je voulus aller voir Natalia pour lui demander quelque chose. J'ouvris immédiatement après avoir frappé, ayant cru entendre "Entrez !", et j'entraï. L. D. était étendu sur son lit, Natalia aussi. Ils parlaient ensemble en riant comme des enfants, des tas de livres jonchaient le lit et le sol. Ils avaient vraiment l'air d'enfants en gaieté. » Le camarade se retira immédiatement. L. D. et Natalia ne s'étaient pas arrêtés de rire.

Après sa sieste, L. D. retournait travailler ou bien il allait encore un peu dans le jardin. A trois heures et demie, il redescendait prendre le thé avec Natalia. Ils prenaient une tasse ou deux de thé très léger, avec un biscuit et de la confiture, seuls. Puis, s'il n'était pas allé au jardin après le déjeuner, il y allait alors, une heure environ, puis il remontait travailler dans son bureau. Le dîner était assez tôt, à six heures et demie ou sept heures. Après le dîner, L. D. remontait dans sa chambre, lisait un peu, se couchait tôt.

(14) Raymond Molinier et son frère Henri s'occupaient à Paris d'un « Institut français de représentation et de recouvrement » qui se chargeait du paiement des dettes impayées à l'aide de méthodes parfois expéditives.

Parfois, quand on voulait discuter avec lui — il fallait que ce fût une chose précise — on lui demandait un rendez-vous. Cela se passait généralement après le dîner, ou un peu avant. Dès qu'il avait fixé une heure précise pour discuter d'un point précis, il était tout à notre disposition pour tout nous expliquer, nous répondre à tout. Mais on ne pouvait pas, on ne devait pas l'entreprendre sans qu'il fût prévenu, en lui parlant à brûle-pourpoint de n'importe quoi. Il n'avait pas le temps. Son temps était strictement organisé. Vous vous souvenez quelle force de travail il avait, et quelle productivité, si l'on peut employer ce terme. Il écrivait d'abord ses textes lui-même à la main, de sa belle écriture régulière, équilibrée, harmonieuse ; puis il les corrigeait et les donnait à taper. Quelquefois, il dictait directement à la machine. Mais il n'eut pas toujours quelqu'un à qui dicter à la machine. Il défendait que l'on entrât dans son bureau sans être appelé. Natalia seule le pouvait. On ne pouvait pas non plus entrer dans son bureau en son absence, sauf pour y déposer rapidement les coupures, les textes tapés ou à lire, etc. Il était défendu de dépoussiérer son bureau. Natalia y donnait un coup de balai elle-même, mais personne n'avait le droit de passer un plumeau ou un chiffon sur le bureau lui-même, de peur que l'on ne dérangeât l'ordonnance des papiers. C'était très important pour L. D. Il ne voulait ni de dossiers, ni de chemises, ni de classeurs. Les papiers étaient tous disposés sur le bureau, un immense bureau qu'il fallait lui faire confectionner sur mesures par un menuisier, dans chaque pays où il venait s'installer, tant les mesures en étaient grandes et insolites. Les papiers, lettres, textes, coupures, tout était disposé sur ce bureau en des tas de hauteurs pas forcément égales, selon un système de classement qui lui était bien personnel et qu'il ne fallait pas chercher à pénétrer. Mais, lorsqu'il avait besoin d'un papier, même s'il ne l'avait pas consulté depuis longtemps, il passait la main à une certaine hauteur d'un certain tas et le trouvait immédiatement. Cela nous émerveillait. Il n'égarait jamais rien.

Un petit détail de sa vie matérielle, quoique cela soit plutôt l'indice de sa délicatesse, qui était extrême. Un jour, Natalia était absente, et c'était le jour où il fallait que l'on me remit chacun son paquet de linge sale afin que je le rassemblasse, fisse le compte général et le donnasse à laver au dehors. Quand j'allai demander à leur appartement leur paquet (leur appartement, c'était une chambre et son bureau, à l'étage) (15), il me le montra à terre et je voulus le ramasser. Il se précipita et m'en empêcha, en me disant : « Le compte n'est pas fait. Je vous défends d'y toucher. Je vais le faire, ce n'est pas à vous à toucher à cela. Revenez dans un instant, le paquet sera fait et le compte fait. » Il n'y avait pas à insister. Je revins un quart d'heure plus tard. Le paquet était fait, clos, et il me remit le décompte du linge sur un minuscule bout de papier, écrit de sa belle écriture

(15) Jeanne Martin parle de la villa Izzet Pacha à Prinkipo.

soignée. Je l'ai encore, je ne sais comment je l'ai sauvé de tous les désastres successifs.

[...]

Bien amicalement à vous.

Jeanne.

Paris, le 5 mars 1959

Mon cher Jean,

Reçu avant-hier au soir le livre que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer, le *Diary* pour 1935 (1). Merci mille fois, vous m'avez fait très grand plaisir. Est-ce qu'il existera aussi pour les années suivantes ? Je n'ai pas commencé de le lire systématiquement ; mais, comme je fais toujours, j'ai commencé de le survoler.

Il est bien captivant. J'ai noté deux erreurs, ou imprécisions. Si j'en trouve d'autres à mon sentiment, je vous les noterai, et peut-être trouvera-t-on quelque intérêt à en tenir compte, fût-ce sous forme de notes en fin de livre, au cas d'une réédition, au moins pour certaines.

Est-ce vous qui l'avez préparé, ou qui ? (2) Et qui est la traductrice du russe à l'anglais, quelle femme est-ce ?

Henri Molinier a été, exactement, tué pendant les combats de la libération de Paris, dans les rues, par un obus allemand tombé de plein

(1) Il s'agit de *Trotsky's diary in exile : 1935*, publié en 1959 par l'Université de Harvard. L'édition française devait paraître sous le titre *Journal d'exil, 1935* (Paris, Gallimard, 1960, 228 p.), avec une préface d'Alfred Rosmer, un avant-propos de l'Université de Harvard et des notes explicatives. Trotsky avait tenu son journal du 7 février au 8 septembre 1935, d'abord en France où il avait vécu dans des conditions de résidence surveillée jusqu'au 13 juin, puis en Norvège. Il avait transcrit presque au jour le jour les remarques que lui inspiraient la marche des événements, ses lectures, ses réactions et réflexions personnelles, etc. Ces papiers qui avaient été déposés à l'Université de Harvard avec le reste de ses archives étaient jusqu'alors inédits.

(2) Les diverses éditions du *Journal d'exil* avaient été préparées par Jean van Heijenoort ainsi que Max SHACHTMAN (1903-1972) qui s'occupait alors des éditions de Trotsky aux Etats-Unis. Par modestie, Natalia Sedova en avait longuement différé la publication.

fouet sur lui, car les Allemands tiraient alors de Paris sur Paris, d'un quartier à un autre. Vous pourriez, si c'est vous qui le faites, au cas de réédition modifier en ce sens la note, puisque ce n'est qu'une note, dans le même nombre de mots. Quand on dit ici « tué pendant la guerre », cela signifie tué pendant les combats militaires ; la libération des villes menée par les habitants eux-mêmes, c'est un phénomène à part. On ne dirait pas non plus ici « tué pendant un bombardement » ; non, ce n'est pas le cas. « Il a été tué pendant les combats de la libération de Paris, dans la rue, en été 1944 », voilà l'expression exacte. Ne pensez pas que je chinoise (3).

Trotsky dit quelque part, page 59, que, lors de la montée du fascisme en Allemagne, Léon et moi avons quitté Berlin pour Paris et que nous avons envoyé Siéva à Vienne, afin de ne pas lui occasionner un nouveau changement de langue. C'est inexact et *absurde*, outre que cela ne correspond pas aux faits. Je ne comprends pas qu'il ait pu écrire cela. Il avait sans doute perdu la mémoire de ces faits-là, qu'il n'avait connus que par nos lettres à nous, Léon et moi (4). Trotsky dit d'ailleurs, même page, qu'à Vienne Siéva oublia son français et son russe. Alors ? Voici le détail des faits, qui pourront un jour se trouver intéressants dans une biographie détaillée de la famille de Trotsky. Hitler était déjà chancelier du Reich (5). Je l'ai vu entrer à la Chancellerie et parler à la foule du haut du balcon, et c'était un spectacle inoubliable, je vous assure. Quelle foule et quel enthousiasme délirant de *toute la masse* ! Au point que je m'aperçus vite que, si je ne voulais pas risquer de me faire écharper, il fallait que je ne reste pas à la même place, afin que l'on ne s'aperçoive pas que je ne criais pas aussi, que je ne levais pas la main en signe de *Heil*. Toujours mes digressions. J'avais déjà, avant l'arrivée de Hitler à

(3) Dans l'édition française, il est dit (p. 213) : « Molinier fut tué durant la deuxième guerre mondiale. » La remarque de Jeanne Martin est juste.

(4) Dans l'édition française il est dit (p. 85) :

« Sevouchka (mon petit-fils), le petit garçon de Platon et de Zina âgé de huit ans vient dernièrement d'arriver de Vienne à Paris. Il se trouvait avec sa mère, à Berlin, dans les derniers jours qu'elle a vécus. Elle se suicida alors que Sieva se trouvait à l'école ; il fut confié pendant quelque temps à mon fils aîné et à ma belle-fille. Mais il leur fallut quitter en hâte l'Allemagne quand devint évidente l'imminence du régime fasciste. Sevouchka fut emmené à Vienne, pour éviter un changement superflu de langue. Là, de vieux amis à nous le firent entrer à l'école. Après notre passage en France et le commencement des secousses contre-révolutionnaires en Autriche, nous décidâmes de faire passer le petit à Paris chez mon fils aîné et ma belle-fille. Mais on s'obstinait à ne pas donner de visa à Sevouchka, bambin de sept ans. De longs mois passèrent en inquiétude. C'est récemment seulement qu'on a réussi à le faire venir. Durant son séjour à Vienne, Sevouchka a totalement oublié le russe et le français. Et comme il parlait bien russe avec l'accent chantant de Moscou quand il était venu, bambin de cinq ans pour la première fois chez nous avec sa maman à Prinkipo ! Là, au jardin d'enfants, il avait très vite appris le français et en partie le turc. À Berlin il était passé à l'allemand, à Vienne il est devenu tout à fait allemand — et maintenant à son école parisienne, il revient de nouveau au français ».

(5) Rappelons que c'est le 30 janvier 1933 que Hitler était devenu chancelier.

la Chancellerie, reçu un avis d'expulsion comme étant suspecte de m'occuper de politique, et le consul de France m'avait avec peine obtenu un sursis, un peu *sine die*, sans date d'expiration du sursis. Et quoique les préfetures eussent, à la venue de Hitler, détruit tous les dossiers des communistes et autres politiques poursuivis, sur l'ordre des préfets eux-mêmes, il fallait que je songe au départ pas trop lointain, d'autant plus que je vivais avec Léon, qui devait être plus ou moins mis à l'index. Enfin, chacun de nous mettait l'autre en danger. Mais nous avions encore à faire du travail là et nous ne pouvions songer à partir avant quelque temps encore, jusqu'à la dernière limite. Siéva, à la mort de Zina (6), le jour de son suicide, je le pris avec moi à la maison. Zina m'avait d'ailleurs laissé au moment de son suicide une petite lettre dans sa chambre, qui me disait : « Occupez-vous de Siéva, il est gentil. » Elle n'écrivit qu'à moi. Tous les camarades et les amis à Berlin nous conseillèrent de ne pas prendre sur nous « la lourde charge de l'éducation de Siéva ». Ce fut leur expression à tous, même ce Cohn (7), qui était avocat à Copenhague et qui se trouvait lors du suicide de Zina en séjour à Berlin. Mais je décidai de l'élever moi-même et d'essayer de remplacer sa mère, à ce pauvre petit. Nous décidâmes donc de le garder avec nous définitivement. Mais les événements se précipitaient. Un jour, on annonça à Berlin une montée des Jeunesses hitlériennes de province et un pogrom des Juifs à cette occasion par les Jeunesses. Laisser l'enfant risquer cela ? Impossible. Nous demandâmes à une amie de Léon, Mme Männchen, une psychanalyste viennoise qui vivait à Berlin, d'aller accompagner Siéva à Vienne chez cette camarade amie de Trotsky ; son nom ne me revient pas, n'était-ce pas « Adler » (8) ? Elle accepta, mais, le jour dit, elle vint me dire qu'elle devait d'abord mettre son propre fils en sécurité et qu'elle allait partir avec lui à Vienne, revenir aussitôt et repartir aussitôt avec Siéva. La date approchant, nous ne pouvions attendre, c'eût été juste trop tard. Nous décidâmes qu'il était moins dangereux pour Siéva de voyager seul que de rester à Berlin au milieu du pogrom annoncé (qui d'ailleurs n'eut pas lieu). Nous l'accompagnâmes à la gare, avec son nom écrit sur sa chemise, ainsi que l'adresse de la personne chez qui il allait à Vienne, de l'argent, mille recommandations. Nous avons envoyé un télégramme à Vienne. Nous confiâmes Siéva au chef de train, lui remettant aussi de l'argent, et il nous promit, si

(6) C'est le 5 janvier 1933 que Zinaïda, la fille aînée de Trotsky, se suicida au gaz. Elle avait trente ans. Elle était sortie de Russie avec son fils à la fin de l'année 1930. Le père de l'enfant, Platon VOLKOV avait été déporté en 1928. Elle arriva à Prinkipo le 8 janvier 1931 et partit pour Berlin en octobre de la même année afin d'y subir un traitement psychanalytique.

(7) Il s'agit d'Oscar COHN (1869-1937 ?), membre du S.P.D. député en 1912, conseiller juridique de l'ambassade russe en 1918, qui devait disparaître par la suite en U.R.S.S. lors des purges staliniennes.

(8) Raïssa Timofeïevna ADLER était la femme du psychanalyste viennois Alfred ADLER (1870-1937). Trotsky les avait connus à Vienne avant la première guerre mondiale par l'intermédiaire de son ami Adolf Joffé qui suivait alors un traitement psychanalytique.

personne ne venait chercher Siéva à la gare à Vienne, de le conduire lui-même à l'adresse indiquée. On trouve des braves gens partout. Et Siéva partit seul. Voici l'unique raison pour laquelle Siéva fut envoyé par nous à Vienne, alors que notre départ à nous deux n'était nullement encore fixé. A Paris, Siéva aurait tout simplement *continué* de parler français, car nous parlions français à la maison, Léon et moi ; je ne savais pas le russe, et Siéva avait très vite appris le français avec nous (9). Nous l'avions mis dans une école allemande, estimant qu'il faut toujours connaître la langue du pays où l'on se trouve. A Vienne, on lui laissa oublier le français et le russe. Quand il revint plus tard à Paris (10), il dut r'apprendre le français ; il alla d'abord à l'école communale, puis, à partir de la sixième, au Lycée Michelet. C'est bien Trotsky, en effet, qui décida un jour que Siéva quitterait Vienne et viendrait à Paris. Naturellement, j'acceptai tout de suite de le reprendre et de continuer de l'élever comme j'avais déjà précédemment à Berlin décidé de le faire. Natalia m'écrivit, avant la venue de Siéva, pour me demander de le prendre et de l'élever. Et Léon, lui, me dit : « Quand tu seras vieille un jour, tu auras un fils. » Au lycée, Siéva apprenait à la fois le français et l'allemand, car je ne voulais pas lui laisser oublier une langue qu'il savait. Il apprit aussi le latin, pour préparer son baccalauréat. Il ne pouvait être que difficilement question de lui faire en même temps apprendre également le russe. Trois langues, c'était déjà beaucoup. On verrait plus tard pour le russe, lorsqu'il devrait apprendre une deuxième langue étrangère vivante pour son bachot. Au lycée, on ne commence d'apprendre cette « deuxième langue », comme on la nomme, que plus tard. Siéva s'attacha beaucoup à moi. Il me préférait à Léon, dont il était un peu jaloux. Quand il voyait Léon m'embrasser, il venait immédiatement m'embrasser. Il m'embrassait sur les joues et il m'embrassait les mains. Mais la politique vint, après la mort de Léon, salir et gâcher tout cela. Léon désirait beaucoup faire venir de Russie son propre fils, mais la mère du petit ne voulut pas le lui envoyer. Il en avait beaucoup de chagrin. Il me disait parfois : « J'élève mon neveu, et je ne peux pas avoir avec moi mon fils à moi. » Puis : « Tu élèves très bien Siéva ; mon fils est très mal élevé par sa mère, je le sais ; toi, tu l'élèverais mieux. »

Revenons à Berlin. Lorsque nous décidâmes de partir, ce fut, je crois, pour moi le 5 avril. Car nous décidâmes que je partirais la première, pour préparer le passage clandestin de Léon à la frontière belge et pour emmener à Paris les papiers de l'organisation, du Secrétariat internatio-

(9) Selon Jean van Heijenoort, ce n'est pas à Berlin mais à Prinkipo que Sieva avait appris le français. Il allait alors dans une école publique pour petits enfants. En octobre 1932, Sieva parlait le russe, le français et un peu de turc.

(10) Sieva arriva à Paris en 1934.

(11) Allusion aux conflits qui éclatèrent après la mort de Léon Sedov au sujet de la garde de Sieva, aggravés par le fait que Jeanne Martin appartenait au parti communiste internationaliste dirigé par Raymond Molinier avec lequel Trotsky avait rompu en 1935.

nal (12). On me prit un billet wagon-lit de deuxième classe et j'enveloppai les papiers, qui faisaient gros, dans quelques pièces de linge de soie que l'on acheta pour cela. J'eus beaucoup de peine, dans ce compartiment de wagon-lit à deux couchettes, à me déshabiller pour me coucher, étant « farcie » des papiers les plus précieux sur moi. Je voulus d'abord me coucher tout habillée, mais ma compagne inconnue de compartiment me dit : « Vous ne vous déshabillez pas ? Les couchettes sont très bien, très propres. Je vous assure que vous feriez mieux de vous déshabiller, ce serait plus confortable. » Que faire alors ? Il fallut bien que je me déshabille, en dissimulant tant bien que mal la quantité de papiers que je portais dans ma chemise. La demoiselle ne vit rien, mais j'eus chaud. A la frontière, à la douane, on souleva le couvercle de ma valise ; mais, au vu du linge de soie élégant, on la referma sans aller plus loin. Ouf ! Léon vint quelques jours plus tard. J'étais allée en Belgique, à la frontière, pour qu'on arrangeât son passage ; mais je ne sais plus ce qu'il fit.

Si je vous ennuie, pardonnez-moi et dites-le-moi franchement. Je pensais que pour la « petite histoire », plus tard, cela pourrait servir. J'ai dix mille souvenirs de cet ordre.

Bien amicalement à vous et encore merci pour le beau livre.

Jeanne.

Paris, le 10 mars 1959

Mon cher Jean,

Relisant le passage du *Diary* que je vous avez signalé, je suis frappée du ton, comment dirais-je, *badin* que prend L. D. pour parler de ce changement incessant de langue que Siéva avait dû subir du fait des événements. Cela a été une tragédie pour cet enfant, je l'ai toujours senti. Comment L. D. peut-il en parler légèrement ? Cela me surprend.

Pour en revenir au fait que Siéva avait oublié le russe, L. D. dit bien qu'il l'avait oublié à Vienne. Léon lui-même n'a jamais évoqué la

(12) Le secrétariat international de l'Opposition de gauche était installé à Berlin jusqu'à la victoire des nazis et avait été ensuite transféré à Paris. Jeanne Martin sortit les documents les plus importants de ses archives et celles de l'Opposition de gauche allemande.

nécessité pour Siéva, une fois arrivé à Paris, de rapprendre le russe. Il n'a jamais essayé de lui parler russe ; il lui parlait toujours français. Quant à L. D. lui-même, il ne nous a jamais donné d'instructions à ce sujet, ce qu'il eût pu faire, et nous aurions envisagé la possibilité de les suivre, dans la mesure des forces du petit (1). On était bien mal venu, plus tard, de me reprocher de ne pas l'avoir entretenu dans la langue russe (ou plutôt de ne pas la lui avoir fait rapprendre, puisqu'il l'avait déjà oubliée à son arrivée à Paris). Et je crois bien qu'il ne l'a jamais apprise au Mexique ? Ou à peine ? Natalia m'a dit à Paris que Siéva et elle s'entretenaient en espagnol. Ai-je bien compris ? En tout cas, Natalia m'avait bien dit que, depuis le départ d'Alexandra Pfemfert (2) (rentrée en Allemagne après la mort de son mari au Mexique), elle n'avait plus jamais l'occasion de parler le russe et ne l'employait que dans sa correspondance avec Sara [Jacobs] (3). Mon Dieu, Siéva s'est mis à apprendre l'espagnol à l'école au Mexique et s'en est servi, de préférence, dans sa vie personnelle, ce qui est assez normal, étant destiné à vivre au Mexique. La langue russe a été bien négligée et oubliée dans tout cela. Il était bien inutile de dire que Siéva « devait aller au Mexique pour y rapprendre le russe, afin de pouvoir parler à son père s'il le revoyait un jour ».

Pauvre enfant ballotté de « mère » en « mère ». Comment aurait-il pu vraiment s'attacher à l'une d'elles ? Tout était toujours instable pour lui, et je suppose qu'il devait inconsciemment même se retenir d'aimer, de s'attacher trop. On ne peut rien lui reprocher. Son enfance a été absolument anormale. Maintenant il s'est construit lui-même une famille propre, qui soit vraiment la sienne, et il y tient ; il ne veut pas se « répandre ». J'essaie de le comprendre, non de le justifier vis-à-vis de Natalia. Mais il ne faut l'accuser de rien.

Jeanne.

(1) Trotsky, au moment de son conflit avec Jeanne Martin au sujet de Sieva, avait notamment invoqué le devoir moral qui était le sien de veiller à ce que l'enfant connaisse la seule langue pratiquée par son père. Il avait reproché à Jeanne d'avoir laissé Sieva « oublier le russe ».

(2) Alexandra RAMM (1883-1963) avait été la principale traductrice en allemand des écrits de Trotsky dans les années trente. Elle et son mari, FRANZ PFEMFERT (1874-1954), ancien directeur du journal *Die Aktion*, un des fondateurs du K.A.P.D., étaient des amis personnels de Trotsky. Ils s'étaient réfugiés en Tchécoslovaquie après l'arrivée de Hitler au pouvoir puis avaient émigré au Mexique.

(3) Sara Jacobs. (Cf. n. 12, p. 11).

Paris, le 27 mars 1959

Mon cher Jean,

Oui, j'ai bien connu Zina. Je me souviens de la petite lettre qu'elle avait laissée pour moi dans sa chambre le soir de son suicide : « Ich fühle die Herannäherung meiner schrecklichen Krankheit. Nehmen Sie Sieva mit. Er ist nett (1). » Quelque chose comme cela, aussi sobre.

Vous savez, Zina avait en somme un peu oublié Platon (2). Il y avait si longtemps qu'ils étaient séparés, on ne saurait vraiment lui en faire grief. Sa tuberculose était en voie de guérison. Elle ne désirait absolument pas retourner en Russie, bien au contraire. C'était L. D. qui voulait qu'elle songeât à y retourner, car elle avait commencé de ne plus se comporter très raisonnablement à plusieurs points de vue. Elle redoutait par-dessus tout de se trouver un jour contrainte de retourner en Russie. Elle a réellement eu des accès de délire, a été soignée pour cela dans une clinique, mais elle ne perdait jamais tout à fait l'esprit, et d'ailleurs cela ne durait pas. Le docteur, consulté par nous sur la question de Siéva, nous conseillait de le lui laisser, pour elle peut-être ; il ne voyait aucun danger pour Siéva auprès d'elle. Elle a pensé à l'éloigner d'elle au moment fatal, vous voyez. Sa dernière pensée a été pour lui. Elle était, aussi, très complexée et cela semble bien naturel, si l'on peut dire, lorsqu'on connaît sa vie antérieure à son arrivée à Berlin. Mais je ne pense pas que ce soit seulement cette approche qu'elle sentait, d'un retour de sa maladie mentale, dont on l'avait crue guérie, puisqu'elle était sortie de clinique et retournée vivre librement dans sa pension, avec Siéva, qui l'ait poussée à se supprimer. Elle était *désespérée*, mais de son désespoir je puis vous en *parler* seulement, et non pas vous en *écrire*. Son désespoir, il devait être étalé tout du long dans les papiers qu'elle avait laissés chez elle, sans chercher à les détruire, n'y songeant sans doute pas. Je me demande pourquoi nous n'avons pas détruit cela, mais ce n'était pas à moi de prendre cette initiative. Et si Léon avait cru bon de les conserver... Toujours est-il qu'ils ont été pris par la police lors des deux perquisitions qui ont été effectuées chez moi (3) à la mort de Léon, et c'est terrible de penser que la police a mis ses sales mains dans ces choses si délicates et douloureuses. On n'a jamais pu les récupérer, ni en retrouver la trace, lorsqu'après la guerre on les a réclamés officiellement avec tous les papiers emmenés de chez nous. Ils avaient tous disparu, nous a-t-on finalement dit.

Bien amicalement à vous.

Jeanne.

(1) « Je sens le retour imminent de mon horrible maladie. Prenez Sieva avec vous. Il est gentil. »

(2) Platon Volkov, son second mari, déporté depuis 1928 et qui a semble-t-il donné pour la dernière fois de ses nouvelles à l'étranger (L. Sedov) en 1935.

(3) A Paris, rue Lacretelle.

UN POINT D'HISTOIRE

Pour les lecteurs de Jean Elleinstein

L'imprimerie clandestine et l'officier de Wrangel

DANS l'introduction de son *Staline-Trotsky. Le Pouvoir et la Révolution*, pp. 105-106, J. Elleinstein mentionne l'épisode de « l'imprimerie clandestine » de l'Opposition en 1927 — une « imprimerie » que son film nous montre — ainsi que la provocation policière montée à son propos et connue sous le nom d'« affaire de l'officier de Wrangel ». Il écrit :

« Le 6 septembre, le comité central refuse d'éditer la "plate-forme" et l'Opposition décide de la publier. Elle trouve un imprimeur qui possède un duplicateur et qui est un agent du Guépéou, ancien officier d'une armée blanche, celle de Wrangel. Le Guépéou va monter une provocation destinée à faciliter la mise en accusation des dirigeants de l'Opposition. Dans la nuit du 12 au 13 septembre, le Guépéou fait irruption dans l'imprimerie clandestine et arrête les présents [...] Il s'agit bien d'une provocation policière. »

Plus loin, dans une note concernant une résolution du bureau politique et sa dénonciation « des Chtcherbakov et Tverski », il précise :

« Chtcherbakov et Tverski sont les deux "sans-parti" en liaison avec l'ancien officier de Wrangel devenu agent provocateur du Guépéou. Son nom est encore inconnu. »

Il y a dans ces quelques lignes un nombre important d'erreurs factuelles, en principe faciles à éviter, car les documents que nous citons pour les souligner sont normalement accessibles à un historien de métier. Les voici :

1. Contrairement à ce qu'écrit Elleinstein, la plate-forme de l'Opposition n'a pas été imprimée dans « l'imprimerie illégale ». Elle l'a été dans une imprimerie d'Etat, dirigée par le bolchevik Fichelev... et cette impression n'a aucun rapport avec l'affaire dite de l'imprimerie illégale (cf. documents 1 et 4).

2. L' « imprimerie illégale » dénoncée par Staline et les siens consistait en une simple machine à hectographier, qui fonctionnait depuis le mois d'août dans un logement privé, rue Vichniakovsky. Le locataire du local s'appelait Gerdovsky, ancien officier de l'Armée rouge : celui qui faisait fonctionner la machine (« l'imprimeur ») s'appelait Okhotnikov, également ancien officier de l'Armée rouge (cf. document 4). Contrairement à ce qu'écrit Elleinstein, son nom n'est pas « inconnu ».

3. L' « agent du Guépéou ancien officier de l'Armée blanche » n'avait pas de duplicateur et n'était pas imprimeur, contrairement à ce qu'écrit Elleinstein. L'Opposition ne l'a pas non plus « trouvé », comme l'écrit Elleinstein. C'est lui qui a pris contact avec l'un des jeunes gens, Chtcherbakov, qui travaillaient rue Vichniakovsky pour lui proposer du papier. Enfin son nom n'est pas non plus « inconnu », même s'il l'est vraiment d'Elleinstein, il s'appelait Stroïlov (cf. document 3).

4. Cet agent du G. P. U. a établi le contact avec le jeune Chtcherbakov parce que le G. P. U. était informé de l'existence de la machine à hectographier. Il n'y a aucun mystère là-dessus non plus. L'un des membres du parti impliqué dans l'affaire, celui que l'on peut considérer comme « l'imprimeur », Okhotnikov, n'a pas été exclu du parti, ce qui laisse à supposer qu'il avait collaboré aussi avec le G. P. U. Mais, contrairement à ce qu'écrit Elleinstein, il ne peut pas avoir été « officier de Wrangel », puisque les sources soviétiques de 1927 en font un ancien officier de l'Armée rouge... (cf. document 4).

5. Enfin, la « provocation policière » consistait en ce que l'agent du G. P. U., Stroïlov (ancien officier de Wrangel et pas imprimeur !), était en contact à la fois avec Chtcherbakov (l' « imprimerie clandestine » de l'Opposition) et un dénommé Tverskoy, lequel prétendait avoir découvert un « complot militaire », ce qui permit à Staline de tenter de lier l'Opposition audit complot ! (Cf. documents 2 et 3.)

NOS DOCUMENTS

1. La lettre de Zorine à Boukharine à propos de l'emprisonnement de Fichelev qui avait imprimé la plate-forme dans une imprimerie d'Etat.

2. Une lettre de l'Opposition (Smilga, Bakaïev, Evdokimov, Zinoviev, Trotsky), citant largement un rapport du G. P. U. mentionnant l'existence de Stroïlov sans le nommer.

Ces deux textes ont été publiés en français la première fois dans *Contre le courant*, n° 5/6 du 30 décembre 1927 et figurent évidemment dans l'édition fac-similé de F. Maspero.

3. La déclaration faite sur cette affaire par Trotsky devant la commission Dewey, le 15 avril 1937 (*The Case of Leon Trotsky*, pp. 325-326). Trotsky, qui n'est plus lié désormais par la discipline mentionne le nom de l' « officier de Wrangel » devenu « agent du G. P. U. » : Stroïlov...

4. Deux brefs extraits des décisions de la commission de contrôle

et de la commission centrale de contrôle du P. C. U. S. concernant les membres du parti impliqués dans l'affaire de l'imprimerie « illégale » (Z. M. Gerdovsky, V. A. Vorobiev, I. O. Okhotnikov, V. I. Rabinovitch, S. E. Dvoriets, M. J. Karine, S. I. Kaplinskaïa, S. L. Vladimirovna-Zeide-mann, Kh. I. Pevzner, V. N. Goutmann, M. P. Maximov, S. V. Mratchkovsky, S. E. Sveriev). On note évidemment l'absence de toute référence à l'impression de la plate-forme de l'Opposition ou à Fichelev. On relève qu'il n'est évidemment fait mention ni de Stroïlov, ni de Tversky ou Tverskoy. En revanche, la C. C. C. revient sur la décision d'exclure Okhotnikov, « l'imprimeur », une « grâce » lourde de signification. Le texte complet de ces décisions a été publié dans la *Pravda* et, en français, dans *La Correspondance internationale*, n° 102, 9 octobre 1927, pp. 1442-1443.

**

Faut-il conclure que Jean Elleinstein ignorait ces documents ? Ou qu'il les a lus trop vite, sans s'embarrasser de détails ? De toute façon, ces erreurs devaient être relevées. Celui qui prétend aujourd'hui dénoncer un mensonge vieux de plusieurs décennies et mille fois répété depuis est moralement tenu d'accorder aux documents une attention plus soutenue que ne semble l'avoir fait Jean Elleinstein dans ce livre. Sinon l'entreprise dessert ce qui est son objectif prétendu. Nous espérons avoir aidé le lecteur à éclairer un point d'histoire qui n'est pas mineur, et avoir souligné les exigences d'exactitude qu'on est en droit d'attendre d'un travail qui se dit « historique » et qui a bénéficié de la publicité que l'on sait.

DOCUMENT N° 1

Serge ZORINE

LETTRE A BOUKHARINE

Camarade Boukharine,

Le cas du camarade Fichelev m'incite à vous écrire ces quelques lignes. Vous connaissez Fichelev depuis douze ans. Je le connais depuis dix-huit ans. Je sais qu'il a été toute sa jeunesse dans le parti social-démocrate russe et qu'il a été arrêté en 1906 ; qu'il est resté en prison, isolé pendant deux ans et qu'il fut banni à perpétuité en Sibérie, d'où il s'échappa. Dès son arrivée aux Etats-Unis, lui et le camarade Voskov, maintenant disparu, ont fondé le journal *Novoia Mir*. Lorsque vous, camarade Boukharine, êtes arrivé à New York et avez rejoint la rédaction du *Novoia Mir*, le journal était entièrement mis sur pied, et quotidien. Vous savez vous-même combien il est difficile de mettre sur pied un journal dans les conditions faites par le capitalisme européen. Vous savez qu'au début le petit nombre de prolétaires qui publiaient *Novoia Mir* devaient prendre l'argent sur leur mince salaire, écrire eux-mêmes tous les articles et les imprimer après leur travail quotidien, la nuit, qu'ils devaient eux-mêmes les envoyer et trouver des souscripteurs. En un mot, vous savez que nous avons dépensé en Amérique la véritable force musculaire russe et non pratiqué un travail mécanique. Et vous savez que Fichelev était au premier rang de ceux qui combattaient pour un monde nouveau, littéralement.

Camarade Boukharine, lequel d'entre nous n'a pas commis de fautes ? Le prolétaire Fichelev a aussi commis des erreurs. En 1917, retour d'émigration, il travailla dans une imprimerie à Kharkov et rejoignit les mencheviks internationalistes. Il fut bientôt élu secrétaire du syndicat des typographes de Kharkov et, comme tel, organisa la grève générale des travailleurs de l'imprimerie pendant l'occupation allemande. Il fut arrêté pour ce fait par les soldats de Petljura et aurait été tué sans la solidarité des ouvriers qui refusèrent de retourner au travail tant qu'il ne serait pas libéré. En 1919, il revint à nouveau dans nos rangs. Il travailla comme secrétaire de la région de Moscou du syndicat des typographes, puis comme directeur rouge, et partout il travailla comme un vrai prolétaire, fortement et honnêtement. Maintenant, il est arrêté et expulsé du parti. Pourquoi ?

Camarade Boukharine, je vous demande, à vous, qui êtes membre du bureau politique, pourquoi vous arrêtez des ouvriers comme Fichelev ? Comme rédacteur de la *Pravda*, je vous demande pourquoi vous calomniez des ouvriers comme Fichelev.

Vous, Boukharine, vous avez eu l'imprudence de publier dans votre journal un article de V. Nikolaïev dans lequel, entre autres calomnies, on accusait Fichelev « d'avoir publié à New York le journal de Trotsky *Novoia Mir* ». Mais vous et moi, comme membres de la rédaction de *Novoia Mir*, nous avons aussi publié les articles de Trotsky. Pourquoi l'oubliez-vous ? Pourquoi oubliez-vous, comme rédacteur en chef, de vous qualifier de trotskyste ? Tout cela parce que vous devenez fou à propos de camarades comme Fichelev. Si Fichelev avait volé de l'argent comme Broido, ou imprimé correctement vos articles antiléninistes, vous l'auriez approuvé. Mais Fichelev n'a pas volé d'argent, il a seulement imprimé correctement la plate-forme de l'Opposition, plate-forme qui reflète avec justesse les intérêts, les besoins et les aspirations du prolétariat et des paysans pauvres — et c'est pourquoi Fichelev gît maintenant dans une prison du G. P. U., tandis que sa famille meurt de faim.

Camarade Boukharine, un tel état de choses est très dangereux pour la construction du socialisme. Le socialisme, en général, est inconcevable avec l'emprisonnement des meilleurs ouvriers communistes. Comment pouvez-vous concilier la présidence de l'Internationale communiste et la qualité de geôlier des meilleurs communistes ?

Je sais que, derrière les motifs politiques et les petites vengeances, il y a le dessein d'effrayer les autres, de les empêcher d'imiter l'exemple. Cela entre dans votre lutte pour l'autodéfense. Mais vous ne pouvez pas nous effrayer. La place de Fichelev sera prise par cent autres. Un quart de million d'ouvriers de Leningrad ont montré, à la manifestation du 17 octobre 1927, qu'ils en avaient assez de vos calomnies et de vos mensonges en marquant leur sympathie pour nous, l'Opposition. Vous essayerez aussi de nier cela. Quelle autodéfense pratiquer avec de pareils moyens ? Vous êtes tombé à un degré si bas de dégradation politique, que la lutte politique dans les rangs de notre parti avant le congrès, au moment où les deux parties doivent conserver le maximum de dignité et pratiquer une discussion calme et sérieuse, nécessaire au parti, vous l'avez menée contre l'Opposition en usant seulement de pratiques violentes. Vous faites fonctionner à plein la guillotine sèche. En expulsant des centaines de communistes les plus dévoués au parti, vous essayez de les tuer politiquement. Mais la guillotine commence seulement à fonctionner. Vous serez obligé d'arrêter tous les jours plus de bolcheviks-léninistes, de les faire moisir dans les prisons. Et pourquoi ? Pour choisir vous et votre groupe, les délégués au 15^e congrès, et vous éloigner complètement du léninisme. Mais un congrès convoqué dans de telles conditions peut-il avoir quelque autorité dans les questions qui se posent ? Et alors ? Vous êtes-vous posé cette question à vous-même ?

Vous souvenez-vous, lorsque vous luttiez contre Lénine, avant que la révolte de Kronstadt n'atteignît Leningrad ? Nous, qui luttions contre vous, faisons des réunions pour vous, nous imprimions votre plate-forme et élisions des délégués au congrès proportionnellement à l'importance des plates-formes. On agissait ainsi du temps de Lénine, quand vous et Staline n'aviez pas le moindre pouvoir. Tandis que maintenant des hommes armés viennent arrêter Fichelev chez lui. Ils fouillent ses livres, en mettant à part les livres que vous et vos amis avez écrit contre l'Opposition. Ils y cherchent ce que vous avez pu y inscrire au sujet de l'Opposition. Ils s'emparent finalement d'une brochure contenant les résolutions du 14^e congrès du parti, contenant un certain nombre de lettres. Ils emportent triomphalement la brochure en emmenant Fichelev.

Ils le conduisent à la commission centrale de contrôle, le purgatoire avant la prison. On le fouille au G. P. U. pendant que ses affaires et ses pensées sont fouillées à la commission de contrôle.

— D'où tenez-vous la plate-forme de l'Opposition ?

— Qui vous a suggéré l'idée de l'imprimer ?

Et à vous, camarade Boukharine, qui vous a donné l'idée de faire contre Lénine tout ce que Fichelev fait maintenant ? Si nous avions employé de telles méthodes, croyez-vous que nous serions sortis de la discussion plus forts et plus unis ? Vous êtes-vous posé la question : comment le parti sortira-t-il de cette bataille ?

Les problèmes qui se posent dans la crise actuelle du parti doivent être discutés intelligemment et consciencieusement par tous les membres du parti. Seulement alors, la discussion aidera le parti et la révolution. Vous voulez faire faire une réponse aux questions par les policiers du G. P. U. Le camarade Agranov est à sa place lorsqu'il combat les éléments antisoviétiques, mais il est incompétent pour statuer sur le cas de Fichelev et des autres oppositionnels bolcheviks-léninistes emprisonnés. Prenez garde, camarade Boukharine ! Vous-même avez souvent lutté contre notre parti, et probablement vous aurez à lutter de nouveau contre lui : les camarades vous donneront alors Agranov (du G. P. U.) comme juge. Les exemples sont contagieux.

Fichelev et d'autres camarades sont emprisonnés. Ils n'ont pas le droit de recevoir de nourriture ni rien d'autre de l'extérieur. Ils sont privés de toute visite. Leurs familles sont affamées. Tout cela, évidemment, vous rend joyeux. Vous pensez que cela fera diminuer les votes pour l'Opposition. Ce fait demandait de ma part, comme membre du parti et oppositionnel, un geste. Ou bien vous libérerez les camarades emprisonnés qui sont avec nous dans la lutte pour le léninisme, vous libérerez les ouvriers avec lesquels nous avons eu faim, avec lesquels nous avons souffert et combattu, ou bien j'imprimerai cette lettre par tous les moyens à ma disposition et je la distribuerai aux membres du parti, et vous pourrez m'arrêter. Souvenez-vous seulement que, de la prison, notre voix atteindra plus profondément le parti et portera plus loin.

Cette fois, sans salutations.

DOCUMENT N° 2

I. SMILGA, IV. BAKAIEV,
G. EVDOKIMOV, G. ZINOVIEV,
L. TROTSKY

LETTRE AU BUREAU POLITIQUE
ET A

LA COMMISSION CENTRALE DE CONTROLE

Dans la nuit du 12 au 13 septembre, des agents du G. P. U. firent des perquisitions chez toute une série de membres du parti.

Le 15 septembre, la commission centrale de contrôle prit connaissance du rapport du camarade Yaroslavsky « Sur la participation de membres du P. C. R., à l'activité d'une organisation contre-révolutionnaire illégale en collaboration avec des sans-parti », et décida de reconnaître comme fondées les mesures du G. P. U.

Le 22 septembre, toutes les organisations du parti reçurent, au nom du bureau politique et de la C. C. C., une information au sujet de la découverte de l'imprimerie, dans laquelle il est dit « qu'un certain nombre des sans-parti inculpés était réellement en communication avec quelques personnes appartenant à des milieux militaires, qui projetaient un coup d'Etat militaire en U. R. S. S., à la manière du coup d'Etat de Pilsudski ».

Cette affirmation qui est plusieurs fois répétée dans l'information s'appuie sur le rapport du G. P. U. du 13 septembre. Nous jugeons nécessaire de mentionner ici la partie principale du rapport du G. P. U.

« Le 12 septembre 1927, le G. P. U. apprit qu'un certain citoyen, Chtcherbakov, fils d'un ancien fabricant, sans-parti, avait prié un ancien officier de l'armée de Wrangel de lui procurer un duplicateur. Presque au même moment, on apprit qu'un certain Tverskoy, employé, sans-parti, qui entretenait des rapports étroits avec Chtcherbakov, s'était adressé à la même personne en lui annonçant qu'un coup d'Etat militaire serait prochainement organisé en U. R. S. S. A la suite de cette affirmation, le G. P. U. fit, dans la nuit du 12, une perquisition dans l'appartement de Chtcherbakov, au cours de laquelle on découvrit une imprimerie illégale qui avait imprimé des documents de l'Opposition se rapportant au parti et que celui-ci avait interdits. Le G. P. U. estima de son devoir d'enlever cette littérature et, après la découverte de l'alliance Chtcherbakov-Tverskoy, d'arrêter tous les sans-parti engagés dans cette affaire. Vu le caractère spécial de l'affaire (organisation d'un coup d'Etat militaire) et la nécessité d'un éclaircissement rapide, le G. P. U. se vit contraint de faire aussi des perquisitions chez les membres du parti qui, selon ce que démontrèrent les perquisitions, étaient en rapport avec l'organisation illégale de Chtcherbakov et de Tverskoy. Il va de soi qu'aucun des membres du parti ne fut arrêté.

Toute une série de membres du parti (Grünstein, Gerdovsky, Mra-tchkovskoy, Okhotnikov, etc.) étant impliqués dans l'affaire de l'imprimerie illégale, le G. P. U. croit devoir transmettre toute l'information et tout le matériel de cette affaire à la C. C. C.

Vu que les déclarations des inculpés sans-parti confirment l'existence d'un groupe qui se donne pour tâche l'organisation du coup d'Etat militaire mentionné, l'enquête au sujet de cette affaire est poursuivie. »

Il ressort de cette information que Chtcherbakov, qui avait vraiment travaillé dans l'imprimerie d'Opposition, s'était adressé à un officier de Wrangel au sujet d'un duplicateur. C'est au même officier que s'était adressé Tverskoy, qui n'avait pas le moindre rapport avec l'imprimerie d'Opposition, en l'informant qu'un coup d'Etat militaire serait prochainement organisé en U. R. S. S.

Nous avons donc affaire à deux affaires : à l'affaire de l'imprimerie d'Opposition et à l'affaire du complot militaire.

Par quoi ou par qui ces deux affaires sont-elles liées ? Par l'officier de Wrangel à qui Chtcherbakov s'adressait pour un duplicateur, et que Tverskoy informa du complot militaire.

Le 23 septembre, les camarades Zinoviev, Smilga et Peterson adressèrent aux organisations du parti une lettre contenant les questions suivantes :

« Qui est cet officier de Wrangel ? Comment s'appelle-t-il ? Pour quoi ne dit-on pas son nom ? Est-il arrêté ?

Pourquoi s'adresse-t-on justement à cet officier de Wrangel en même temps au sujet d'un duplicateur et de la nouvelle d'un coup d'Etat militaire en U. R. S. S. "dans un proche avenir" ?

Qui devait accomplir ce renversement militaire "dans un proche avenir" ? Quel groupe ? Quelle organisation ? Quelles personnes ? »

A cette lettre des camarades Zinoviev, Smilga et Peterson qui contenait les questions qu'on vient de lire, le bureau politique et le présidium de la C. C. C. répondit qu'elle communiquait à toutes les organisations la lettre adressée au secrétariat du C. C. par le camarade Menjinsky, président du G. P. U.

Cette lettre est ainsi conçue :

« L'officier de Wrangel mentionné dans le rapport du G. P. U. à la C. C. C., daté du 27-9-27, n'a pas été arrêté par le G. P. U. parce que ce citoyen, dont je ne peux dire le nom qu'avec la permission directe du C. C. du P. C. R., a aidé déjà plus d'une fois le G. P. U. à découvrir des complots des gardes-blancs. C'est grâce à ses indications, par exemple, qu'a été découvert le dépôt d'armes de l'organisation contre-révolutionnaire Savinkov. Il a aidé aussi le G. P. U. à découvrir les personnes qui avaient participé au dernier complot militaire.

Les perquisitions et les arrestations ayant trait à cette affaire poursuivaient le but de découvrir ce complot militaire.

La découverte de l'imprimerie secrète a été un résultat accidentel et inattendu de l'arrestation des sans-parti qui avaient des rapports avec le groupe du complot militaire. Le G. P. U. n'a pas fait et ne fait pas de recherches au sujet de l'imprimerie oppositionnelle secrète avec laquelle des membres du parti étaient en relations, mais il a transmis l'affaire à la C. C. C. »

Le rapport du G. P. U., du 14 septembre, constate donc qu'il existait,

dans la personne de l'officier de Wrangel, un rapport entre l'imprimerie oppositionnelle et les conjurés militaires. Cependant, l'information du président du G. P. U. accorde que l'officier de Wrangel n'est pas un officier de Wrangel, mais un agent du G. P. U.

Ainsi, selon la nouvelle version du président du G. P. U. lui-même, la soi-disant liaison entre l'imprimerie oppositionnelle et la conjuration militaire est personnifiée par un agent du G. P. U.

C'est là l'unique point commun. Ni dans les comptes rendus du G. P. U. ni dans d'autres documents, il n'est le moins du monde question d'un autre rapport.

L'agent du G. P. U. ne peut sans doute pas être considéré comme contre-révolutionnaire. C'est à cet agent du G. P. U. que s'adressa, selon les dires du G. P. U., Chtcherbakov « en le priant de lui procurer un duplicateur ». Ces paroles doivent sans doute être comprises dans ce sens que Chtcherbakov a essayé d'obtenir un duplicateur par un citoyen qu'on ne peut, en aucun cas, considérer comme impliqué dans un complot militaire contre-révolutionnaire, puisque ce citoyen est un agent du G. P. U. Il n'existe donc pas la moindre trace d'un lien entre l'imprimerie et le complot militaire, si on ne transforme pas l'agent du G. P. U. en un officier de Wrangel, comme cela a été fait dans le premier compte rendu du G. P. U.

C'est à ce même agent du G. P. U. que s'adressa, comme nous le savons déjà, un certain Tverskoy, en l'informant de la préparation « d'un complot militaire en U. R. S. S. dans un proche avenir ». Du premier texte du G. P. U., dans lequel l'agent du G. P. U. n'est présenté que comme officier de Wrangel, on pouvait tirer la conclusion qu'un certain Tverskoy, qui n'avait absolument rien à voir avec l'imprimerie oppositionnelle, informa l'officier de Wrangel du complot militaire, dans l'intention évidente d'attirer l'officier de Wrangel dans le complot. Le second rapport du G. P. U. représente l'affaire dans un sens exactement opposé.

Tverskoy s'adressa à l'agent du G. P. U. « avec la nouvelle de l'organisation d'un coup d'Etat militaire » — avec l'intention évidente de le faire découvrir à temps. Où est donc le lien entre l'imprimerie oppositionnelle et l'organisation militaire ? On peut supposer que l'agent du G. P. U. a transmis l'information de Tverskoy sur le complot militaire à l'instance qu'il fallait. On peut encore supposer que cet agent a transmis ses pourparlers avec Chtcherbakov au sujet du duplicateur à l'instance compétente, indépendamment du fait de savoir de qui partait l'initiative de ces pourparlers. L'unique « lien » entre l'imprimerie oppositionnelle et le complot militaire était donc un agent du G. P. U. qui poursuivait l'activité de la garde blanche et celle de l'Opposition. Même en admettant que l'agent ait tout à fait par hasard été mis au fait du duplicateur, cet agent reste cependant le seul « lien » entre l'imprimerie oppositionnelle et le complot inconnu de nous.

Le premier rapport du G. P. U. parle bien, incidemment, des relations très étroites, entre Tverskoy et Chtcherbakov, sans expliquer s'il s'agit de relations familiales, petites-bourgeoises, politiques ou d'organisation. Le premier rapport dit bien que des membres du parti « comme les perquisitions l'ont prouvé, étaient en relation immédiate avec l'organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy ».

Mais, ni du premier, ni du second document du G. P. U. nous n'apprenons quelle est cette organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy. Dans la documentation relative à l'imprimerie, « l'organisation illégale Chtcherbakov-Tver-

skey » n'est mentionnée nulle part. Mais nous savons par le même rapport du G. P. U. que Chtcherbakov avait une conversation avec un agent du G. P. U. au sujet d'un duplicateur, tandis que Tverskoy informait l'agent du G. P. U. de la préparation d'un coup d'Etat militaire. Qu'est-ce qui est donc désigné par « organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy » ? L'imprimerie de l'Opposition ? Mais Tverskoy n'avait pas le moindre rapport avec cette imprimerie. Le complot militaire ? Mais, nulle part, il n'est dit que Chtcherbakov ait été impliqué dans le complot militaire. En quoi consistait donc « l'organisation » Chtcherbakov-Tverskoy ? Le rapport nous apprend seulement que tous deux se sont adressés au même agent du G. P. U. — bien que pour des raisons absolument différentes : l'un à cause d'un duplicateur, l'autre avec la nouvelle d'un complot.

Aussi longtemps qu'on n'était en présence que du premier rapport du G. P. U., les paroles sur « l'organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy » pouvaient s'appuyer indirectement sur le fait que tous deux s'étaient adressés — bien qu'à des sujets différents — au même officier de Wrangel, c'est-à-dire à un garde-blanc. Mais cet argument est naturellement complètement détruit par le second rapport du G. P. U., qui prouve qu'il ne s'agit pas d'un officier de Wrangel, mais d'un collaborateur d'une institution d'Etat, qui, dans l'intérêt de l'Etat soviétique, remplit des devoirs secrets. Par conséquent, il n'existe pas d'organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy.

C'est justement pour conserver l'apparence d'une telle organisation que le premier rapport du G. P. U. était obligé de faire passer son propre agent pour un officier de Wrangel. Voilà les faits indiscutables.

Le 27 et le 28 septembre, l'affaire des communistes qui avaient des relations avec l'imprimerie oppositionnelle fut discutée à la commission de contrôle de Moscou et, le 29 septembre, à la C. C. C. Personne ne songeait à maintenir l'accusation que des communistes auraient eu « des relations directes avec l'organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy ». A plusieurs demandes énergiques des accusés et des membres du C. C., Evdokimov, Zinoviev, Smilga, Trotsky, présents à la discussion à la C. C. C., de dire, d'une façon claire et nette, en quoi consistait l'organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy et en quoi consiste le lien des communistes avec cette organisation, les membres de la commission de Moscou et de la C. C. C. répondirent en s'indignant, accusant ceux qui formulaient cette demande de faire dévier la discussion, de vouloir obscurcir l'affaire pour se dérober aux réponses à la question de l'imprimerie, etc. La décision, elle-même, de la commission de Moscou et de la C. C. C. relative à la prétendue imprimerie, accuse des membres du parti « d'avoir créé, en collaboration avec des intellectuels bourgeois, sans parti, une organisation souterraine contre le parti, qui avait une imprimerie à elle ». Nous avons entendu, plus d'une fois, la commission de Moscou et la C. C. C. désigner l'Opposition sous le nom d'« organisation illégale contre le parti ». Cela, c'est une autre question. Dans l'affaire de l'imprimerie oppositionnelle, 14 membres du parti avaient à se justifier. Douze d'entre eux ont été exclus. Mais qu'est devenue la liaison de ces communistes avec le complot militaire ? Qu'est devenue « l'organisation contre-révolutionnaire Chtcherbakov-Tverskoy » ?

Le premier rapport du G. P. U. est ainsi conçu :

« Une série de membres du parti (Grünstein, Gerdovsky, Mratchkovsky, Okhotnikov, etc.), étant impliqués dans l'affaire de l'organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy, le G. P. U. considère comme de son devoir de trans-

mettre à la C. C. C. une information détaillée et tout le matériel de cette affaire. »

Ceci est, naturellement, absolument juste. Mais que sont devenues ces « informations détaillées » et « tout le matériel » ? Lorsque les camarades accusés Gerdovsky, Mratchkovsky, Okhotnikov, etc., demandèrent la publication des déclarations de Tverskoy, c'est-à-dire d'un des deux fondateurs de cette « organisation illégale » à laquelle les communistes nommés étaient censés appartenir, le président de la C. C. C. refusa catégoriquement, motivant que Tverskoy et ses déclarations n'avaient rien à voir avec l'affaire de l'imprimerie oppositionnelle qu'il s'agissait de discuter. Ceci expliquait le premier rapport du G. P. U. : l'implication de Gerdovsky, Mratchkovsky, Okhotnikov et autres dans l'organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy étant inventée. A la C. C. C., il n'existait pas d'information, ni détaillée, ni courte, pas plus qu'une documentation quelconque au sujet de cette affaire. Pourquoi ? Evidemment, le G. P. U. n'a pas transmis ces matériaux à la C. C. C., parce que lui-même ne les possède pas. Si de tels matériaux existaient, on n'aurait pas eu besoin de l'officier de Wrangel et de construire sur ce travestissement l'organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy dans laquelle on prétend que des communistes étaient impliqués.

Mais ceci n'empêche pas le président du G. P. U. de terminer son second rapport, qui détruit complètement la légende de l'officier de Wrangel, par ces mots :

« Le G. P. U. n'est pas responsable du fait que les alliés de l'Opposition, parmi les intellectuels sans parti, avaient telles (?) ou telles (?) relations avec des militaires qui préparaient un putsch militaire. »

Qu'est-ce que cela signifie ? Que veut dire « telles ou telles relations » ? Pourquoi le président du G. P. U., après avoir été forcé, par la lettre des camarades Zinoviev, Smilga, Peterson, d'avouer que l'officier garde-blanc de Wrangel n'a pas été arrêté pour la bonne raison qu'il n'était pas un garde-blanc, mais un agent du G. P. U., essaie-t-il cependant de maintenir au moins l'apparence de l'accusation contre les communistes, accusation qui reposait justement sur ce pseudo garde-blanc ?

En même temps, les deux rapports du bureau politique et du présidium de la C. C. C. (du 22 au 27 septembre) sont communiqués à toutes les organisations et descendent jusqu'aux cellules. Ce n'est pas tout ! Le second rapport, écrit lorsque la trahison envers le parti relative à « l'officier de Wrangel » était déjà découverte, se termine par ces mots :

« Le C. C. et la C. C. C. déclarent qu'ils détruiront d'une main de fer toutes les tentatives d'attirer dans les affaires intérieures du parti des canailles intellectuelles bourgeoises dans le genre des Chtcherbakov, des Tverskoy et de leurs acolytes des milieux militaires putschistes qui travaillent au renversement du régime de la dictature prolétarienne. »

Ces paroles ne laissent place à aucun doute ; on accuse l'Opposition d'essayer d'introduire dans les affaires intérieures du parti non seulement des intellectuels bourgeois, mais aussi leurs acolytes des milieux militaires putschistes. Voilà ce qui a été écrit, le 27 septembre, à l'occasion de la découverte de l'« imprimerie » illégale. Mais, le 29 septembre, le même présidium de la C. C. C. qui signait les phrases citées plus haut déclarait aux communistes arrêtés que Tverskoy, ses déclarations, ainsi que toute l'affaire du complot

n'avait rien à voir avec l'affaire de l'imprimerie oppositionnelle. Que signifie, dans ces conditions, la signature du présidium de la C. C. C. au-dessous des informations qui ont été envoyées à tous les membres et les candidats du C. C. et de la C. C. C. du parti, à tous les comités de rayons de gouvernements et d'arrondissements, et aux commissions de contrôle du parti ?

De ce qui vient d'être dit découlent les questions suivantes :

1. Lorsque le camarade Yaroslavsky rendit compte le 15 septembre, au secrétariat de la C. C. C. de la collaboration des membres du parti à l'activité de l'organisation contre-révolutionnaire illégale, le camarade Yaroslavsky savait-il ou ne savait-il pas que l'officier de Wrangel — seule « liaison » entre l'imprimerie oppositionnelle et le complot militaire — est un agent du G. P. U.

2. Si le camarade Yaroslavsky ne le savait pas, c'est donc que le G. P. U. l'a trompé. Alors les coupables du G. P. U. doivent être identifiés et impitoyablement punis.

3. Si le camarade Yaroslavsky le savait, pourquoi n'en a-t-il pas informé le secrétariat qui, dans sa décision, a déclaré « justes les mesures du G. P. U. » ? Le camarade Yaroslavsky a-t-il trompé le secrétariat ou, comme nous l'avons déjà dit, le camarade Yaroslavsky a-t-il été trompé par le G. P. U. ?

4. A quel moment le bureau politique et le présidium de la C. C. C. ont-ils appris la vérité au sujet de « l'officier de Wrangel » ?

Était-ce lorsque la première information a été publiée ? Ou lorsqu'ils reçurent en réponse à la question directe des camarades Zinoviev, Smilga et Peterson, le second rapport du G. P. U. ?

L'importance de ces questions est compréhensible : l'information du C. C. et de la C. C. C. a trompé le parti sur la soi-disant liaison de l'Opposition avec le complot militaire. Sur cette supercherie, le parti n'est pas encore fixé jusqu'à présent. Au contraire, cette duperie se propage à la campagne, prend un caractère de plus en plus grossier. Qui a donc, en somme, joué un rôle actif et conscient dans cette supercherie ? Qui s'est engagé dans la supercherie par suite de son aveuglement fractionnel ? Qui a favorisé la supercherie par inattention et inadvertance ? Finalement, qui est le véritable inspirateur et organisateur de la supercherie ? Dans ces questions, une clarté complète est absolument nécessaire. Sans cette mise au point, une préparation honnête du 15^e congrès est impossible.

La question du « complot militaire »

On a donc répandu dans le parti et bien au-delà de ses limites, la légende honteuse que l'Opposition « essaie d'attirer, dans les affaires intérieures du parti, des putschistes militaires qui travaillent à la destruction du régime de la dictature du prolétariat ».

Quels sont ces putschistes ? Quel est ce complot militaire ? A la séance du présidium de la C. C. C., nous avons entendu dire que le complot militaire n'avait rien à voir avec l'imprimerie oppositionnelle. Par le G. P. U., nous avons appris que l'enquête sur l'affaire du complot militaire sera poursuivie. Il reste à espérer que le complot sera découvert et que les coupables subiront la peine méritée.

Cependant, nous ne pouvons, même au stade actuel, passer sous silence la question de la conjuration militaire, non seulement parce qu'on a tenté

d'impliquer des communistes dans cette affaire, au moyen de l'organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy, qui ne s'appuyait que sur le seul « officier de Wrangel », qui était un agent du G. P. U. (Nous avons déjà examiné d'une façon aussi brève que possible cette face de la question, en passant sous silence toute une série de détails dont chacun aurait mérité un examen à part.) Mais l'« affaire » a encore un autre côté, qui n'est pas moins instructif, et jette une vive lumière sur ce qui se passera à l'avenir.

Nous avons déjà appris, par le G. P. U., qu'à côté de Chtcherbakov un certain Tverskoy participait à l'organisation illégale contre-révolutionnaire, le même qui informa l'agent du G. P. U. de « l'organisation du coup d'Etat militaire en U. R. S. S. dans un proche avenir ». La gravité de cette information n'a besoin d'aucun commentaire. Dans le même rapport du G. P. U. du 13 septembre, il est dit :

« Les déclarations des sans-parti inculpés confirment l'existence d'un groupe, qui a pour tâche l'organisation du complot militaire mentionné plus haut. »

La déclaration de Tverskoy s'est donc confirmée. En quoi consistait cette déclaration ? Elle se trouve dans les matériaux que le G. P. U. a transmis à la C. C. C. Il est vrai que le présidium de la C. C. C. a refusé de faire connaître ces déclarations, celles-ci n'ayant rien à voir avec l'affaire dont il s'agit. Mais, d'autre part, nous avons bien appris, par le même présidium, que les mêmes conjurés, au sujet desquels Tverskoy se prononce, ont été utilisés par l'Opposition pour la résolution de questions intérieures du parti. Du G. P. U., nous apprenons que Grünstein, Gerdovsky, Mratchkovsky, Okhotnikov et d'autres étaient engagés dans l'organisation Chtcherbakov-Tverskoy. Tout cela explique suffisamment l'intérêt que nous prenons à la déclaration de Tverskoy. Nous citons la partie principale de cette déclaration, en remplaçant les noms par la lettre initiale et en ne citant que les noms qui ont déjà été nommés dans les rapports du C. C. et de la C. C. C. La déclaration de Tverskoy est ainsi conçue :

« La citoyenne N... me raconta, sous le sceau du secret le plus absolu, sa conversation avec M... M. lui raconta qu'il existait un mouvement dans les milieux militaires à la tête duquel se trouvaient les camarades Trotsky et Kamenev (ce dernier est, sans doute, celui de l'armée) et que cette organisation était active. Il n'a pas été dit que cette organisation avait l'intention de renverser le pouvoir, mais cela allait de soi. La conversation avec N... me donna à penser qu'il s'agissait de l'Opposition, mais lorsque je lui posais cette question, elle dit que cela n'était pas tout à fait exact, bien que Trotsky et Kamenev s'y trouvaient. De là, je conclus que l'organisation avait sa figure particulière. De ce que M... lui-même appartient à l'organisation, il n'a pas été question, mais cela aussi ressortait clairement de la conversation. »

Voilà la déclaration de Tverskoy dans l'affaire de « l'organisation d'un coup d'Etat militaire dans un proche avenir ». Nous ne citerons pas les déclarations de la citoyenne N... et du citoyen M..., ces déclarations ne nous apprennent rien de plus, sauf l'indication du citoyen M... que les nouvelles, au sujet du complot, lui sont parvenues par une personne qui est très loin de Moscou. Ni Tverskoy, ni N..., ni M... ne savaient quelque chose d'immédiat au sujet de l'insurrection. Tverskoy le sait par N..., N... par M..., mais M... le sait par le témoin absent qui vient d'être cité... L'image la plus concrète que

donne Tverskoy de la conjuration consiste au moins en ce qu'il dit qu'à la tête du complot se trouvaient Kamenev et Trotsky. Le président du G. P. U., Menjinsky, avec lequel les camarades Zinoviev, Evdokimov, Smilga et Trotsky ont eu un entretien à ce sujet, a déclaré formellement qu'une donnée quelconque, en dehors de celle-ci, n'existait pas pour l'instant au sujet du complot militaire. C'étaient justement ces déclarations, et elles seules, qui, de l'avis du G. P. U., confirmaient non seulement l'existence d'un groupe, qui avait pour tâche ladite « organisation du complot militaire », mais aussi la collaboration d'une « série de membres du parti » (Grünstein, Gerdovsky, Mratchkovsky, Okhotnikov et d'autres) à ce groupe.

Aussi bien Chtcherbakov que Tverskoy ont été arrêtés dans la nuit du 12 au 13 septembre. C'est ce jour, c'est-à-dire le 13 septembre, que le G. P. U. informa déjà la C. C. C. de la préparation d' « un coup d'Etat militaire en U. R. S. S. dans un proche avenir », de l' « organisation illégale Chtcherbakov-Tverskoy » et que des membres du parti « étaient en relations directes avec l'organisation Chtcherbakov-Tverskoy, comme les perquisitions ont permis de le constater ». Cependant, le seul membre du parti, nommé dans la documentation, qui serait engagé dans l' « organisation d'un complot militaire en U. R. S. S. dans un proche avenir » est le camarade Trotsky.

A notre question au camarade Menjinsky de savoir pourquoi, s'il accordait une importance réelle aux déclarations de Tverskoy, il n'en avait pas instruit le camarade Trotsky, Menjinsky répondit qu'il ne se rappelait pas que le nom du camarade Trotsky figurait dans ces déclarations. Rappelons-nous que le premier rapport du G. P. U. est du 13 septembre, le second, du 27 septembre, tandis que l'entretien eut lieu le 28 septembre. Le camarade Yagoda, qui était présent à l'entretien, déclara que, dans les cas où l'enquête d'une affaire laisse supposer que des membres du parti y sont impliqués, la documentation qui s'y rapporte est transmise à la C. C. C. Il en fut de même dans ce cas. Comme nous le savons déjà, les déclarations de Tverskoy, de la citoyenne N... et du citoyen M..., au sujet du complot militaire ont été, à la C. C. C., incorporées au dossier de l' « imprimerie » oppositionnelle. La C. C. C. n'a pas, non plus, informé le camarade Trotsky. Le camarade Evdokimov a, par hasard, pris connaissance de ce dossier et en a informé ensuite le camarade Trotsky et d'autres membres oppositionnels du comité central.

Que signifie tout cela ? Nous nous abstenons, pour le moment, de commentaires politiques.

Conclusions

Nous proposons de convoquer immédiatement une assemblée commune du bureau politique et du présidium de la C. C. C. pour élaborer une nouvelle et troisième information destinée au parti, qui rétractera les affirmations mensongères contenues dans les deux premières informations. En d'autres termes, nous proposons de dire clairement et de déclarer catégoriquement au parti qu'il existe une résolution de la C. C. C. dans laquelle on refuse de publier les déclarations de Tverskoy — c'est-à-dire que l'affaire de l'imprimerie oppositionnelle et l'affaire du soi-disant complot militaire n'ont absolument rien à voir l'une avec l'autre.

Nous proposons d'informer le parti entier qu'il a été trompé par les deux premières informations du bureau politique et du présidium de la C. C. C.

Nous proposons qu'une commission spéciale du C. C. et de la C. C. C. avec la participation de membres oppositionnels de ces institutions examine l'affaire entière du commencement à la fin, pour identifier les coupables et leur faire rendre des comptes aussi vite que possible.

Mais l'espoir que le bureau politique et le présidium de la C. C. C. donneront satisfaction à ces exigences, absolument justifiées et élémentaires de notre part, ne nous permet pas de porter, dès à présent, un jugement politique sur les faits et les circonstances que nous avons notés.

Nous demandons instamment que cette assemblée soit convoquée par téléphone dans le courant de la journée même.

DOCUMENT N° 3

TROTSKY SUR L'AFFAIRE DE L' « OFFICIER DE WRANGEL »

[...] Ils ont refusé d'imprimer nos articles [...] Nous les avons donc dactylographiés et remis à des amis qui les ont dactylographiés de nouveau et nous avons eu ainsi une méthode primitive d'impression [...] Les jeunes camarades, eux, étaient plus impatients. Ils se sont procurés une machine à miméographier. Ils ont été pris. C'est l'affaire où l'agent du G. P. U., ancien officier de Wrangel, proposa de procurer des liaisons pour le papier, etc. Le G. P. U. les accusa alors d'être alliés à un officier garde-blanc [...] On parlait de conspiration. Un autre agent du G. P. U., Tverskoy, fut impliqué. J'ai tous les documents et je serais heureux que la commission crée une sous-commission pour les étudier. Ils révéleraient l'embryon de la machination actuelle. Il y avait un jeune homme du nom de Chtcherbakov. Il avait dans sa chambre une « imprimerie », c'est-à-dire une machine à hectographier. Il y avait aussi Stroïlov, du G. P. U., un ancien officier de Wrangel. Ce même Stroïlov a prétendument découvert un complot militaire des Gardes-blancs en Sibérie, grâce à un dénommé Tverskoy. Il y avait l'ancien officier de Wrangel, l'agent du G. P. U., qui proposa au jeune oppositionnel de lui trouver du papier. Cet ancien officier de Wrangel était lié à Tverskoy et n'avait rien à voir avec l'Opposition. Tous deux étaient agents du G. P. U. Alors le G. P. U. et Staline ont affirmé que cette imprimerie, à travers un officier de Wrangel et Mratchkovsky, était liée à un complot militaire.

(The Case of Leon Trotsky, pp. 325-326)

DOCUMENT N° 4

**A PROPOS DE L'IMPRIMERIE ILLÉGALE
DE L'OPPOSITION TROTSKYSTE
DIRIGÉE CONTRE LE PARTI**

[...] Le présidium de la commission de contrôle de Moscou considère les faits ci-dessous comme établis :

1. Z. M. Gerdovsky, membre du P. C. de l'U. R. S. S. depuis 1917, ancien officier, employé, a loué [...] un logement dans la rue Vichniakovsky et installé une imprimerie clandestine [...]

[...]

3. I. O. Okhotnikov, membre du P. C. de l'U. R. S. S. depuis 1918, ancien officier, gérait directement le logement clandestin et l'imprimerie illégale.

[...]

28 septembre 1927

*Le présidium
de la commission centrale de contrôle
de Moscou.*

[...] Le présidium de la commission centrale de contrôle du P. C. de l'Union soviétique décide :

[...]

b) de reconnaître juste la décision du présidium de la commission de contrôle de Moscou relative à l'exclusion du camarade I. O. Okhotnikov, mais, étant donné les explications qu'il a fournies à la séance du présidium de la C. C. C., de le laisser dans les rangs du P. C. de l'U. S. [...]

*Le présidium
de la commission centrale de contrôle
du P. C. de l'U. S.*



(Collection Esteban VOLKOV)

A l'occasion du centième anniversaire de Léon Trotsky

LE centième anniversaire de la naissance de Léon Trotsky est passé relativement inaperçu aux yeux du « grand public » si l'on se souvient des festivités qui s'étaient déroulées il y a neuf ans à l'occasion du centenaire de la naissance de Lénine. Cet état de choses n'a rien d'étonnant et ne fait que refléter la différence de la situation « sociale » des deux révolutionnaires lors de leur disparition. De Lénine mort à la tête de l'Etat soviétique, on a fait une icône qu'il aurait été le premier à désavouer avec horreur, situation qu'il avait d'ailleurs prévue dans l'Etat et la révolution, en écrivant : « Du vivant des grands révolutionnaires, les classes d'opresseurs les récompensent par d'incessantes persécutions... Après leur mort, on essaie d'en faire des icônes inoffensives, de les canoniser pour ainsi dire... » C'est exactement ce qui s'est passé. Trotsky a été assassiné après une chasse à l'homme et une répression dont la sauvagerie n'a que peu d'exemples dans l'histoire. Universellement pourchassé, il a vu disparaître la quasi-totalité de sa famille et le drame politique s'est ajouté au drame personnel qu'il a vécu dans ses dernières années. Cependant ce centenaire n'a pas été passé totalement sous silence comme en attestent les multiples aspects de sa commémoration recensés dans cet article qui ne se rejoignent que sur un seul point : la diversité.

Si ces aspects sont très divers, on ne peut s'empêcher de constater certaines similitudes entre les commentaires de la presse communiste et ceux de la presse bourgeoise qui n'a même pas fait l'effort d'un historien compétent...

Trois sortes d'initiatives ont été ou seront prises à l'occasion de cet anniversaire : celles de la presse écrite et radio-télévisée, manifestations commémoratives organisées soit par ses proches, famille ou amis, soit par les organisations se réclamant du trotskysme et, enfin, des colloques scientifiques.

Dans le domaine de l'audio-visuel

La série des cinq émissions de Philippe Alfonsi sur Europe n° 1 consacrées à Trotsky (1) est à signaler car, si on peut contester la méthode, adaptée à l'auditoire de cette station, et des choix un peu arbitraires, elle représente un incontestable effort de sérieux dans la recherche de la documentation et ne participe pas à l'alliance douteuse que nous dénonçons plus loin. Rapides, mais correctes, les quelques minutes données le 7 novembre sur TF 1 par Gérard Saint-Paul à la séquence filmée de Trotsky à Copenhague, en 1932, que d'aucuns voudraient faire passer pour un faux..., ainsi que, le 9 sur FR 3 régional Rhône-Alpes, la visite de Nora Volkov à Marguerite Beau à Domène. Quelques minutes le 2 décembre, sur TF 1, annonceront pour le 4 un film de montage sur le « duo fatal », *Trotsky-Staline, le prophète et le tsar* d'Arthur Conte, comparaison entre les « deux géants » qui commence par celle de leur carte du ciel... Il s'agit d'un film grotesque de montage partagé entre dramatiques indignes d'une séance de patronage — et documents. Quelques bandes d'actualité et quelques documents originaux n'arrivent pas à sauver cette présentation qui brille par des erreurs historiques élémentaires et des lacunes fondamentales dont la moindre n'est pas d'escamoter la construction de la IV^e Internationale...

En Italie, c'était également à cette occasion qu'avaient été réalisées par Attilio Chitarin trois émissions radiophoniques consacrées à Trotsky (2) ; dans la première il a été procédé à une évaluation générale de la vie et de l'œuvre de Léon Trotsky ; dans la seconde Attilio Chitarin a spécialement recensé et commenté ses écrits pour la période 1903-1923, méthode qu'il a suivie pour la troisième émission qui concerne les dix-sept dernières années consacrées à la lutte contre le stalinisme avant et pendant le troisième exil. L'ensemble de ces émissions, dont nous souhaitons qu'elles aient eu un vaste public, a ainsi permis une présentation générale au public italien de la vie et de l'œuvre du dirigeant d'Octobre.

A signaler aussi un film de fiction, *Aquel Agosto en Mexico*, transmis par la R. A. I. le 6 octobre, consacré aux trois dernières années de la vie de Trotsky, avec une reconstitution de l'assassinat. Dans le même domaine, la B. B. C. a terminé à Mexico, lors de la commémoration, un film sur Trotsky.

(1) Philippe ALFONSI, *Histoire d'un jour*, Europe n° 1, du 12 au 16 novembre 1979, rédaction Gérard Gefen, documentation Hélène Feldmander et Pierre Alexandre Dolgorouky. L'émission était articulée sur cinq journées : 20 juin 1917, 17 octobre 1920, 17 janvier 1924, 10 juin 1935 et 20 août 1940.

(2) Attilio CHITARIN, *Il centenario di Trotskij*, 3^e canal de la Radio italienne (R. A. I.), trois émissions les 7, 8, 9 août 1979.

Dans la presse écrite

Parmi la presse militante, *La Vérité* (3) consacre un numéro spécial de trois cent vingt pages, réparti en quatre articles dont le premier, signé Pierre Broué, est une véritable biographie politique de L. T. Le titre même des chapitres scandant cet article donne les axes essentiels de son contenu : « Révolutionnaire professionnel », « A la tête de la révolution victorieuse », « La Quatrième Internationale ». Au moment où, après le silence et les oubliettes, n'importe qui se permet d'écrire n'importe quoi, l'article de Pierre Broué donne de solides points de repère pour apprécier la vie et l'œuvre de L. T. et constitue la contribution la plus sérieuse à cette commémoration.

Sous le drapeau du socialisme (4) consacre une page à Trotsky qui se termine ainsi : « Trotsky a su prévoir et il a su agir. Il a souffert tout ce qu'un homme doit et il a fait tout ce qu'un homme peut... », et qui recense pour ses lecteurs l'ensemble des publications de l'Institut. Nous ferons le point des autres articles dans un prochain numéro (5).

Dans la presse quotidienne, *Le Matin* du 7 novembre évoque Trotsky à travers les travaux de l'I. L. T. et l'article de *L'Unité*, tandis que Jean-Pierre Scot, dans *L'Humanité* (6), entend « placer Trotsky dans l'histoire ». Y aurait-il quelque chose de changé dans le P. C. ? Après avoir appris à ses lecteurs, il y a un an, que Trotsky fut assassiné sur ordre de Staline, *L'Humanité* va-t-elle vers de nouvelles « découvertes » ? Il n'en n'est rien. Le ton est donné dès le début : Scot affirme — nous sommes d'accord avec lui sur ce seul point — que le « mouvement révolutionnaire a pleinement besoin de connaître son histoire qui ne se refait pas ». C'est probablement pourquoi il écrit immédiatement après que la question de la réhabilitation et de l'appartenance de Trotsky au mouvement ouvrier « revient à poser des questions qui ne contribuent pas à faire avancer notre réflexion sur le socialisme scientifique », donc n'a pas d'intérêt, pas d'importance. Sans doute y a-t-il des questions gênantes. Mais, de celles-ci, pas un mot. Comment, voici le principal dirigeant d'Octobre après Lénine (cf. *L'Humanité* en 1924) accusé des pires crimes contre le premier Etat socialiste, de collusion avec les hitlériens, etc., comme d'ailleurs la quasi-

(3) *La Vérité*, n° 588, septembre 1979.

(4) *Sous le drapeau du socialisme*, organe de la tendance marxiste révolutionnaire internationale, n° 81, octobre-novembre 1979.

(5) Divers articles sont notamment annoncés dans *Informations ouvrières*, *Inprecor*, *Rouge*, *Tribune socialiste* et diverses publications étrangères.

(6) Jean-Pierre SCOT, « Placer Trotsky dans l'histoire », *L'Humanité*, 12 novembre 1979.

totalité des dirigeants du parti bolchevique. Ne convient-il pas de s'interroger — au-delà de la seule personnalité de Trotsky — sur les conditions historiques et politiques qui ont rendu possibles de telles pratiques ? Si l'on rappelle que cette affaire ne fut nullement strictement intérieure à l'Union soviétique, mais concerna le mouvement ouvrier dans son ensemble (communistes européens en opposition au génial Staline, anarchistes, socialistes de gauche), l'on ne peut qu'être indigné par un tel mépris d'une nécessaire recherche historique. Nous ne ferons pas à Scot l'injure de croire qu'il ignore absolument tout cela : il y a des vérités qu'il devient difficile de cacher ; sans doute ne concernent-elles pas les lecteurs de *L'Humanité*.

Relevons maintenant quelques exemples de la mauvaise foi, des mensonges et des insinuations qui parsèment cet article.

— Trotsky président du soviet de St-Petersbourg en 1905 « n'évite pas l'arrestation collective de ce dernier, faute d'élargir le mouvement ». Deux remarques seulement : comme s'il avait pu suffire à Trotsky de vouloir « élargir le mouvement » pour que cet élargissement se produise effectivement — surtout au moment où ce dernier était en plein recul — ce que Scot se garde bien de signaler ou même de discuter. Cette arrestation eut lieu le 3 décembre 1905, dans la phase de recul de la révolution.

— Contrairement à ce qu'affirme Scot, de 1904, date de sa rupture avec les mencheviks, jusqu'en 1917, Trotsky n'occupe pas une position « indéfinie », mais différente à la fois de celles des bolcheviks et des mencheviks. Il l'explicitera nettement dès le lendemain de la révolution de 1905, en particulier dans *Bilan et perspectives*, ouvrage essentiel dans la pensée de Trotsky, dont Scot ne fait qu'une citation en dehors de tout contexte, en « omettant », entre autres, que c'est à partir d'une analyse spécifique de la Russie — dans le cadre du développement capitaliste international — que Trotsky fut le premier à émettre l'hypothèse de la possibilité d'une révolution socialiste ; ceci non dans les pays capitalistes avancés, mais dans la Russie à forte majorité paysanne ; aucune étude n'est faite du changement que représentaient les *Thèses d'avril* de Lénine dans l'évolution de sa pensée, en quoi elles pouvaient ou non se rapprocher de la théorie de la révolution permanente...

— Scot ne manque pas bien entendu de rappeler les divergences — réelles — qui ont existé entre Lénine et Trotsky sur la question du parti ; ceci également en dehors de tout contexte.

— Nous apprenons ensuite avec surprise que « Trotsky ne contribua que peu à la définition de la politique générale du parti... jusqu'en 1927 ». Sans doute la conduite de la guerre civile, condition indispensable à la survie du premier Etat ouvrier, jusqu'au début des années vingt, les discussions sur la nécessité d'un « cours nouveau » dès 1922 et le débat

économique — jusqu'en 1927 — sont des questions trop secondaires pour que l'on s'y arrête ; sans mentionner bien sûr les responsabilités et l'influence de Trotsky dans le Comintern de ces mêmes années...

— Trotsky « se heurte de plus en plus au contrôle du C. C. et ses tentatives de militarisation du travail et de l'économie lui assurent l'hostilité des syndicats ». Il est parfaitement exact de rappeler que Trotsky fut mis en minorité au 10^e congrès du parti bolchevique (mars 1921) sur cette question ; encore faudrait-il ajouter qu'il abandonna rapidement cette position et que, dès le milieu des années vingt jusqu'à sa mort, il défendit la liberté des travailleurs à s'organiser syndicalement — pour lutter contre les empiétements toujours possibles de l'Etat ouvrier. Il serait intéressant de voir pourquoi dans une situation précise — particulièrement difficile pour le jeune Etat soviétique — Trotsky fut amené à défendre cette position qu'il abandonna bientôt — et non moins intéressant de réfléchir aux positions, défendues ultérieurement par Trotsky pendant une quinzaine d'années, qui ont gardé toute leur valeur. Une telle discussion aurait peut-être le mérite de faire avancer « notre réflexion sur le "socialisme scientifique" ».

Pour conclure, et faute de tout citer, la « limite fondamentale du rôle de Trotsky » est qu'il « ne perçoit pas le caractère spécifique de chaque conjoncture, ce qui limite gravement sa vision stratégique et permet en partie d'expliquer les contradictions non assumées et la faillite du trotskysme ». Nous ne prendrons ici qu'un seul exemple, mais de taille il est vrai, où il semble bien que Trotsky ait mieux que tout autre analysé les caractères spécifiques de la situation et son importance primordiale. Rappelons donc ce qu'écrivait Trotsky le 10 juin 1933 ; contrairement à Scot, en faisant des citations, nous préférons évoquer leur contexte : au lendemain de la prise du pouvoir par Hitler, dont Trotsky avait prévu l'éventualité et les conséquences deux ans plus tôt et quelques semaines après qu'un plénum de l'I. C. eut affirmé le bien-fondé absolu de la politique suivie par le P. C. allemand, Trotsky affirmait :

« Le délai qui nous sépare d'une nouvelle catastrophe européenne est déterminé par le temps nécessaire au réarmement de l'Allemagne ; il ne s'agit pas de mois ; mais il ne s'agit pas non plus de dizaines d'années. Quelques années suffisent pour que l'Europe se trouve à nouveau précipitée dans la guerre, si Hitler n'est pas arrêté à temps par les forces internes de l'Allemagne elle-même (7). »

(7) LÉON TROTSKY, *Ecrits*, t. III, La tragédie de la classe ouvrière allemande, Paris, éd. de la IV^e Internationale, 1959, p. 399.

Il est certain que l'histoire « ne se refait pas ». Nous avons suffisamment vu la capacité qu'ont certains à la réécrire de façon mensongère et frauduleuse — ce contre quoi, avec nos modestes forces nous lutterons sans répit.

Toute différente, il faut bien le dire, est la formulation du parti communiste italien — ou du moins de certains membres influents de ce parti. Dans un éditorial de *L'Unità* (8), Alfredo Reichlin, directeur de ce journal, présente Trotsky comme « une grande figure du mouvement ouvrier qui appartient à notre histoire et ne peut être effacée "même si" ses idées étaient fondamentalement erronées, le sont et restent très "datées" même si nous ne négligeons pas ce qui dans ses analyses peut nous aider à mieux comprendre le passé ». Voyons donc en quoi ses idées sont fondamentalement « erronées » : Giuseppe Boffa dans le même numéro (p. 3) dresse un portrait historique du théoricien de la révolution permanente dans lequel il rappelle le rôle essentiel qu'eut ce dernier pendant la révolution d'Octobre, puis lors de la création de l'Armée rouge et durant les premières années de l'Union soviétique ; ce portrait est fait de façon relativement exacte — sur un ton bien différent de celui de Scot dans *L'Humanité* et sans les nombreuses insinuations que nous y avons relevées — ; cependant l'apport que représentait la théorie de la révolution permanente est, pour ainsi dire, passé sous silence. La suite est plus discutable quand Giuseppe Boffa écrit que l'agitation conduite par l'Opposition de gauche dans les années vingt ne contribua pas peu à créer ce « climat d'extrémisme et de volontarisme exacerbé ensuite par Staline » — ce qui contribue en fait à faire porter à Trotsky la responsabilité des excès de la politique stalinienne lors de la phase de l'industrialisation qu'a connue l'U. R. S. S. à la fin des années vingt et au début des années trente. G. B. en vient ensuite à d'autres problèmes développés plus longuement ensuite par Paolo Spriano dans un autre article : les avertissements lancés par Trotsky en faveur d'un front unique de toutes les organisations ouvrières contre le fascisme furent assurément prophétiques dans la situation que connut l'Allemagne à partir de 1930 et alors que l'I. C. développait — en théorie et en pratique — la politique du « social-fascisme » ; mais la grande faiblesse de Trotsky, immédiatement après, est de ne pas avoir compris l'importance du tournant de l'I. C. vers la politique de Front populaire et d'avoir sous-estimé les potentialités que contenaient ceux-ci ; cette ignorance, cette sous-estimation seraient révélatrices de la faiblesse politique fondamentale de Trotsky dans ses dernières années — ainsi que du trotskysme. Paolo Spriano nie le fait que l'Europe — ou du moins certains pays européens, et parmi eux d'abord l'Espagne — ait connu au

(8) *L'Unità*, 3 novembre 1979.

milieu des années trente une situation potentiellement révolutionnaire : les conditions d'une telle « onde de choc » n'existaient pas ; cette erreur s'expliquerait par la sous-estimation chez Trotsky de la « dynamique du fascisme impérialiste » ; sous-estimation qui est à l'origine de la confusion existant chez Trotsky des perspectives révolutionnaires dans ces années 1935-1940.

Une telle argumentation est évidemment discutable. Trotsky a-t-il vraiment sous-estimé la dynamique du fascisme alors qu'il fut certainement l'un des premiers à en dénoncer le caractère agressif ? Par ailleurs il n'est fait pour ainsi dire nulle part allusion à l'épisode sanglant que représentèrent pour le mouvement ouvrier les procès de Moscou — entreprise de liquidation, à tous les sens du terme, de tous les mouvements oppositionnels et pas seulement trotskyste dans les années 1935-1938. Il ne s'agit pas, on le sait, d'une affaire strictement réservée à l'Union soviétique mais bien d'un moment important de l'histoire du mouvement ouvrier international dont les répercussions furent très grandes — en Espagne en particulier mais pas seulement ; ce caractère « international » des procès de Moscou fut exactement contemporain des beaux jours de la politique de Front populaire dont il fut un élément — toutes questions dont *L'Unità* ne parle pas. Cet épisode fut pourtant une source de démoralisation au sein du mouvement ouvrier et ne contribua certainement pas à son renforcement... Peut-on vraiment dire par ailleurs que l'action de Trotsky contre les procès de Moscou, sa lutte pour une restauration de la démocratie soviétique en U. R. S. S. — d'abord par des réformes puis quand tout espoir de ces dernières se fut envolé par la révolution politique —, peut-on vraiment dire que cet aspect de l'œuvre de Trotsky, pour nous limiter à celui-là, est vraiment dépassé ? Nous ne le pensons pas, à une époque ou tant de faux naïfs, de faux ignorants et de staliens repentis découvrent les horreurs du Goulag avec la plus grande publicité et pour la plus grande joie de la bourgeoisie comme le remarque justement *L'Unità*.

Cependant, quels que soient les désaccords et les réserves que puissent susciter ces prises de position de *L'Unità*, force nous est de reconnaître la profonde différence de ton et d'argumentation entre membres du P. C. I. et du P. C. F...

Dans *Le Monde* (9), les conceptions de René L'Hermitte, professeur de russe qui fut correspondant de *L'Humanité* à Moscou après la seconde guerre mondiale, époque du stalinisme triomphant, amalgament, en un peu plus prudent, les idées à la mode, lancées par Soljenitsyne et illustrées par les nouveaux « philosophes », et celles développées par J.-P. Scot dans

(9) *Le Monde*, 8 novembre.

L'Humanité, en cherchant à démontrer qu'étant au pouvoir, comparé à Staline, Trotsky non plus ne fut « ni un démocrate, ni un politicien humaniste », qu'il justifiait toujours ses actes passés alors qu'il qualifiait d'abominables les mêmes actes accomplis par Staline, que pour lui, comme pour Staline, la fin justifie les moyens, etc., et d'évoquer comme toujours la militarisation du travail, Kronstadt, le problème des otages, en évitant soigneusement, comme son confrère Scot, le contexte historique (bien sûr, il faut être historien pour cela...) et d'aller même jusqu'aux descriptions d'un caractère indécis, présomptueux, paranoïaque... Rien n'est dit en ce qui concerne le combat mené par Trotsky dans les quinze dernières années de sa vie en faveur d'une démocratie réelle au sein de l'Etat soviétique. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre...

On peut se demander pourquoi l'auteur n'a pas titré son article : « Les crimes de Trotsky ».

On peut regretter qu'un journal aussi sérieux que *Le Monde* ait cru devoir confier la tâche d'écrire un article à cette occasion à quelqu'un qui, de toute évidence, ne pouvait être ni objectif, ni compétent.

Depuis cette recension, nous avons reçu bien d'autres articles et études, dont nous ne manquerons pas de faire part à nos lecteurs dans de prochains numéros. Nous faisons d'ailleurs appel à nos lecteurs pour nous signaler ce qui aurait pu nous échapper.

Ce que le Monde n'a pas publié

Avouons que notre joie de voir un organe de presse aussi important et « distingué » que Le Monde consacrer plus d'une page à Trotsky n'a eu d'égal que notre déception et notre colère à la lecture de l'article publié le 8 novembre et des « contributions » parues le 1^{er} décembre.

Prendre la responsabilité de faire rendre « hommage » à un dirigeant révolutionnaire par un universitaire hostile à l'homme et ignorant tout de son œuvre impliquerait au moins d'accepter une discussion sérieuse. Le choix de la rédaction du Monde de ne prendre dans la réponse rédigée par un membre du bureau de l'Institut L. T. que quelques phrases éparses, mises bout à bout au hasard, aboutit à un véritable sabotage (10). Il est des « célébrations » qui ressemblent fort à de nouveaux assassinats. Dommage que Le Monde ait choisi son camp... Nous restons fidèles au nôtre.

Curieux destin en effet que celui de Trotsky : dirigeant essentiel — avec Lénine — de la première révolution socialiste, exclu du parti bolchevique dix ans exactement après la prise du pouvoir, exilé, pourchassé

(10) Nous mettons entre crochets [] les phrases publiées par *Le Monde*.

à la fois par les bourgeoisies du monde entier et leurs polices comme par l'appareil bureaucraté de l'Etat soviétique avec la complicité des partis communistes, sections nationales du Comintern, assassiné sur ordre de Staline, Trotsky est aujourd'hui tiré d'un oubli... d'où ses ennemis de tous bords n'avaient jamais réussi à l'ensevelir tout à fait. Livres et articles de tous genres, émissions de radio et de télévision, traitent désormais quasi quotidiennement de Trotsky — sinon du trotskysme... pour le meilleur et fréquemment pour le pire (1) ! C'est malheureusement dans ce dernier cadre que s'inscrit l'article de M. René L'Hermitte publié par *Le Monde* du 8 novembre. Il ne s'agit pas, bien entendu, de reprocher à M. L'Hermitte de ne pas être trotskyste : c'est bien son droit. Mais on peut regretter que lorsque *Le Monde* fait l'effort appréciable de consacrer une page entière au centième anniversaire de la naissance de Trotsky, il fasse appel à quelqu'un qui, manifestement, connaît fort peu et fort mal son sujet. Non seulement la méthode est insolite mais ses conséquences facheuses sautent aux yeux : 1/ M. L'Hermitte fait dire à Trotsky exactement le contraire de certaines thèses centrales qu'il a toujours soutenues. 2/ L'essentiel de l'œuvre de Trotsky est totalement absent de ce « rappel commémoratif ». 3/ Ce qui permet à M. L'Hermitte de faire à Trotsky le procès singulier de ne pas s'être placé sur un terrain qui ne pouvait être — et pour cause — celui du fondateur de l'armée rouge... Procès post-mortem qui nous fait nager en pleine absurdité !

Ah ! Si Trotsky, au lieu d'organiser, de diriger et de gagner la guerre civile, après avoir organisé et dirigé la prise du pouvoir, s'était davantage consacré à ses œuvres littéraires, comme il aurait eu droit aux hommages sans mélange de M. L'Hermitte et de ses collègues en linguistique ! Car, sur ce point, M. L'Hermitte ne s'y trompe point et n'est guère mesquin : Trotsky, c'est « le style d'abord : un russe aisé, imagé, expressif, avec parfois, certes, ces facilités nées... de la polémique ». Mais le « meilleur » reste à venir : M. L'Hermitte a compris et veut nous apprendre que Trotsky « partageait avec les dirigeants bolcheviques de son temps ou d'après (?) » l'opinion selon laquelle « une œuvre d'art n'existe que dans la mesure où elle est politiquement utilisable ». Or, [il n'est que lire *Littérature et révolution*], disponible depuis bien des années en livre « de poche (2) » [pour savoir que L. T. estimait qu' « on ne peut en aucun cas se régler sur les seuls principes du marxisme pour juger, rejeter ou accepter une œuvre d'art. Une œuvre d'art doit, en premier lieu, être jugée selon ses propres lois, c'est-à-dire selon les lois de l'art (3) » et encore « ce que Shakespeare, Goethe, Pouchkine, Dostoïewski donneront à l'ouvrier, c'est avant tout une image plus complexe de la personnalité, de ses passions et sentiments, une conscience plus approfondie de ses forces intérieures, une perception

(1) Voir la rubrique bibliographique des Cahiers *Léon Trotsky*, nos 1, 2 et 4, ILT, 1978/1979.

(2) *Littérature et révolution*, Paris, 1976, 10/18, n° 1089.

(3) *Id.*, p. 205.

plus nette de son subconscient, etc. En fin de compte, l'ouvrier y trouvera un enrichissement... Le prolétariat a besoin d'une nourriture et d'une éducation artistiques (4)... ».] Mille regrets, mais s'il est justement un dirigeant communiste aussi éloigné que possible du « réalisme socialiste » et autres billevesées ouvriéristes hideuses — colportées à la suite de Jdanov par tous les P. C. — c'est bien Trotsky.

La théorie de la révolution permanente analysée sous l'angle de 1905 ou de 1917 ou appliquée au cas des révolutions survenues depuis la seconde guerre mondiale dans les pays « sous-développés » ? Bagatelle ! L'analyse par Trotsky du stalinisme et de la bureaucratie contre-révolutionnaire vidant les soviets de leur substance et « confisquant » aux travailleurs les rouages du pouvoir réel ? Détail ! L'extension international(ist)e de la révolution opposée par Trotsky et l'Opposition de gauche, puis la IV^e Internationale, au « socialisme dans un seul pays », peut-on n'en rien dire alors qu'elle constitue l'axe même de la pensée trotskyste, la raison d'être de l'opposition — et non de la « rivalité » — entre Staline et Trotsky ?

[Pourquoi M. L'Hermitte n'estime-t-il pas que Marx, en 1874, Engels, en 1889, Lénine et Trotsky, en 1919, relevaient également d'une « sorte de paranoïa » en faisant tous leurs efforts pour mettre sur pied une organisation révolutionnaire internationale, alors même que les forces militantes et les moyens organisationnels étaient dérisoirement limités compte tenu de l'enjeu : la révolution socialiste à l'échelle mondiale ? En quoi est-il faux, de la part de Trotsky, d'estimer, en 1935, que, seul des dirigeants d'octobre 17, il conserve intact ce projet stratégique clé et inhérent au marxisme ?]

Nous ne sommes pas de ceux qui estiment qu'il n'y a pas de plus belle page dans l'histoire du bolchevisme que la répression de Kronstadt (5), mais est-il sérieux, est-il honnête de « traiter » le problème comme le fait M. L'Hermitte, soixante ans après, dans le confort de son bureau de la Sorbonne, sans donner un seul élément de la réponse qu'il eut souhaité, lui, voir apporté, compte tenu, évidemment du contexte — la guerre civile et la pénurie généralisée — et de l'enjeu — le devenir de la nature de classe du pouvoir ?

[A quoi rime de comparer Trotsky et Staline en matière de « moralité » en mettant, d'un côté, la brochure du premier *Leur morale et la nôtre* et, de l'autre, la réalité hideuse des camps de concentration ? En « oubliant » ce qui, effectivement pour notre auteur, doit n'être qu'un épiphénomène, à savoir que Trotsky envisageait la violence organisée des

(4) *Id.*, p. 257.

(5) Voir la préface de Pierre Frank au recueil de textes de Lénine et Trotsky relatifs à *Kronstadt*, Paris, éditions La Brèche, cahier rouge n° 7. Voir aussi la présentation de Michel Dreyfus à la correspondance Trotsky-Victor Serge, *La lutte contre le stalinisme* (Maspero 1977). Sur les conceptions actuelles des trotskystes en matière d'exercice des libertés, d'éventuelle répression dans le cadre de la construction du socialisme, voir *Démocratie socialiste et dictature du prolétariat*, brochure des Editions La Brèche.

masses à l'encontre de l'ennemi de classe tentant de renverser, par la violence également (armées blanches, douze armées étrangères aux frontières de l'U. R. S. S.), le pouvoir soviétique, tandis que Staline, lui, a fait périr des millions de communistes ; a dû détruire de fond en comble, physiquement, le parti de 1917, pour faire passer sa politique contre-révolutionnaire... ?]

Trotsky avait donc les mêmes positions que les P. C., Staline et Molotov, sur Hitler et les impérialistes français et anglais, à savoir qu'il ne s'agissait pas, pour le prolétariat, de préférer l'un ou l'autre ? Mais [ce n'est pas Trotsky qui s'est allié avec Hitler après avoir assez efficacement divisé le prolétariat allemand pour que celui-ci prenne le pouvoir. Ce n'est pas lui non plus qui refusa jusqu'au dernier moment de croire en l'invasion de l'U. R. S. S. par les nazis, au contraire il la prévoit dès septembre-octobre 1939 (6), les siens ne tournent pas à 180° dès lors que Hitler envahit l'U. R. S. S., ils ne substituent pas le mot d'ordre, peu porteur d'internationalisme, de « à chacun son boche » à l'alliance sans principe entre U. R. S. S. et Allemagne nazie, ils pratiquent l'internationalisme, la fraternisation subversive au sein même de l'armée allemande (7).]

Enfin, l'on a bien le droit de ne pas trouver convaincantes les explications données par Trotsky de sa propre « chute » du pouvoir. Encore faut-il les examiner avec attention avant de leur préférer des « traits de caractère », des « traits de sa personnalité : la bonne opinion qu'il avait de lui-même », car, à ce compte il faut recommencer à expliquer le déclenchement des guerres mondiales par des assassinats d'archiduc, des navires coulés, des télégrammes qui n'arrivent pas à temps... etc ! On savait que mai 68 était loin. L'on craint que la régression de certains universitaires ne soit plus profonde que prévue. On se permettra pour conclure de conseiller aux lecteurs du *Monde* de se référer aux sources mêmes : les *Œuvres* de Léon Trotsky, éditées en français par l'I. L. T. aux éditions Etudes et documentations internationales (8), ainsi que les textes constitutifs de la IV^e Internationale (9). Ce sera la meilleure façon de rendre à Trotsky la place qui lui revient.

Jean-François GODCHAU.

Membre de l'Institut Léon Trotsky,
militant de la Ligue communiste révolutionnaire.

(6) L. TROTSKY, *Sur la deuxième guerre mondiale*, présentation de Daniel Guérin, Paris, Seuil, 1974.

(7) Fac simulé *La Vérité 1940/1944, journal trotskyste clandestin sous l'occupation nazie*, Paris, EDI, 1978.

(8) Le 6^e volume (juin-septembre 1935) vient de paraître aux EDI en même temps que le n° 3 des *Cahiers L. T.* consacré aux « Procès de Moscou à l'étranger ».

(9) *Naissance de la IV^e Internationale 1930-1940-manifestes, thèses, résolutions*, Paris, La Brèche, 1978.

Les commémorations et manifestations diverses

LES membres de l'Institut devaient participer les 26 et 27 octobre à un colloque prévu et organisé depuis le printemps 1978 par l'université d'Oklahoma aux Etats-Unis sur Staline et Trotsky, qui avait lui-même provoqué l'annulation d'un colloque prévu à Harvard fin décembre et ensuite se rendre à Mexico. Le colloque d'Oklahoma ayant été supprimé quelques semaines à peine avant de se tenir, « faute d'argent », seuls, notre présidente Marguerite Bonnet et Pierre Broué, invités par l'université de Mexico, purent représenter l'Institut au colloque et aux cérémonies de commémoration organisés à Mexico du 5 au 7 novembre.

Centenaire de Léon Trotsky à Mexico

LES 5, 6, et 7 novembre, pour commémorer le centenaire de la naissance de Trotsky, s'est tenu à Mexico un séminaire organisé sous les auspices du Centre latino-américain d'Etudes politiques à l'Université autonome. Il a été suivi de deux autres manifestations. Le Comité organisateur comprenait Francisco Zamora comme président honoraire, Esteban Volkov (« Seva », petit-fils de Trotsky) comme président, Francisco Zendejas comme secrétaire, et Josefina Vicens, Enrique Gonzalez Rojo, Jose Luis Gonzales. Parmi les participants, Marguerite Bonnet, Pierre Broué, José María Calderón, Antonio Delhumeau, Tamara Deutscher, Adolfo Gilly, Nicolás Molina Flores, Raymond Molinier, George Novack, Michel Pablo, Pelai Pages, Octavio Rodríguez Araujo, George Saunders, Jean van Heijenoort, Vlady, Abelardo Villegas, Luis Villoro, George Weissman, Javier Wimer.

Le séminaire s'est ouvert par un exposé d'Adolfo Gilly sur *La pensée de Trotsky et son actualité* ; au cours de la discussion, une substantielle intervention de Pelai Pages a mis en lumière le caractère historique de la pensée de Trotsky et marqué les étapes de son développement. La séance

du soir, consacrée à *Trotsky et l'internationalisme révolutionnaire*, fut occupée par des exposés de George Saunders et de Michel Pablo ; le débat fut animé ; la question de Kronstadt ne manqua pas de resurgir, ce qui donna à Pierre Broué l'occasion d'une brillante et, à notre avis, décisive mise au point. Au cours de la même séance, Jean van Heijenoort évoqua le riche contenu des Archives dont l'ouverture à Harvard est maintenant toute proche.

Dans la première table ronde du 6 novembre, un exposé de George Novack relata la formation et les travaux de la commission Dewey, *Trotsky face aux procès de Moscou*, de façon nourrie et avec l'accent tout personnel de celui qui fut un des acteurs de l'événement. Dans les échanges de vues qui suivirent, Raymond Molinier fut amené à souligner la justesse de la position de Trotsky sur le front unique en Allemagne en 1933 et à retracer de la manière la plus concrète la situation des partis ouvriers allemands à cette date. La parution du n° 3 des *Cahiers Léon Trotsky*, « Les procès de Moscou dans le monde », fut signalée et souleva dans l'auditoire un grand mouvement d'intérêt. La séance de l'après-midi consacrée à *Trotsky et à la littérature* eut lieu dans une salle de Radio Universidad et fut assez largement enregistrée. Ouverte par un exposé de Mario Schneider, elle donna lieu à diverses interventions (Lisaldas, Veronica Volkov, Vlady, José Luis Gonzales, Marguerite Bonnet) et à la lecture d'un texte d'Octavio Paz, qui n'avait pu participer au débat, texte d'ailleurs quelque peu marginal par rapport au problème envisagé.

La séance du mercredi 7 novembre permit à Pierre Broué de dégager *Les grandes thèses de Trotsky*, en rappelant les conditions de ses luttes. D'un bout à l'autre de ce séminaire, une assistance nombreuse, composée en majeure partie d'étudiants, a suivi les débats avec une attention frappante ; à chaque fois, la discussion aurait pu se prolonger longuement, les interventions des auditeurs manifestant la force de leur intérêt. Tous les problèmes de fond furent abordés dans un esprit de grande ouverture et sans polémique partisane.



Table ronde du 7 novembre. On reconnaît, de g. à d., F. Zendejas, C. Rivas, P. Pages, M. Pablo, P. Broué, E. Volkov, M. Bonnet, T. Deutscher, G. Novack, R. Molinier (d'après *Intercontinental Press*).

Ajoutons que les medias ne furent pas absents de ces journées : le quotidien *Uno más uno* a, chaque jour, fait paraître un entretien avec l'un ou l'autre des participants, la télévision a présenté à plusieurs reprises une séquence tournée avec Seva au Musée Léon Trotsky.

Ce même jour du 7 novembre, en fin d'après-midi, eut lieu en plein centre de Mexico, au théâtre Jimenez Rueda, la célébration du centenaire : une salle archipleine, où éclatait dans la pénombre l'oscillation rouge des drapeaux brandis par de jeunes trotskystes mexicains. Après la lecture de divers messages (entre autres ceux de Pierre Naville), se succédèrent interventions (Pierre Broué, Pelai Pages, Michel Pablo, Cristina Rivas, Raymond Molinier, un représentant du parti révolutionnaire des travailleurs, parti trotskyste mexicain) et chants révolutionnaires. Une brève allocution finale de Seva associa dans le même hommage Léon Trotsky et sa compagne, Natalia Sedova ; la retenue et l'émotion des propos de celui qui vécut au plus près les dernières années de cette haute destinée humaine donna à ce moment une extrême intensité.

Le jeudi 8 novembre, les participants se sont retrouvés au 45 de l'avenida Viena à Coyoacán, dans la maison où Trotsky vécut et fut assassiné. Pour y avoir séjourné aux côtés de Natalia entre 1956 et 1960, je peux dire que rien n'a changé, si ce n'est les arbres et les plantes qui ont superbement grandi. Grâce aux efforts de Seva la maison a été convertie en musée et, comme en témoigne le registre, reçoit quotidiennement plusieurs dizaines de visiteurs venus de toutes les parties du monde. Nous avons lentement parcouru le jardin, où la stèle à la mémoire de Léon Trotsky s'entourait ce jour-là de grands bouquets rouge, et ces pièces modestes encore toutes chargées de présence : sur le bureau, les dernières



notes de Trotsky... Adolfo Zamora, qui fut son avocat, a fait revivre pour nous leurs rencontres, leurs conversations, avec infiniment de chaleur et de vie. Oui, tout au long de ces journées, Trotsky a été présent, dans sa personne et sa pensée qui est clairement apparue comme une pensée vivante, en travail, ni catéchisme, ni dogme, mais instrument d'analyse et d'action.

M. B.

En marge du centenaire :

La spécialisation du n° 3 des *Cahiers* ne nous a pas permis de signaler en son temps le passage à Paris de Sieva Volkov qui fut l'animateur de la commémoration de Mexico. A cette occasion, l'Institut avait organisé une table ronde le 12 juin à l'auditorium de la F.N.A.C. Avec Sieva, Pierre Broué, Pierre Frank, Jean-Jacques Marie, Pierre Naville et Philippe Robrieux évoquèrent Trotsky, l'homme, à travers une discussion animée par J.-F. Godchau. L'intervention du petit-fils de Trotsky fut ressentie avec une profonde émotion par une salle archi-comble dans laquelle beaucoup ne purent trouver place.



Pierre BROUÉ et Pierre VOLKOV à la rencontre de la F.N.A.C.

Cl. P. Bourdis

Une démarche de Nora Volkov à Domène

LES membres de l'Institut Léon Trotsky, restés en Europe, ne pouvaient laisser passer la date du 7 novembre sans s'associer à cette commémoration d'une façon particulière ; ils ont donc accompagné Nora Volkov, fille de Sieva, et donc arrière-petite-fille de Trotsky, lors d'une visite qu'elle rendit à Marguerite Beau. Rappelons que cette dernière avait, avec ses parents, accueilli Trotsky à Domène du 10 juillet 1934 aux premiers jours de juin 1935. La chaleur et la simplicité de l'accueil que Marguerite Beau réserva à Nora illustrent parfaitement à quel point l'exilé, après une errance de trois mois, put trouver auprès de cette famille exceptionnelle et dans cette vaste maison le refuge et le réconfort qui devaient lui permettre de poursuivre sa lutte. C'est dans cette maison qu'il écrivit les textes publiés dans les volumes 4 et 5 des Œuvres.

Parmi les demeures qui abritèrent Trotsky, cette maison et le grand parc qui l'entourent sont les seuls à être restés pratiquement tels qu'ils étaient il y a quarante-cinq ans ; il faut savoir gré à Marguerite Beau, maintenant entourée d'enfants et de petits enfants, d'avoir su conserver intact ce témoignage malgré les difficultés et, hélas, les calomnies, qui n'ont pas manqué d'assaillir cette famille d'instituteurs militants, toujours disponible à ceux qui étaient pourchassés.

La présence de la télévision régionale a donné une certaine publicité à cette rencontre, tout en troublant quelque peu sa sérénité tout empreinte d'émotion — sans lui ôter toutefois son caractère intime.

Bien que L. D., par sa pensée, ait échappé aux limites du temps, nous voulions rendre présent le centenaire de sa naissance. Comment en effet retrancher l'homme de sa vie et de ce qu'il a accompli tout au long de celle-ci ?

La commémoration de cet anniversaire, en allant retrouver à Domène une petite part de ce qu'il avait vécu pendant son exil, nous paraissait appropriée : rencontre d'un événement historique dans une réalité présente, si chargée de passé, qui nous permettait de le rendre vivant d'une autre façon qu'à travers la lecture de ses Œuvres.

Nous sommes arrivés dans une grande maison entourée d'un vaste jardin. Marguerite Beau, qui avait dix-huit ans à l'époque où L. D. vivait chez elle, nous reçoit très affectueusement. Elle nous fait rentrer dans le bureau de travail de L. D., dont les murs ont été retapissés et les meubles changés sauf le bureau et le fauteuil.

Nous avons apporté les Œuvres, les Cahiers et l'album de photos qui sortait de l'imprimerie. En feuilletant l'album, nous nous arrêtons sur la photo où Marguerite Beau, Natalia et L. D. sont au bord d'une rivière et elle nous raconte la promenade de ce jour-là. Elle essaie de retrouver à travers ses souvenirs cette période de sa vie. Combien de souvenirs, combien de photos ! Et pourtant, il y a quelque chose qui manque..., l'esprit ne peut être saisi, il demeure dans les idées, le reste est tellement changé...

Des travaux nous empêchent de visiter la maison en entier, mais dehors, au-delà du jardin sous la pluie, devant cette grande montagne si imperturbable, c'est là à travers cette fenêtre, que j'arrive à retrouver le regard de L. D...

Nora VOLKOV.

Manifestations diverses

De leur côté, plusieurs organisations se réclamant du trotskysme en France donnèrent une large place à la commémoration du centenaire lors de leurs meetings : le 23 novembre, la Ligue communiste révolutionnaire au Palais de la Mutualité, le 25 novembre, l'Organisation communiste internationaliste, à la Maison du peuple de Clichy. L'Institut L. T., invité par ces organisations à intervenir en tant que tel, a présenté le bilan de ses travaux ainsi que ses projets à court et à moyen terme (1).

Colloques prévus pour 1980

L'INSTITUT Léon Trotsky de Paris organise lui-même un colloque qui se tiendra en avril ou mai 1980 à l'Université de Paris X Nanterre.

Diverses personnalités ont répondu favorablement à l'invitation de l'Institut : Yvan Craipeau, Pierre Naville, Jacqueline Pluet, Michel Pablo,

(1) Outre la publication des Œuvres de L. T. — dont le 6^e tome vient de paraître alors que le 7^e est à l'imprimerie et le 8^e quasiment prêt —, ainsi que des Cahiers L. T., signalons l'effort important que représente pour l'I. L. T. — notamment en matière de finances ! — l'envoi d'une délégation de 6 personnes aux Etats-Unis. Cette délégation participera — au côté de nos camarades de Pathfinder et en étroite collaboration avec eux — au dépouillement des archives jusqu'ici fermées que Trotsky déposa à Harvard, peu de temps avant son assassinat. L'objectif prioritaire de cette délégation, qui travaillera deux mois sur place, est de rapporter le maximum de matériel intéressant la période couverte par les Œuvres en voie de publication (1933-1940).

Hugues Portelli, Pelai Pages, Daniel Guérin, Bernhard Bayerlein, Ernest Mandel, Antonio Moscato, Attilio Chitarin... Le bureau de l'Institut ne manquera pas de proposer à ces premiers correspondants un mode de fonctionnement permettant à chaque contribution d'être disponible avant l'ouverture du colloque, dont les travaux sont centrés sur trois thèmes généraux faisant chacun l'objet d'une journée : Trotsky dans l'histoire (responsable, Michel Dreyfus), Trotsky et la révolution européenne (responsable, Pierre Broué), Trotsky et les sociétés de transition du capitalisme au socialisme (responsable, Ernest Mandel).

De son côté la Fondation Feltrinelli de Milan organise en septembre-octobre 1980 une conférence internationale à l'occasion du « 40^e anniversaire de la mort de Trotsky » à la bibliothèque communale de Follonica. Des membres du bureau de l'Institut Léon Trotsky participeront, à titre individuel, à ce colloque dont le premier projet prévoit 120 à 150 participants et propose de couvrir des champs aussi vastes que « La formation politique et culturelle de L. T. », « Trotsky et le bolchevisme », « La révolution de 1905 », « Trotsky et Octobre », « La construction de l'Armée rouge », « Le socialisme dans un seul pays », « Le stalinisme »...

La présence de six de nos camarades à Harvard pendant deux mois constitue la meilleure garantie scientifique de nos travaux pour nos lecteurs qui auront, à travers les *Œuvres* et les *Cahiers* la primeur des recherches.

Pour participer à l'effort considérable que cela représente, abonnez-vous et faites des abonnements autour de vous !

Ne vous gênez pas pour utiliser largement l'abonnement de soutien !...

Courrier des lecteurs

Une lettre de Jean van Heijenoort

Sur le comportement physique de Léon Trotsky

Michel Kehrnon, discutant dans le numéro 2 des *Cahiers* le livre de Ziv, invoque mon témoignage au sujet des crises d'épilepsie dont Trotsky aurait été victime dans sa jeunesse. Je lui avais écrit que, pendant les sept ans que j'avais vécus auprès de lui, je n'avais jamais eu l'occasion d'observer chez Trotsky quoi que ce fût qui ressemblât à un symptôme d'épilepsie. Je voudrais faire ici quelques remarques sur le comportement physique de Trotsky.

Dans les circonstances ordinaires de la vie quotidienne, Trotsky semblait jouir d'un équilibre nerveux stable. Il n'avait pas de tics. Il n'avait pas, ou peu, de gestes qui ne fussent fonctionnels. Nous tous, nous nous grattons, nous nous frottons le nez, nous nous tirillons les cheveux, nous bâillons, nous nous mordillons le bout des doigts. Je n'ai jamais vu Trotsky faire rien de pareil. Le faisait-il quand il était seul ? Pas beaucoup, probablement. En conversation avec des interlocuteurs amis, il se caressait parfois la barbiche, mais il restait économe de ce genre de gestes. Avec des journalistes de la grande presse, son maintien était plus rigide. Il y avait dans tout son comportement physique une grande stabilité nerveuse. Ses gestes, quoique toujours vifs, étaient contrôlés. Je ne pourrais guère mentionner, comme échappant à ce contrôle, qu'une sorte de réflexe qui se produisit pendant quelques mois. A Coyoacán, en 1937, on entendait parfois venir du bureau de Trotsky une sorte de cri prolongé, un A - a - a - h - h qui s'étirait, presque un hurlement plaintif. Cela résonnait dans toute la maison. Un jour, le cri se fit entendre alors que j'étais dans ma chambre en conversation avec Natalia Ivanovna ; elle me dit : « Cela lui est venu en Norvège, pendant l'internement. »

Dans les conversations le visage de Trotsky s'animait. Voici ce que j'écrivais en 1941 : « Lorsque Lev Davidovitch se mettait à parler, c'était la bouche qui attirait l'attention. Qu'il parlât en russe ou en langues étrangères, les lèvres s'appliquaient à façonner distinctement les mots. Il s'irritait d'entendre d'autres parler confusément et précipitamment, et il s'imposait toujours à lui-même une élocution parfaitement distincte.

C'est seulement en s'adressant en russe à Natalia Ivanovna que son débit se faisait parfois plus pressé et moins articulé, descendant jusqu'au chuchotement. Lorsqu'il s'entretenait avec des visiteurs dans son bureau, les mains, d'abord appuyées sur le rebord de la table de travail, s'agitaient bientôt en des gestes larges et fermes, comme pour collaborer avec les lèvres à modeler l'expression de la pensée. » Si la discussion accrochait, le ton de Trotsky se faisait souvent sarcastique. « Ah, ah, vous pensez que... », et il avait une sorte de ricanement. Le visage de Trotsky pouvait prendre, par un mouvement de la mâchoire, une moue assez caractéristique que je n'ai jamais vue saisie par la photographie. C'était une légère moue de scepticisme lorsqu'il doutait de ce que l'on lui disait, s'accroissant en une moue de mépris lorsqu'il était confronté avec quelque chose qui lui répugnait.

Je n'ai pas connu Trotsky dans les circonstances dramatiques de la tourmente révolutionnaire, mais dans la vie quotidienne de l'exil. Les événements les plus exceptionnels dont j'ai été témoin durant ma vie près de lui furent des altercations avec des policiers ou des discussions avec des adversaires qu'il considérait être de mauvaise foi. J'ai raconté dans mon livre un incident dont je fus témoin, l'altercation avec le commissaire spécial français sur la passerelle du *Campidoglio*, à Marseille, dans la nuit du 6 au 7 décembre 1932. Se considérant trompé par le gouvernement français, Trotsky fut pris de fureur ; son visage s'était durci, il agitait son doigt sous le nez du commissaire et, pour décrire ses yeux, on se sent irrésistiblement amené à se servir d'un cliché : ils lançaient des éclairs. Erwin Wolf me décrivit la scène au ministère de la Justice, à Oslo, le 28 août 1936, lorsque Trotsky opposa un refus à Trygve Lie, qui lui demandait de signer un engagement de ne pas répondre aux calomnies que Moscou diffusait alors contre lui à travers le monde entier, à l'occasion du procès Zinoviev-Kamenev. La voix de Trotsky, qui parlait en allemand, résonnait dans tous les corridors du ministère. C'est là que Trotsky fit sa célèbre prédiction, disant à Lie : « Dans quelques années, vous et votre gouvernement, vous serez des réfugiés politiques, sans foyer et sans pays, tout comme je suis maintenant. » À Saint-Palais, en août 1933, lors d'une séance de discussion avec un petit groupe de trotskystes, Trotsky crut comprendre que Raymond Molinier laissait entendre que lui, Trotsky, avait dit quelque chose de faux. Je revois encore la scène. En un instant, la pièce se chargea d'électricité à haute tension. Sara Jacobs, qui depuis un mois ou deux travaillait comme dactylographe russe, était là, parmi nous autres. La pauvre Sara, qui n'avait jamais vu qu'un Trotsky affable et serein, en fut toute secouée. Connaissant mal le français, elle n'avait pu saisir les mots qui avaient mis le feu aux poudres, mais, quarante ans plus tard, elle décrit ainsi la scène : « Une fois, en témoin occasionnel, j'ai pu sentir l'impétueuse fureur de la colère de Trotsky. C'était lors d'une réunion avec des représentants de la section française de l'Opposition de gauche. On avait abordé la discussion de problèmes intérieurs. La réunion durait depuis quelque temps, les voix se haussaient... Puis, de

nouveau, L. D. résumant les débats... critiquant... ses mots étaient tranchants, ses yeux lançaient des étincelles bleues de feu. Je voyais devant moi en personne le prophète Moïse, brisant les tables de la Loi... et je me sentis secouée. »

Dans ces explosions de Trotsky, il n'y avait rien de simulé, aucune manigance pour jouer avec l'adversaire. Il était vraiment emporté. Il y a, dans un film de Lelouch, une séquence de quelques secondes, extraite d'une bobine d'actualités, pendant laquelle on voit Trotsky faisant un discours ; il est là, les traits tendus, les gestes saccadés, comme dans une transe. Dans son autobiographie, parlant de ces discours, devant des foules révolutionnaires, où il abandonnait son plan préparé à l'avance et se laissait aller à l'inspiration, Trotsky déclare lui-même qu'il parlait comme un « somnambule ».

Ces quelques remarques sont loin d'épuiser le sujet. Il y avait, chez Trotsky, une connexion si étroite entre le moral et le physique que parler de son comportement physique, c'est ouvrir l'étude de son caractère.

Jean VAN HEIJENOORT.

A propos du n° 3 des Cahiers Léon Trotsky, « les procès de Moscou dans le monde ».

Ce numéro spécial a suscité beaucoup de réactions, voici les premières.

Une lettre de Rodolphe Prager

... Quelques mots au sujet du n° 3 des Cahiers L. T. Joubert aurait pu traiter d'une manière plus complète et moins unilatérale du « témoignage » de Jeanne Martin dans l'affaire Rudolf Klement. Il eut fallu mentionner, dans un travail historique, me semble-t-il, que Jeanne Martin avait formellement démenti les propos que la presse lui avait attribués ; démenti que la presse n'a pas daigné publier, à l'exception de *Révolution prolétarienne* et de *La Commune* qui en ont fait état. La réponse de Jeanne Martin à *La Lutte ouvrière*, parue dans *La Commune* le 21 octobre 1938, rétablit les faits et fournit des renseignements dignes d'intérêt. Il ne serait pas inutile, à mon avis, de faire connaître ce document.

On ne peut s'en tenir à la version fournie par le livre de Gérard Rosenthal dont les termes employés envers Jeanne Martin sont, parfois, assez déplaisants et peu convenables. Il devrait être possible, avec le recul, de traiter de ces choses avec plus de sang-froid et de lucidité. De toute évidence, les excès fractionnels étaient réciproques. Toujours est-il, que Jeanne Martin ne quitta pas son poste dans l'organisation trotskyste aux jours sombres de la guerre et de l'occupation. Je puis témoigner de son grand courage aux instants les plus difficiles. Elle fut quasiment la seule

à ne pas vouloir quitter Paris à l'approche des armées allemandes, en juin 1940. Connaissant les locaux clandestins où étaient déposés les archives et les appareils à imprimer, faute de payer régulièrement les loyers, la sécurité de ces locaux risquait de devenir aléatoire. Elle assumait cette tâche et aida à rétablir la liaison avec les militants dispersés, afin de reconstruire l'organisation clandestine dès le mois de juillet 1940.

Bien cordialement.

Rodolphe PRAGER

DOCUMENT : Une lettre de Jeanne Martin adressée « aux rédacteurs, aux responsables et aux gérants de la Lutte ouvrière », datée du 19 octobre 1938 (d'après *La Commune*, n° 148, 21 octobre 1938).

(d'après *La Commune*, n° 148, 21 octobre 1938)

Suite aux deux articles parus dans la « Lutte Ouvrière », n° 93, qui, dépassant le cadre de la critique politique et même de la polémique entre deux organisations révolutionnaires prolétariennes et leurs membres, me mettent personnellement en cause et dénaturent mensongèrement mes actes et mes démarches, — suite à la reproduction par vous, dans les colonnes de la « Lutte Ouvrière » n° 94, datée du 14 octobre 1938, et avec un « chapeau » approbatif, d'une lettre de Léon Trotsky datée du 20 septembre 1938, adressée par ce dernier à un juge d'instruction à Paris, lettre qui me signale avec une intention infamante et diffamante à la justice bourgeoise, — je vous mets en demeure de publier dans le prochain numéro de la « Lutte Ouvrière » la rectification ci-dessous, et intégralement :

Compagne de Léon Sedoff (que j'ai connu lors de son exil en Turquie en 1929) depuis 1931, — convaincue que sa mort, survenue dans les circonstances les plus suspectes, est l'œuvre savante du Guépéou, je poursuis depuis huit mois en justice, et encore vainement, jusqu'à ce jour, une plainte en homicide volontaire, appuyée sur un certain nombre de faits précis et sur d'innombrables indices. Mais la justice bourgeoise, qui a ses raisons diplomatiques pour ne pas inquiéter le Guépéou, organisme d'Etat de l'U. R. S. S., n'a encore entrepris aucune enquête réelle, ni recherches effectives, sur ces faits à elle signalés. C'est pourquoi j'ai cherché si, dans la disposition de Rudolf Klement, je ne trouverais pas les éléments irrécusables nécessaires pour démontrer à la justice française que le Guépéou assassine sur le territoire français, champ d'action de cette justice, aussi librement que sur le territoire de l'U. R. S. S. Et c'est pourquoi je me suis attachée avec ténacité à cette affaire.

I. — Léon Trotsky me reproche d'avoir agi « de ma propre initiative ». Et vous écrivez, dans la « Lutte Ouvrière » n° 93 : « De quoi cette dame (*sic*) se mêle-t-elle ? qui lui a demandé de reconnaître ou de ne pas reconnaître le corps de notre camarade ? » En effet, personne ne m'a demandé de reconnaître ou de ne pas reconnaître le corps trouvé à Meulan. Si j'ai fait, sur mon initiative personnelle, la démarche que vous me reprochez, c'est parce que la disparition de Klement c'était, pour moi, un prolongement de l'assassinat de Léon Sedoff, la même affaire. C'est pourquoi je l'ai suivie avec la même volonté de tirer à jour la vérité.

II. — Contrairement à ce que dit Léon Trotsky dans sa lettre, j'ai très bien connu Rudolf Klement, dès 1933, et 1934 où il a, pendant des mois, travaillé en collaboration étroite avec Léon Sedoff et venait chaque jour à la maison. Par la suite, il continua d'y fréquenter, mais moins régulièrement. Nous avons, Klement et moi, avec d'autres camarades, vécu à deux reprises différentes sous le même toit, celui de Léon Trotsky, d'abord à la villa des « Embruns », aux environs de Royan, puis à Barbizon. La dernière fois que je l'ai vu, c'était le 21 février de cette année, le lendemain de la première inhumation de Léon Sedoff au Père Lachaise, et où il vint me réclamer les papiers de Léon.

Je me souviens parfaitement, et de son aspect physique — notamment de ses mains, car je l'avais vu bien souvent taper à la machine, et ses mains étaient remarquablement fines pour un homme — et des traits de son caractère.

Ne le fréquentant pas personnellement la dernière année, et n'appartenant pas à la même organisation que lui, je n'ai pas pu connaître son tout dernier pseudonyme, Camille.

III. — Vous prétendez que mon témoignage était dicté par une haine personnelle, et Léon Trotsky précise que j'ai exprimé cette haine « avec une passion extrême » dans mes lettres à lui. Je somme Léon Trotsky de publier, dans leur totalité et leur intégralité, les quelques lettres que je lui ai écrites depuis huit mois, et je le mets au défi de faire preuve, par cette publication, de son affirmation.

IV. — Cette même publication permettra à chacun de voir ce qui, pour Léon Trotsky, est une démonstration « indubitable » du prétendu « état de déséquilibre mental et moral » où je me trouverais.

Bien entendu, je demande également qu'il dise quels sont les actes de ma part qui viendraient, d'après lui, à l'appui de sa si indubitable démonstration.

J'ajoute que, si les juges bourgeois croyaient sur parole, cette affirmation de Léon Trotsky à mon égard eût risqué d'affaiblir la position d'offensive que j'ai prise dans l'investigation judiciaire sur les causes de la mort de Léon Sedoff, et de me priver de mes armes pour défendre une cause qui, je le crois, nous est commune à lui et à moi.

V. — Contrairement à ce qui est dit dans la lettre de Léon Trotsky, les déclarations que j'ai faites n'ont jamais porté sur « la valeur des dépositions de MM. Pierre Naville et Jean Rous ». Mes déclarations ont consisté en ce qui suit et, tout d'abord, je veux mentionner ma première démarche :

Ayant lu dans le journal « Le Temps », paru le vendredi 26 août au soir et portant la date du 27, une information suivant laquelle un jeune homme inconnu avait été trouvé tué de deux balles, dans la région de Perpignan, j'écrivis le 27 août au Parquet de Perpignan, ainsi qu'au juge d'instruction chargé à Paris de suivre l'affaire de la disparition de Rudolf Klement, leur demandant de me mettre à même d'examiner des photographies du cadavre de l'inconnu de Perpignan. Je ne reçus aucune réponse à ces lettres.

C'était avant l'affaire et la reconnaissance de Meulan.

Lorsque les journaux du soir du 30 août m'apprirent que Jean Rous et Nuville, dit David, avaient reconnu, dans les restes d'un corps sans tête découvert à Meulan, le corps de leur camarade Klement, j'écrivis le jour même au Parquet de Versailles, puis me rendis, le lendemain matin, à Meulan, d'où l'on me renvoya à Versailles, puis à Paris.

a) Après un premier examen portant uniquement sur des photos, j'ai déclaré que j'étais incapable de me prononcer et demandais à voir les mains elles-mêmes.

b) Quelques jours plus tard, je pus examiner ces mains elles-mêmes, et fut frappée par une grande ressemblance de la main droite, qui m'était présentée, avec le souvenir que j'avais des mains de Klement. Je l'ai déclaré au juge qui en a pris note.

Quant à la dite lettre de Klement, datée du 14 juillet, expédiée de Perpignan et parvenue à Léon Trotsky, et, en plusieurs copies, à plusieurs militants de l'opposition de gauche, le juge, me la présentant, me demanda de l'examiner et de lui dire ce que j'en pensais. C'était, aussi, une photographie de l'un des exemplaires de cette lettre, photographie extrêmement nette. Le texte de la lettre était tapé à la machine, mais suivi de deux lignes d'écriture manuscrite et d'une signature : « Adolphe » (l'un des pseudonymes que prit Klement).

Je constatai et déclarai :

a) Que l'écriture manuscrite ressemblait à celle de Klement (Je signale, en passant, que Léon Trotsky avait déclaré la même chose dans un article daté du 1^{er} août qu'il publia dans le « Socialist Appeal », organe officiel du Parti Socialiste Ouvrier des Etats-Unis, numéro du 13 août), mais que le Guépéou ne pouvait manquer de posséder de parfaits spécialistes et que ce pouvait être une bonne imitation.

b) Que la frappe comportait plusieurs fautes, et que cela m'étonnait qu'elles aient pu être commises par Klement, qui, sans être dactylographe professionnel, tapait fort bien à la machine. (Je me souviens lui avoir, en 1936 ou 1937, à une époque où il était sans ressources, procuré, entre autres travaux à domicile, des copies à faire à la machine pour des maisons de commerce et qu'il s'en acquitta parfaitement.)

c) Que le contenu de la lettre ne pouvait avoir été ni pensé, ni rédigé par Klement. En effet, même si nous retenons un instant, par hypothèse, que Klement, fatigué ou désabusé, ait pu quitter volontairement son poste et le mouvement, il aurait alors eu deux possibilités : ou bien partir sans daigner s'expliquer, ou bien tenter de justifier son départ en s'en expliquant publiquement et par écrit.

Or, d'intelligence moyenne mais fort au courant, par ses fonctions mêmes, des choses de notre mouvement politique et de l'histoire de nos organisations et fractions, Klement n'aurait pu commettre, dans cette lettre, dite de lui, les erreurs de fait qui s'y trouvent. De plus, il se serait, dans le cas d'un départ volontaire, et s'il avait décidé de s'expliquer, appliqué à fournir une argumentation plausible, qui tint debout, démontrât quelque chose, et fût compréhensible pour les camarades qu'il aurait quittés.

Mais cette lettre n'offre qu'un puzzle d'accusations puisées, pour la plupart, évidemment et directement, dans le langage habituel du Guépéou, et n'en offre même pas une tentative de démonstration.

Là se sont bornées mes déclarations au sujet de la lettre.

VI. — Après mon premier examen des photographies, la presse bourgeoise, le 1^{er} septembre, déforma totalement mon premier témoignage, mais ne publia jamais le démenti que je lui fis parvenir le même jour (une mention de ce démenti parut dans la « Révolution Proletarienne »). Je remis également le texte de mon démenti à un camarade du P.O.I. pour en donner connaissance

à son organisation, laquelle n'est d'ailleurs pas sans avoir eu, en leur temps, connaissance de toutes mes déclarations, au moins par l'intermédiaire de ses avocats et du dossier du juge.

VII. — J'ai expédié à Léon Trotsky les textes de mes déclarations et de mon démenti ; Léon Trotsky me retourna ma lettre et mes documents DECHIRÉS, manifestant ainsi que sa position était prise indépendamment des faits (ce qui est au moins curieux, venant d'un marxiste) et uniquement par hostilité envers moi et envers mon organisation.

VIII. — Je relève la phrase dans laquelle Léon Trotsky observe que : « QUOIQUE amie intime (*sic*) de mon défunt fils », j'étais et suis membre d'une organisation prolétarienne différente, et ne sais quelle anomalie il prétend souligner dans cette remarque ?

Je me suis limitée ici aux questions qui me visent personnellement dans les articles de la « Lutte Ouvrière » et dans la lettre de Léon Trotsky, laissant à mon organisation, le P.C.I., de répondre comme elle le jugera nécessaire, sur les points qui la concernent.

IX. — Militante des organisations révolutionnaires depuis l'année 1920, adhérente au Parti Communiste en 1921, membre du noyau qui lança « La Vérité », organe de l'opposition de gauche, en 1929, exclue du P.C. en 1930 comme oppositionnelle de gauche, je suis évidemment prête à soumettre tous les documents concernant les questions soulevées dans cette lettre, devant toute commission qualifiée de militants de l'avant-garde révolutionnaire.

Jeanne MARTIN (Despallières).

Une lettre de Serge Lambert

Chers amis et camarades,

A l'occasion de mon réabonnement aux *Cahiers Léon Trotsky*, je vous adresse mes meilleures félicitations pour le très bon n° 3 des *Cahiers*.

J'ai, à sa lecture, relevé une erreur de détail dans la biographie de Carlo Tresca à la page 188. Il y est écrit que Tresca « combat pour qu'en soient exclus (de la « société Mazzini ») les membres du P.C. et les anciens fascistes ralliés à la suite du gouvernement Badoglio ». C'est en fait un combat que C. Tresca n'a pas pu mener, au moins à l'égard des « anciens fascistes ralliés... » puisqu'il a été assassiné le 11 janvier 1943 et que la formation du gouvernement Badoglio n'a eu lieu qu'après le coup d'Etat du 25 juillet 1943, plus de six mois après.

Voilà pour Tresca qui ne connut pas de fascistes ralliés au gouvernement Badoglio. Ses assassins l'en empêchèrent.

[...]

Bon courage, cordialement.

Serge LAMBERT

Une lettre de Michel Kehrnon

A propos de l'article de Gérard Roche, il y a quelques petits détails qui me semblent discutables : dans la note 24, à propos de l'intervention de Breton au meeting « La vérité sur les procès de Moscou », il est dit que « la version de Naville est confirmée par G. Rosenthal ». Cela ne constitue en aucune façon une preuve : Breton avait dit suffisamment de « méchancetés » sur ces deux hommes pour que leur témoignage à son sujet s'en trouve contestable. Dans la même note (p. 69), Breton est caractérisé comme « ancien du P. C. », ce qui est un peu vite dit, le passage de Breton au P. C. ayant été bref et tumultueux (cf. à ce sujet ce qu'il dit dans les *Entretiens* (éd. Gallimard).

D'autre part, les propos de Naville cités p. 75 : « En 1932, j'ai essayé de lui faire lire (il s'agit d'André Gide) les brochures de Trotsky en allemand sur la situation en Allemagne. Il refusait les brochures, me disant qu'il ne connaissait pas assez la langue pour les lire. » Ces propos sont à comparer avec ce qu'écrivait Gide, le 29 juillet 1932, dans son *Journal* (Pléiade, p. 1142) : « Terrible désarroi après la lecture des manifestes trotskistes (sic). Mais, si bien fondés que puissent me paraître certaines critiques, il me semble que rien ne peut être plus préjudiciable que les divisions du parti. » Qui se trompe ?

Dans son *Journal*, Gide parle de l'« indicible malaise » (p. 1254) que suscitaient en lui les aveux : « Que penser de ces seize inculpés s'accusant eux-mêmes, et chacun presque dans les mêmes termes, et célébrant la louange d'un régime et d'un homme pour la suppression desquels ils aventureraient leur vie ? »

Il aurait peut-être aussi fallu préciser que les livres de Marcel Yvon dont il est question p. 75 s'appellent *L'U. R. S. S. telle qu'elle est* (Gallimard 1938, avec une préface de Gide) et *Ce qu'est devenue la Révolution russe* (les brochures de la Révolution prolétarienne n° 2 ; avec une préface de Pierre Pascal ; paru en 1937).

Michel KEHRNON

Une lettre de Gilbert Walusinski

Le n° 3 des *Cahiers* vient de me parvenir et je m'y suis plongé avec le plus vif intérêt. De bout en bout. Cela me paraît très remarquable et je vais tâcher d'y faire écho dans la R. P. Ci-joint mon réabonnement.

N. B. Une brouille : p. 97 de ce cahier 3, 3^e ligne du bas, au lieu de « Madame Paupy, petite-fille de Marcel Martinet », il fallait « fille ». Madame Paupy était la sœur de l'ami Daniel si regretté.

La délégation de l'Institut à Harvard

L'ouverture de la partie fermée des archives de L. D. déposées à la bibliothèque de l'Université de Harvard, le 2 janvier 1980, constitue un événement considérable.

La richesse des documents qui s'y trouvent rassemblés ne manquera pas de relancer les travaux, non seulement sur Trotsky et le trotskysme, sur le mouvement communiste et le mouvement ouvrier, mais sur l'histoire d'une période qui aura déterminé, pour une bonne part, le cours de notre humanité...

Bien des surprises semblent réservées aux chercheurs, bien des secrets jalousement gardés seront dévoilés, bien des énigmes restées sans réponse trouveront leur solution...

A travers les *Œuvres* et les *Cahiers Léon Trotsky*, nos lecteurs auront connaissance des premiers résultats de ces recherches.

L'Institut L. T. envoie une importante délégation de chercheurs composée de Pierre Broué, qui assume la direction des travaux, Michel Dreyfus, Alain Calvié, Jean-Paul Joubert et de camarades traductrices de russe. Cette délégation, partie dès le 31 décembre 1979, assistera à l'ouverture des archives et y travaillera jusqu'au 29 février. D'autres voyages sont d'ores et déjà prévus, en fonction des besoins, certes, mais aussi, hélas, des possibilités.

Nos lecteurs devinent et comprennent bien qu'il s'agit d'un effort financier sans précédent dans ce domaine, représentant plusieurs dizaines de milliers de francs, ou plusieurs millions de centimes, et l'Institut a besoin du concours de tous pour y faire face. Les moyens les plus efficaces sont simples et à la portée de tous : diffuser les *Œuvres*, s'abonner et faire autour de soi des abonnements aux *Cahiers*, en utilisant notamment les abonnements de soutien...

Les *Cahiers Léon Trotsky*

Sur Tina Modotti

Complément au n° 3 des *Cahiers Léon Trotsky*

Je voudrais, pour nos lecteurs, compléter la biographie sommaire donnée dans le numéro 3 des *Cahiers Léon Trotsky* sur Tina Modotti, à partir des éléments donnés dans le livre de Mildred Constantine, *Tina Modotti, una vida fragil* (coll. Tezontle, F. C. E. Mexico, 1979).

De son véritable nom Adelaide Luigia, elle est née le 16 août 1896 à Udine, en Italie, et morte à Mexico le 5 janvier 1942. Elle avait émigré en Californie en 1913 et travaillé comme ouvrière du textile. Elle s'était mariée une première fois avec le peintre et poète canadien francophone Roubaix de L'Abrie Richey (qui meurt en 1922). C'est en 1921 que commence sa liaison avec Edward Weston ; c'est en septembre 1923 qu'ils arrivent ensemble à Mexico. Elle a eu une liaison de plusieurs années avec le peintre communiste Xavier Guerrero, a adhéré au P. C. en 1927 et connu Vittorio Vidali la même année à une manifestation en faveur de Sacco et Vanzetti. Sa liaison avec Mella commence en juin 1928 ; ils habitent ensemble à partir de septembre de la même année (Mella est assassiné le 10 octobre 1929).

Elle est expulsée du Mexique en 1930, arrive à Berlin en avril de la même année et, grâce à V. Vidali, est à Moscou en octobre où elle travaille officiellement au Secours rouge international. Ils sont séparés par l'envoi de Vidali en « mission » en Espagne, où elle ne le rejoint qu'en fin de 1935. En 1939, elle entre sous une fausse identité en Espagne, mais peut reprendre son identité véritable, le président Cardenas ayant annulé son arrêté d'expulsion. Elle reprend aussi son métier de photographe ; elle vit toujours avec Vidali, qui, sous son « pseudo » de Carlos Contreras, est journaliste à *El Popular* !

L'ouvrage de M. Constantine est très hagiographique et il cite avec indignation les accusations qui font d'elle « une prostituée de haute lignée, Mata-Hari du Comintern » (Kenneth Rexroth, *An autobiographical Novel* (1966)), ainsi que les attaques assez viles contre sa vie privée, notamment dans le quotidien *Excelsior*. On trouvera également une défense et apologie de Tina Modotti dans les mémoires de Pablo Neruda, ami de Siqueiros et de tant d'autres agents du G. P. U., dans ses mémoires intitulés *Confieso que he vivido* (J'avoue avoir vécu) ainsi que le poème qu'il a écrit à l'occasion de sa mort et qui a été gravé sur sa pierre tombale.



Cl. Ed. WESTON

Les
différents



Dessin de Jean CHARLOT



Portrait de Diego RIVERA

visages



A Hollywood

de
Tina
Modotti.



Cl. Ed. WESTON



d'après l'album de Mildred CONSTANTINE, *Tina Modotti, una vida fragil*. Mexico F. C. E., 1979.

ABONNEZ-VOUS !

FAITES DES ABONNEMENTS AUTOUR DE VOUS !

L'abonnement est, pour l'Institut, l'équivalent de cotisations. Il est à la fois le moyen de poursuivre la publication des *Cahiers L. T.*, que l'ouverture des archives de Harvard rend d'autant plus nécessaire, et aussi le soutien des travaux entrepris.

N'oubliez pas que la délégation de l'Institut à Harvard représente un effort financier considérable qui risque de menacer l'équilibre des finances de l'Institut si vous n'y participez pas.

L'abonnement de soutien et sa multiplication sont nos meilleurs atouts !

Pierre BROUÉ

**Une correspondance
avec
Les « Cahiers d'histoire »
de l'Institut Maurice Thorez**

Le 26 décembre 1978, les Cahiers d'histoire avaient adressé la lettre suivante à un certain nombre d'historiens du mouvement ouvrier, dont notre camarade Pierre Broué :

Notre revue va publier, en avril 1979, un numéro sur le thème « Comment étudier le P. C. F. ? ». Nous souhaitons présenter à nos lecteurs la recherche telle qu'elle se mène en France aujourd'hui et nous avons pensé que le meilleur moyen de le faire était de donner la parole aux chercheurs eux-mêmes.

A cet effet, nous nous permettons de vous demander, *en vue de publication :*

1. Sur quels thèmes portez-vous actuellement vos recherches (personnelles ou collectives, dans le cadre d'un centre de recherche) ? Quels sont vos axes de travail ?

2. Quels sont les travaux déjà publiés et quelles sont vos perspectives de publication ?

Nous serions particulièrement heureux si vous acceptiez, toujours en vue de publication, de présenter pour nos lecteurs votre démarche de recherche, les objectifs que vous vous fixez, la méthode d'analyse que vous employez, les problèmes que vous rencontrez dans l'avancée de votre travail.

Nous publierons *dans son intégralité* le texte que vous nous ferez parvenir. Nous vous demandons seulement, pour tenir compte des contraintes de publication, de présenter vos réflexions en 5 ou 6 feuillets dactylographiés, maximum. Si vous acceptez de nous répondre, nous vous serions reconnaissants de nous faire parvenir, dans la mesure du possible, votre texte avant le 15 février.

En espérant que vous pourrez participer à notre numéro, nous vous prions d'agréer Monsieur, l'assurance de notre considération.

Pour les Cahiers d'histoire

Jean CHARLES

Voici la réponse de Pierre Broué qui fixe les grands axes des recherches menées à l'Institut Léon Trotsky, enrichies depuis par celles qui ont permis de publier le n° 3 des Cahiers Léon Trotsky et les numéros que nous prévoyons à l'avenir, réponse qui n'est, à ce jour, pas encore publiée par les Cahiers d'histoire.

Grenoble, le 7 janvier 1979

Monsieur et cher Collègue,

J'ai bien reçu votre aimable proposition du 26 décembre. Je m'empresse de l'accepter sur la base de votre engagement de publier dans son intégralité le texte que je vous fais parvenir. Je suis en effet persuadé que ce bref exposé de mon activité actuelle de chercheur intéressera tous les lecteurs de vos *Cahiers* et tous ceux qui aspirent à une étude du P. C. F.

Je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération.

Pierre BROUÉ

Réponses aux questions

Mon expérience de militant d'abord, les travaux historiques auxquels je me suis consacré au cours des vingt dernières années ensuite (1), m'ont convaincu qu'après celle de Lénine c'était l'œuvre de Trotsky qui constituait l'œuvre politique essentielle du xx^e siècle. Or, bien que les choses aient considérablement changé de ce point de vue depuis une dizaine d'années, il est évident que c'est seulement une infime partie des travaux de Trotsky qui est aujourd'hui accessible. Les grands ouvrages ont repris leur place sur le marché (2) et ont été complétés par une vague de publications faites d'ailleurs avec un soin inégal, mais toutes intéressantes (3). J'étais convaincu qu'il fallait mettre un terme à cette dispersion et commencer un travail systématique en vue d'une publication d'ensemble. C'est grâce à l'appui d'Esteban Volkov, petit-fils de Trotsky, et de Marguerite Bonnet, qui détient ses droits littéraires, qu'a pu être mis sur pied l'Institut Léon Trotsky auquel collaborent travailleurs scientifiques et militants d'obédience diverse et notamment des membres de diverses organisations se réclamant de la IV^e Internationale (4). La première tâche que s'est

(1) Avec Emile TÉMIME, *La révolution et la guerre d'Espagne* (1961); *Le parti bolchevique* (1963); *Révolution en Allemagne* (1971).

(2) Je fais allusion à l'*Histoire de la révolution russe, Ma Vie, L'I.C. après Lénine, La Révolution permanente, La Révolution trahie*, essentiellement.

(3) J'ai publié pendant cette période deux recueils de Trotsky, *Le Mouvement communiste en France* (1967) et *La Révolution espagnole* (1975).

(4) Le bureau de l'I.L.T., présidé par Marguerite Bonnet, comprend Anna Libera, Michel Dreyfus, Jean Risacher et moi-même. Anna Libera et moi appartenons à deux organisations distinctes se réclamant du trotskysme.

assignée cet Institut, qui m'a confié la fonction de « directeur scientifique », est la publication en français des *Œuvres* de Trotsky.

J'entretiendrai ici les lecteurs des *Cahiers d'histoire* de deux types de problèmes posés par cet immense travail de recherche : ceux que pose la collecte des documents et ceux qu'impose la préparation de l'appareil scientifique, présentation et notes, absolument indispensable pour éclairer le lecteur d'aujourd'hui, puisqu'il s'agit la plupart du temps de travaux polémiques ou de lettres portant sur des questions d'actualité aujourd'hui mal connues sinon oubliées voire tout simplement ignorées.

..

On sait que les archives de Trotsky sont déposées dans la Bibliothèque du collège de Harvard à Cambridge (U. S. A.). Une partie en demeure « fermée » jusqu'en 1980 — je reviendrai sur cet aspect de la question —, mais la partie « ouverte » qui rassemble les documents publics ou destinés à publication du vivant de Trotsky est elle-même fort riche et loin d'avoir été exploitée. Les conditions de la vie de Trotsky en exil, les exigences de clandestinité que lui imposaient la plupart du temps un asile trompeur et surtout la menace permanente que faisaient peser sur sa vie, celle de siens et de ses proches (5), les tueurs du G. P. U., l'ont obligé à recourir à des pseudonymes dont certains ont été utilisés sur de longues périodes — Crux, G. Gourov, Vidal, Lund, etc. — mais dont d'autres n'ont été utilisés qu'une seule fois. En outre, Trotsky a eu souvent recours au subterfuge qui consistait à faire signer un texte qu'il avait lui-même écrit par l'un de ses camarades ou collaborateur, même occasionnel (6). Il faut donc examiner soigneusement la masse des bulletins intérieurs du mouvement international (Opposition de gauche internationale, Ligue communiste internationaliste, Mouvement pour la IV^e Internationale, IV^e Internationale) ou de ses sections nationales, afin d'y identifier les signataires de tous les articles et de procéder par élimination. Ce travail gigantesque, possible seulement à partir d'une certaine familiarité avec le style de Trotsky, doit être réalisé maintenant, car il ne peut se passer d'une vérification à travers le témoignage de ceux de ses proches collaborateurs qui sont toujours vivants (7). On ne dira jamais assez de ce point de vue ce que l'on doit à Jean van Heijenoort (8), Pierre Naville, Pierre Frank, Joseph Hansen, Adolfo Zamora, Erwin H. Ackerknecht, Alfonso Leonetti, etc.

(5) Rappelons l'assassinat — établi — de Rudolf Klement en 1938, celui — plus que probable — de Léon Sedov quelques mois auparavant, la « disparition » d'Erwin Wolf en Espagne en 1937.

(6) C'est ainsi que j'ai pu identifier dans les archives de Maurice Dommanget une lettre de Trotsky de 1934 signée du nom d'un instituteur de Grenoble dont la fille dactylographiait parfois le courrier de Trotsky.

(7) J'ai consacré dans le n° 1 des *Cahiers Léon Trotsky* (janvier 1979) un article à quelques collaborateurs peu connus de Trotsky, dont la plupart sont morts.

(8) Jean van Heijenoort vient de publier aux Lettres nouvelles un livre de ses souvenirs, *Sept ans auprès de Trotsky*.

Mais Harvard ne contient pas tous les doubles des documents. D'abord parce qu'une partie en a été volée en 1936 (9). Ensuite parce que tous les secrétaires n'ont pas eu les qualités d'un van Heijenoort. Enfin parce que Trotsky a été privé pendant de longues périodes de tout secrétariat et a dû écrire à la main, sans copie (10). Il faut donc chercher lettres et documents par l'autre bout, c'est-à-dire le destinataire, ou les copies qu'il a pu expédier pour information. Plusieurs institutions sont ici mises à contribution : l'Institut d'Histoire sociale d'Amsterdam (archives Sneevliet, Mannoury, Deutscher), Institut d'Histoire du Mouvement ouvrier de Stockholm (archives Walcher, Håkon Meyer), l'université de Toronto (archives Birney), Bibliothèque d'histoire sociale de New York (archives Cannon), Musée social à Paris (archives Victor Serge), Sozialarchiv de Zurich (archives Nelz), C. E. R. M. T. R. I. (archives Rous), etc., ainsi que des archives privées, celles de Gérard Rosenthal, à Niort, de Georges Vereeken à Bruxelles, d'Albert Glotzer à New York, pour ne mentionner que les plus importantes.

Trotsky a fait à la presse non trotskyste de nombreuses déclarations, donné des interviews, parfois des articles. Il faut donc passer au peigne fin la presse allemande avant 1933, nord-américaine, mexicaine, française, anglaise, ce qui signifie une recherche à l'échelle du monde. Un travail, malheureusement inachevé, est d'une utilité indiscutable pour cette quête, celui de Louis Sinclair, *Leon Trotsky: a Bibliography* (11). Enfin, il serait injuste de ne pas mentionner que des personnes privées, en possession de documents émanant de Trotsky et apprenant l'œuvre entreprise, nous envoient spontanément des photocopies. C'est ainsi qu'au mois de décembre nous avons reçu une lettre de Trotsky à Marceau Pivert, de décembre 1938, dont nous ne possédions qu'une traduction anglaise, et une lettre de Victor Serge, de 1939, inconnue jusqu'à présent.

Mentionnons enfin que seuls les textes destinés par Trotsky à publication ont été rédigés en russe, et que les traductions françaises qui en existent doivent être systématiquement et soigneusement revues, et que les autres documents, y compris les lettres, ont été dictés par Trotsky dans des langues à la fois accessibles au destinataire et au secrétaire, soit aussi bien en russe qu'en français, anglais, allemand ou espagnol, et que cela pose parfois de délicats problèmes d'interprétation.

(9) Rappelons en particulier le vol de 250 kilos de documents le 7 novembre 1936 à l'annexe de l'I. I. H. S. d'Amsterdam, rue Michelet à Paris. Les cambrioleurs, qui avaient utilisé un matériel inconnu en France, n'ont jamais été identifiés, mais qui avait intérêt, entre deux procès de Moscou, à voler les archives qui permettaient à Trotsky de démontrer l'imposture ?

(10) Pendant la période où il l'avait interné à Sundby, le gouvernement norvégien avait interdit à Trotsky d'écrire en russe. Il écrivait donc en allemand ou en français, à la main, à son fils et à son avocat.

(11) Hoover University Press. [Depuis la rédaction de cette lettre, L. Sinclair diffuse un complément à sa bibliographie dont il est rendu compte dans ce numéro. NDLR.]

..

J'ai déjà dit qu'un appareil scientifique sérieux était une absolue nécessité. Je laisse de côté l'aspect évident pour tous, la nécessité de recourir à la presse ou aux archives officielles pour éclairer tel épisode de la lutte de classes, telle allusion à un article ou discours d'homme politique, une recherche qui ne connaît pas de frontières, même si elle met plus à contribution le *New York Times*, le *Manchester Guardian*, la *Pravda* et les quotidiens mexicains ou français. La partie la plus considérable de ce travail porte sur la recherche à propos des correspondants de Trotsky et, de façon générale, sur ses camarades de combat. En U. R. S. S. et dans les pays de l'Est, ces derniers ont été soigneusement gommés de l'histoire officielle et seuls quelques-uns d'entre eux, les plus connus, ont refait surface dans les encyclopédies, voire les notes des *Œuvres* de Lénine au cours des dernières années. Il faut donc les traquer, quand c'est possible à travers les archives de police des pays occidentaux quand elles sont accessibles. Or les difficultés sont considérables : la direction de la Hauptstaatsarchiv de Düsseldorf ne nous a laissé connaître, des archives de la Gestapo sur les trotskystes emprisonnés, que leur identité et leur état civil... et jusqu'à maintenant la police allemande et la police suisse n'ont pas livré les lettres de Trotsky saisies au cours de perquisitions chez ses camarades. Le message d'Auschwitz d'un vieux militant slovaque indiquant l'endroit où ont été enterrées par ses soins des lettres de Trotsky à la section de Tchécoslovaquie nous est parvenu après trente-deux ans, mais elles sont encore momentanément inaccessibles en admettant qu'elles aient survécu aux intempéries.

L'Institut Léon Trotsky s'est attelé à la fabrication d'un énorme fichier des militants mentionnés par Trotsky dans ses écrits et sa correspondance, comprenant l'ensemble des noms véritables ainsi que des pseudonymes utilisés, parfois fort nombreux pour un seul homme. Là aussi, la collaboration des anciens est indispensable et ne nous a pas été mesurée. Elle n'est pas suffisante cependant, et l'ouverture des archives, à Moscou ou à Santiago du Chili, à Prague ou à Buenos Aires, faciliterait sans aucun doute notre travail. Notre objectif est de reconstituer pour chaque militant mentionné une fiche biographique minimale : travail considérable, mais d'une importance décisive. Comment saurions-nous, sans ce labeur de termites, que les hommes qui, au début des années trente, épaulaient Trotsky dans la construction de l'Opposition de gauche internationale, étaient tous, sans exception, même quand c'étaient de jeunes hommes ou de jeunes femmes, de vieux communistes, la chair et le sang du mouvement international, de l'Internationale fondée en mars 1919 ?

Ce travail est-il en mesure d'apporter des éléments de réponse à la question des *Cahiers d'histoire* : « Comment étudier le P. C. F. ? ». Bien entendu. D'abord parce qu'il constitue en lui-même une tranche de l'histoire de l'Internationale communiste, une analyse et une chronique perma-

nelles du stalinisme hors desquelles il ne peut être aucune étude ni histoire du P. C. F. Ensuite parce que Trotsky a beaucoup travaillé sur la France et en particulier le P. C. F. — pas seulement à l'époque où il en était le responsable devant l'exécutif de l'Internationale. Parce qu'enfin il a consacré bien des travaux et études non seulement à la politique officielle du P. C. F., mais à celle des courants d'opposition que ce dernier a nourris, et que, depuis Alfred Rosmer, premier Français à être membre de l'exécutif de l'I. C., nombre de « trotskystes » étaient issus du P. C. F.

Parmi les remarques qui s'imposent d'ores et déjà et méritent l'attention de l'historien du P. C. F., je n'en retiendrai que deux. La première est que, dans la campagne de haine du stalinisme contre Trotsky, le P. C. F. occupe toujours une place à part, en pointe. Dès 1934, Trotsky note, textes à l'appui, le zèle particulier de *L'Humanité*, le fait que l'organe central du P. C. F. aille toujours plus vite et plus loin que la presse russe elle-même dans la voie de la calomnie et de l'appel au meurtre et à la répression. Ses cibles permanentes ne sont pas seulement les malheureux accusés de Moscou — de Zinoviev à Boukharine — ni Trotsky et son fils Léon Sedov : ce sont, à diverses circonstances, ses proches collaborateurs, Erwin Wolf, Jean van Heijenoort, par exemple en 1935. Faut-il relier ce fait indiscutable à l'affirmation de Trotsky adressée à la justice française lors de l'enquête sur la mort de son fils, selon laquelle Jacques Duclos était le représentant officiel à la direction du P. C. F. de la police politique russe que l'exilé n'a jamais cessé, malgré ses titres successifs, d'appeler le G. P. U. ? C'est en tout cas une direction de recherche capitale pour toute étude sérieuse du P. C. F. (12).

Notre travail a porté ses premiers fruits. En 1978, l'Institut Léon Trotsky a publié les trois premiers volumes de la série 1933-1940, couvrant une période qui va de mars 1933 à avril 1934 (13). Trois autres volumes, allant jusqu'en décembre 1935, paraîtront en 1979. En 1980, l'ouverture de la partie « fermée » des archives de Harvard nous permettra de publier quelques volumes supplémentaires pour la période 1933-1935 et de poursuivre la publication de cette série jusqu'en 1984. Nous publierons ensuite dans l'ordre les séries 1929-1933, 1917-1929, pour terminer par le plus facile, la traduction des *Œuvres* antérieures à 1917, déjà publiée en U. R. S. S. après la révolution d'Octobre par une équipe de jeunes chercheurs assassinés ensuite en prison et camp de déportation.

Au terme de ce bref exposé, il est à peine utile de préciser que ce travail, dont j'assume la responsabilité, est un travail collectif au sens plein du terme, et qu'il émane d'un cercle de chercheurs et militants infiniment plus large que celui des collaborateurs réguliers de l'I. L. T. Faut-il ajouter

(12) Exemple d'un problème concret : quels éléments d'archives peut-on trouver en dehors des archives de Harvard pour discuter l'affirmation de la presse trotskyste américaine en 1938 selon laquelle Georges Fournial était mêlé à la préparation de l'assassinat de Trotsky à Mexico ?

(13) Ces volumes ont été publiés par E. D. I.

que nous ne bénéficions d'aucune aide ni subvention, que nous avons pu commencer grâce à une avance de 100 000 francs provenant des droits d'auteur de Trotsky et remise par son petit-fils ? Qu'aucun collaborateur, qu'il soit chercheur ou traducteur, n'est rétribué ? Et que tout ceci n'est possible que grâce à la conviction qui anime cette équipe enthousiaste qu'elle est en train de restituer au mouvement ouvrier une partie importante de son patrimoine culturel que ni les falsifications, ni les mensonges, ni les meurtres, ni la terreur d'Etat ne seront donc parvenus à lui dérober ?

Pierre BROUÉ.

Note de lecture

Trotsky und der Bolschewismus par Heinz ABOSCH : Essai d'un historien ou pamphlet antitrotskyte ?

Le livre de Heinz Abosch, *Trotsky und der Bolschewismus* (Basel, Ed. Etcetera, 1975), qui a déjà été signalé dans le n° 2 des *Cahiers* (p. 122), malgré ses prétentions, est, beaucoup plus qu'un essai d'histoire, une espèce de pamphlet, rédigé sous l'angle d'une critique vaguement social-libertaire de Trotsky, de Lénine et du marxisme lui-même. Pour les besoins de la cause l'auteur mobilise les personnages les plus divers : à part Rosa Luxemburg, qui est l'instrument habituel de telles opérations, il cite pêle-mêle, sans se soucier trop de distinguer, des vieux mencheviks, Ciliga, Serge, Souvarine, Simone Weil, Merleau-Ponty, Sartre, Adorno, Horkheimer, Angelica Balabanov, Gorter, Rühle, Korsch, etc.

Le reproche fondamental qu'Abosch fait à Trotsky est d'avoir voulu imposer à l'histoire ses propres schémas, d'avoir persisté dans ses erreurs par orgueil intellectuel et « autoconsidération » (c'est une expression qui revient souvent) et notamment de ne pas avoir pris acte de la « défaite » du léninisme et de l'évolution négative de l'U. R. S. S. En même temps, il considère qu'ont une grande valeur d'actualité le jeune Trotsky, « anti-léniniste » et « spontanéiste » et partiellement le Trotsky de la dernière période, interprété, par ailleurs, d'une manière tout à fait arbitraire. Laissons juger au lecteur s'il y a une cohérence méthodologique dans une telle démarche.

En fait, le livre relance le vieux motif d'après lequel le stalinisme était implicite dans le léninisme (encore une fois on attribue une importance décisive, non aux contenus sociaux, mais à une prétendue logique abstraite des idées et des mécanismes organisationnels). Selon Abosch, Trotsky n'aurait fait qu'annoncer ce que Staline a ensuite réalisé dans la pratique (subordination des syndicats à l'Etat, militarisation de l'économie, apologie de la répression lors de l'insurrection de Kronstadt, etc.). (« Trotsky — écrit Abosch — fut le premier des stalinistes », « l'idéologue du pouvoir bureaucratique », pp. 63 et 93-94 de l'édition italienne de 1977, à laquelle nous ferons référence aussi par la suite.) Il en découle, en dernière analyse, une tentative de relancer des idées mencheviques que l'auteur reprend en les assortissant d'oppositions conceptuelles abstraites et de métaphores

prétentieuses sans aucun souci d'argumenter tant soit peu rigoureusement.

Le peu de sérieux de sa méthode est confirmé par une série de falsifications grossières ainsi que par le recours à des citations sans références précises et séparées de leur contexte. Voilà quelques perles :

— Trotsky aurait estimé que ses conflits avec Lénine n'étaient que des « malentendus » (p. 10) ;

— il aurait, dans ses Mémoires, gardé le silence sur le « groupe interrayers » (p. 42) ;

— il ne serait jamais revenu sur l'épisode de Kronstadt en prétextant sa « faible mémoire » (p. 70) ;

— il aurait « proclamé sa confiance dans les décisions du VI^e congrès du Comintern » (p. 87) ;

— il aurait parlé de « tendances réactionnaires » chez Rosa Luxemburg (p. 132) ;

— il aurait affirmé que « la fin justifie les moyens » (p. 134).

Les falsifications ne font pas défaut non plus en ce qui concerne les vicissitudes du mouvement trotskyte, dont les idées sont, le plus souvent, présentées sous une forme caricaturale (entre autres, notre auteur n'a pas peur du ridicule en écrivant que Trotsky avait légué à ses disciples une « doctrine secrète », p. 28). Il suffit de citer à titre d'exemple la description grotesque de l'entrisme en France au milieu des années trente (p. 124), l'affirmation selon laquelle le P. O. R. bolivien fut expulsé de la IV^e Internationale (p. 171), l'insinuation selon laquelle les trotskystes français auraient prôné un maintien de la force de frappe voulue par de Gaulle (p. 172).

Dans d'autres cas, Abosch frise la falsification par ses interprétations arbitraires. Par exemple, l'insurrection de 1917 est présentée comme un putsch ou une ruse tactique (pp. 44-45) ; Trotsky aurait pensé qu'aux Etats-Unis le passage au socialisme pourrait se réaliser « presque sans coup de main », « en arrivant à la fin sous une forme d'idylle, une situation quasiment de paradis » (p. 183). Il aurait jugé les palinodies des vieux bolcheviks uniquement sous l'angle « moral » (p. 85). Il aurait appuyé le pouvoir de Staline à la fin des années vingt ; il aurait eu une conception technocratique du socialisme ; il aurait caractérisé l'U. R. S. S. comme une « société socialiste » ; il aurait réduit la théorie du parti à la théorie du chef ; il aurait considéré les masses comme responsables de la dégénérescence de l'U. R. S. S. (pp. 86, 139, 168, 94, 134). Dans les polémiques il aurait eu recours aux injures et au dénigrement ; il aurait minimisé le rôle des facteurs objectifs sociaux par l'adoption de la théorie de la trahison subjective ; il aurait remplacé les analyses sociologiques par des jugements moraux (pp. 107, 113, 127). Cela n'empêche pas Abosch d'exprimer une appréciation tout à fait différente des analyses de Trotsky dans d'autres passages de son livre (p. 172).

Tous ceux qui ont une connaissance, même très sommaire, aussi bien des événements de la révolution russe et de la période qui l'a suivie que des œuvres de Trotsky, n'auront aucune peine à se rendre compte du

sérieux des affirmations et de la « méthode » d'Abosch (remarquons en passant que les idées de Lénine sont également falsifiées — par exemple à propos des soviets, p. 31).

Le tout est complété par des interprétations prétendument psychologiques à très bon marché. La pensée de Trotsky serait « déterminée » par son caractère ; ses attitudes seraient dictées par l'ambition, par le refus d'admettre qu'il s'était trompé ; ses attaques auraient visé surtout les gens qui lui étaient les plus proches selon « une loi bien connue de la psyché » ; son attitude vers Staline aurait changé après son expulsion du pays ; sa présomption l'aurait poussé à jouer « le libérateur, non seulement de la Russie, mais du monde entier » (pp. 78, passim, 114, 108, 92). Quant à son internationalisme, il se reliait à la tradition hébraïque... (p. 161).

On ne saurait affirmer que le livre de Abosch constitue une contribution à la recherche scientifique sur l'œuvre de Léon Trotsky !

Michel DREYFUS
Jean-François GODCHAU

Actualité bibliographique

Une bibliographie indispensable

C'EST à sa façon bien originale que Louis Sinclair rend hommage à Léon Trotsky. Nos lecteurs savent qu'en 1972, déjà, il avait publié les fruits de son immense travail de pionnier dans sa monumentale *Bibliography* (1) des écrits de Léon Trotsky : plus de mille pages qui constituent à la fois la « boussole » et la « carte » indispensables à la connaissance de l'œuvre du fondateur de la IV^e Internationale. Ils savent aussi combien la recherche se poursuit actuellement. C'est donc avec un très grand plaisir que nous signalons aujourd'hui le nouveau travail réalisé par Louis Sinclair (2) : plus de sept cents pages dans lesquelles sont répertoriés, suivant les principes appliqués dans la première *Bibliography*, les écrits de Trotsky nouvellement identifiés entre le 31 août 1970 et le 31 décembre 1977. Dans une première partie, la plus importante, sont recensés outre les anciens, tous les nouveaux textes retrouvés et identifiés depuis 1970. Cette partie se termine par une liste précise — année par année — des publications des écrits de Trotsky depuis 1940 qui couvre près de cent pages... ce qui montre l'ampleur et le sérieux des recherches. Dans la seconde partie, sont recensées les publications en russe (qu'il s'agisse de livres, brochures ou autres) puis dans les autres langues, ce qui couvre une étonnante variété de pays : de la Bulgarie au Bengale en passant par l'Estonie, l'Iran, la Turquie, l'Ukraine et le Viêt-Nam. Suit une liste de tous les périodiques en caractères cyrilliques où ont été publiés des écrits de Trotsky (52 titres), puis des autres périodiques en diverses langues (368... !), une liste des bulletins intérieurs des divers groupes se rattachant au mouvement trotskyste jusqu'en 1940 (92) et enfin une liste de concordance de ces divers textes avec le classement établi dans les archives de Harvard. Dans une troisième partie nous sont révélés trois

(1) Louis SINCLAIR, *Leon Trotsky : a Bibliography*. Stanford Hoover Institution Press, 1972. 1089 p.

(2) Louis SINCLAIR, *Leon Trotsky : a Bibliography*. Abridged, amended and supplemented by L. S. — l'auteur, 1978, 724 p.

nouveaux pseudonymes de Trotsky et vingt noms de plume jusqu'alors non identifiés. Une bibliographie des sources secondaires sur Trotsky et le mouvement trotskyste vient compléter ce très important travail. Il est certainement peu de travaux qui soient aussi utiles au chercheur que cette nouvelle bibliographie, indispensable à toute étude sérieuse sur Trotsky aussi bien que sur le mouvement qu'il a inspiré dans la dernière décennie de sa vie. C'est bien d'un hommage à Trotsky dont il s'agit et qu'il convient de saluer : pour parler de Trotsky encore faut-il le connaître, ce en quoi nous aide grandement Louis Sinclair. Travail bien plus utile que telle ou telle publication à grand tirage qui nous apporte prétendument des « révélations » sensationnelles sur le dirigeant d'Octobre. Nous reviendrons plus loin dans cet article sur un tel exemple de ce genre de publications.

Une précieuse iconographie

AVEC son style particulier, David King, maquettiste, iconographe et graphiste britannique bien connu, qui avait déjà publié avec Francis Wyndham un premier album à Londres, en 1972 (3), vient de réaliser un superbe album iconographique à Paris, consacré à Trotsky (4), en collaboration avec Pierre Broué, qui en a rédigé les légendes et identifié certains personnages. De grandes différences existent, cependant, entre les deux éditions : une présentation très supérieure et le tirage en bicolore qui renforce l'aspect tragique de ces clichés, beaucoup plus nombreux par l'apport de nouvelles photos inédites — ou du moins rarissimes. Il ne s'agit plus là d'un texte — à la fois trop général et trop condensé et non exempt d'erreurs — illustré par des photos, mais de clichés commentés. L'ensemble gagne ainsi en clarté et cette méthode aura permis de préciser et d'insister sur certains aspects encore mal connus jusqu'ici.

Une présentation honnête

DANS une collection destinée à présenter les grands révolutionnaires, Jean Rous, qui joua un rôle important dans le mouvement trotskyste du vivant de Trotsky, présente ce dernier en une centaine de pages (5). Selon son auteur, cette entreprise est modeste — dans la mesure où elle ne prétend que résumer les principales étapes de la carrière du dirigeant d'Octobre — et différente des travaux d'Isaac Deutscher ou Victor

(3) *Trotsky, a Documentary*, by Francis WYNDHAM and David KING. London, Penguin Books, 1972. 204 p.

(4) *Trotsky*, Iconographie et mise en page de David KING. Texte de Pierre BROUÉ. Paris, Etudes et documentation internationales, 1979. 272 p.

(5) Jean ROUS, *Trotsky*, in *Les grands révolutionnaires*, pp. 161-301. Paris, Martinsart, 1979.

Serge puisqu'elle s'interroge sur l'influence de la pensée de Trotsky dans les révolutions contemporaines. Une première partie historique nous livre une présentation mesurée (évidemment dans la mesure du possible sur un tel sujet !!) de la vie de Lev Davidovitch. Jean Rous nous le montre ensuite comme le pionnier de la « déstalinisation », discute ensuite les implications de la théorie de la révolution permanente dont il rappelle trois aspects : le passage de la révolution démocratique à la révolution socialiste, le problème de la transformation des rapports sociaux à l'intérieur de la révolution elle-même et enfin le développement international de la révolution. Jean Rous traite enfin du problème de la violence et de la guerre révolutionnaire et de l'attitude de Trotsky sur diverses questions (la crise révolutionnaire dans l'Europe des années trente, la deuxième guerre mondiale, la morale, l'art et la littérature). Ce n'est pas le lieu de discuter ici des conclusions auxquelles aboutit Jean Rous sur l'influence que peut avoir Léon Trotsky au sein du mouvement ouvrier contemporain. Une anthologie de divers textes de Trotsky (*Cours nouveau, La Révolution défigurée, La Révolution permanente, La Révolution trahie*) vient achever cette présentation par ailleurs abondamment illustrée.

D'intéressants efforts sur la pensée de Trotsky

TROIS articles publiés dans la revue *Survey* et regroupés sous le titre : « Trotsky : cent ans après sa naissance » (6) procèdent à une réflexion sur la pensée et l'œuvre du théoricien de la révolution permanente — notamment à partir de la lecture de plusieurs travaux que nous avons également signalés dans ces colonnes.

ROBERT McNeal reprend à son compte la thèse longuement et minutieusement développée par Baruch Knei-Paz (7) selon laquelle l'apport fondamental de Trotsky serait en définitive l'adaptation du marxisme aux pays « arriérés ». L'explicitation de cette thèse constitue en effet l'essentiel du travail de Baruch Knei-Paz qui par ailleurs, dans la présentation de son livre, prétend être l'un des premiers, sinon le premier, à étudier la pensée politique de Trotsky. Son originalité essentielle résiderait dans l'adaptation du marxisme à une situation particulière, les pays arriérés. Selon Robert McNeal cet aspect serait largement méconnu par les trotskystes actuels que l'on retrouve surtout, d'ailleurs, dans les pays capitalistes avancés. Les écrits de Trotsky, principalement consacrés

(6) « Trotsky, 100 Years after his Death », *Survey*, winter 1979, vol. 24, n° 1. : Robert McNEAL, « Trotsky's Trotskyism » (pp. 174-177). Anthony D'AGOSTINO, « Ambiguities of Trotsky's Leninism » (pp. 178-203). David S. ANIN, « Lenin, Trotsky and Parvus » (pp. 204-212).

(7) Baruch KNEI-PAZ, *The social and political Thought of Leon Trotsky*. Oxford Clarendon Press, 1978. 630 p.

à ce problème, ne seraient que d'une aide minime à ceux qui se réclament actuellement de son nom.

Sans nous prononcer sur ce dernier point, disons tout de suite qu'une telle interprétation n'est pas sans poser bien des problèmes : tout d'abord comme le remarque Robert McNeal lui-même, l'essentiel de l'activité du fondateur de la IV^e Internationale dans ses dernières années fut consacré, outre l'analyse de l'Union soviétique, à la lutte des classes dans les pays capitalistes « avancés ». Certes Trotsky fut également un observateur attentif de la lutte des classes en Chine et en Asie du Sud-Est, ainsi qu'en Amérique latine, mais il est hors de doute, cependant, que les pays « arriérés » n'occupèrent qu'une place plus secondaire dans sa réflexion. Pour Trotsky jusqu'en 1933, les destinées de la révolution socialiste et plus simplement le sort du monde se jouèrent en Allemagne — l'un des pays d'Europe les plus avancés. (En ceci son analyse fut des plus pertinentes et l'on ne peut que regretter qu'elle ne soit pas plus connue actuellement (8)). Une seule citation suffira ici :

« Sur le fond de la politique mondiale qui est loin d'être pacifique, la situation de l'Allemagne se détache nettement. Les antagonismes politiques et économiques ont atteint en ce pays une gravité inouïe. Le dénouement s'annonce tout proche. Le moment vient où la situation prérévolutionnaire doit se transformer en situation révolutionnaire... ou contre-révolutionnaire. Selon la direction et la solution que trouvera la crise allemande, seront engagés, pour de nombreuses années, non seulement le sort de l'Allemagne même (et ce serait déjà beaucoup) mais les destinées de l'Europe, les destinées du monde entier.

« L'édification socialiste de l'U. R. S. S., la marche de la révolution espagnole, le développement d'une situation prérévolutionnaire en Angleterre, l'avenir de l'impérialisme français, le sort du mouvement révolutionnaire en Chine et en Inde, tout cela se ramène directement, immédiatement à une seule question : Quel sera le vainqueur en Allemagne au cours des mois qui vont suivre ? Le communisme ou le fascisme (9) ? »

(8) Le dernier exemple d'une telle méconnaissance se trouve dans le récent livre de Pierre AYCOBERRY, *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme 1922-1945* (Paris, Seuil, 1979, 316 p.). Selon l'auteur le fascisme allemand ne serait interprété « que comme exemple typique des erreurs des staliniens » par Trotsky dont les « remarques ont été reprises et amplifiées par Daniel Guérin » — ce qui est certain en ce qui concerne l'analyse économique du nazisme —, mais les conclusions politiques tirées par Trotsky de l'essor du nazisme et de ses répercussions sur la politique internationale sont suffisamment remarquables pour mériter d'être signalées. Le tome III des *Écrits* (Paris, Ed. de la IV^e Internationale, 1959) principalement consacré à l'Allemagne de 1930 à mars 1933 ne figure même pas dans la bibliographie des ouvrages consacrés « à une interprétation globale du nazisme ».

(9) *La clé de la situation internationale est en Allemagne* (26 novembre 1931), *Écrits*, tome III, op. cit., p. 9495.

Dans les années qui suivent l'arrivée de Hitler au pouvoir, c'est en France et en Espagne, selon Trotsky, que se joue le sort de la révolution mondiale. A la veille de la deuxième guerre mondiale, c'est encore d'une révolution *européenne* qu'il attend le salut de l'Union soviétique. Nous faisons ici grâce au lecteur des citations qui permettent une telle démonstration. Il ne nous est donc pas possible de suivre Baruch Knei-Paz quand ce dernier voit l'originalité principale de Trotsky dans l'« adaptation » qu'il aurait fait du marxisme aux pays « arriérés » ; pour les dix dernières années de sa vie, cela nous semble être exactement le contraire : l'apport du théoricien de la révolution permanente se caractérise par sa réflexion sur les possibilités d'une révolution dans l'Europe des années trente à partir de la crise profonde qu'elle a connue, tant à partir des conditions favorables qu'aurait pu faire naître une lutte contre le fascisme dans le cadre du front unique des organisations ouvrières, que des possibilités d'une issue révolutionnaire dans la France et l'Espagne des années 1935-1937 contre la soupape de sûreté que représentaient, selon Léon Trotsky, les fronts populaires.

Est-il possible de trouver une plus grande validité à cette thèse en remontant plus avant dans l'œuvre de Léon Trotsky ? Une lecture attentive de 1905 et bien sûr de *Bilan et perspectives* autorise-t-elle ce jugement ? Nous en doutons également : certes l'idée fondamentale développée dans *Bilan et perspectives*, selon laquelle la révolution — socialiste et non seulement démocratique bourgeoise — puisse se dérouler d'abord en Russie et seulement ensuite en Europe, procédait de fait à une remise en cause radicale des conceptions qui dominaient alors dans le mouvement ouvrier ; certes la Russie du début du siècle représentait un pays « arriéré » par rapport aux pays capitalistes « avancés » de l'Europe occidentale. Trotsky fut le premier à remettre en cause l'idée couramment admise à l'époque selon laquelle la révolution commencerait par les pays capitalistes les plus développés où se trouvait la classe ouvrière la plus forte numériquement — et la mieux organisée politiquement. Son idée fondamentalement nouvelle s'expliquait par l'application à la Russie de la loi du développement inégal et combiné du capitalisme ; selon cette loi le développement extrêmement tardif du capitalisme en Russie y avait eu deux conséquences importantes : l'impossibilité de constitution d'une bourgeoisie en tant que classe distincte, autonome, capable d'y mener une révolution démocratique bourgeoise (sur ce point le désaccord était total avec les mencheviks) ; par ailleurs la constitution d'une classe ouvrière politiquement très jeune et regroupée au sein des grandes unités de production, qu'avait connues immédiatement la Russie sans passer par les diverses phases intermédiaires du capitalisme, donnait à cette dernière une capacité d'intervention, un poids politique bien supérieur à celui que ses effectifs pouvaient laisser supposer. Trotsky fut le premier à analyser cet état de choses d'un point de vue marxiste. Dans ce sens mais dans ce sens seulement, l'on peut dire que son apport consiste effectivement dans une analyse d'un pays arriéré d'un point de vue marxiste. Pourtant

il est impossible de définir l'essentiel de sa pensée sous ce seul aspect pour deux raisons fondamentales, liées d'ailleurs entre elles : l'analyse de Trotsky s'appliquait à une situation particulière issue d'un développement historique bien précis — et rien ne permet de généraliser de façon mécanique cette analyse aux pays « arriérés » (ou sous-développés dirait-on maintenant) dans leur ensemble. La Russie était moins considérée comme un pays arriéré que comme le « maillon le plus faible du capitalisme » dont toute l'histoire et le développement antérieurs expliquaient les principales caractéristiques : la situation des diverses classes sociales en Russie s'expliquait bien sûr par l'histoire de ce pays mais tout autant par le développement international du capitalisme, par le contexte international qui n'avait pas été sans influencer profondément sur le développement du capitalisme en Russie même. Nulle part, Trotsky n'a tenté de généraliser son analyse de la Russie de 1905 à d'autres pays sous-développés. D'un autre côté les aspects « russes » de la révolution permanente sont absolument inséparables chez Trotsky de ses aspects internationaux : la dynamique de la révolution russe est étroitement fonction de la dynamique de la révolution internationale et les deux ne peuvent être séparées. Cette internationalisation du processus révolutionnaire qui est au cœur même de la pensée de Trotsky — sinon la composante essentielle de sa pensée — ne permet pas de limiter seulement son apport au marxisme dans une adaptation de ce dernier aux « pays arriérés ». Il le dit dans *Bilan et perspectives* et le répète presque un quart de siècle plus tard :

« La révolution russe exerce une influence énorme sur le prolétariat européen. Non contente de détruire l'absolutisme russe, force principale de la réaction européenne, elle créera dans la conscience et l'humeur du prolétariat européen, les prémisses nécessaires de la révolution. » (*Bilan et perspectives*, Ed. de Minuit, 1969, p. 462.)

« La révolution nationale ne constitue pas un but en soi ; elle ne représente qu'un maillon de la chaîne internationale. La révolution internationale malgré ses reculs et reflux provisoires représente un processus permanent. » (*La Révolution permanente*, Gallimard, collection Idées, p. 44.)

Il semble donc des plus discutables de dire que Trotsky a surtout cherché à adapter le marxisme aux pays arriérés : une telle interprétation limite sa pensée à un aspect particulier du monde capitaliste alors que cette pensée se caractérise avant tout par un internationalisme profond. Ce dernier n'est pas un « principe abstrait » :

« Il (l'internationalisme) ne constitue que le reflet théorique et politique du caractère mondial de l'économie, du développement mondial des forces productives et de l'élan mondial de la lutte des classes. » (*La Révolution permanente*, op. cit., p. 44.)

Nous pensons également que Robert McNeal surestime largement la « contradiction » qu'il voit chez Trotsky entre sa volonté d'extension de la révolution internationale et de construction du socialisme en U. R. S. S. Que, dans certaines limites, il puisse y avoir contradiction entre le développement de la révolution socialiste — qui n'est jamais passé, pour Trotsky et l'Opposition de gauche, par l'exportation de cette dernière à la pointe des baïonnettes — et les nécessités du renforcement du premier Etat ouvrier — renforcement qui passe par des compromis inévitables avec l'environnement capitaliste — n'est pas niable. Sur cette question, il est intéressant de voir les multiples facettes de l'activité de Christian Rakovsky, ami le plus proche de Trotsky, engagé dans le même combat que lui et tout en même temps ambassadeur d'Union soviétique, cherchant à faire reconnaître cette dernière par la Grande-Bretagne puis la France, puis négociant en Grande-Bretagne pour trouver les fonds nécessaires à la remise en ordre de l'économie soviétique (10). L'on ne peut nier que dans pareils cas des distorsions aient pu exister mais elles ne doivent pas, à notre avis, être surestimées : pour Rakovsky, pour Trotsky le renforcement de l'U. R. S. S., et donc la construction du socialisme en son sein, n'étaient pas contradictoires au développement de la révolution socialiste ; bien au contraire, ils passaient par l'extension de la révolution d'abord dans les pays capitalistes avancés ! Inversement jugeaient-ils que le recul de cette dernière ne pouvait qu'aboutir à un affaiblissement du premier Etat ouvrier.

DANS un article détaillé, Anthony D'Agostino s'interroge sur les ambiguïtés du léninisme de Trotsky. Il rappelle justement que la non-appartenance de Trotsky au parti bolchevique avant la révolution d'Octobre fut pour lui un handicap de taille dans les luttes que connut le parti bolchevique après la mort de Lénine ; il rappelle également que ce furent d'abord Zinoviev et Kamenev qui, au sein de la *troïka*, lui portèrent les coups les plus durs dès 1923 ; ce seraient eux, bien plus que Staline, qui seraient en définitive responsables de sa chute. Ainsi le fait de ne pas avoir appartenu au parti bolchevique avant 1917 représenterait un handicap fondamental pour Trotsky ; sa défaite aurait d'abord été provoquée par la vieille garde « léniniste » du parti. Toujours selon Anthony d'Agostino, ni Trotsky ni ses partisans n'auraient été conscients d'un tel état de choses ni à la fin des années vingt, ni dans les années qui suivirent. Dès 1923-1924 la cause était entendue et s'expliquerait, non pas tant fondamentalement par la montée de la bureaucratie stalinienne, mais l'absence de léninisme chez Trotsky. S'appuyant sur des faits connus et indiscutables, l'auteur n'a-t-il cependant pas tendance à surestimer large-

(10) Cf. sur cette question : Francis CONTE, *Un révolutionnaire diplomate. Christian Rakovsky. L'Union soviétique et l'Europe 1921-1941* (Paris, Mouton, 1978), notamment le livre I consacré à « Rakovsky diplomate » (1922-27), pp. 15-196.

ment cette opposition antérieure entre les deux dirigeants d'Octobre quand il écrit notamment qu'elle ne se réduisait pas à une affaire spécifiquement russe, mais qu'elle recoupait une division historique plus générale au sein du mouvement ouvrier européen entre partisans d'une organisation centralisée (« jacobins ») et d'organisations plus larges ? Et de citer pêle-mêle les mencheviks, Rosa Luxemburg, etc. En fait, si Trotsky s'opposa violemment à Lénine sur la conception du parti dans *Nos tâches politiques* en lui reprochant son autoritarisme, son jacobinisme, etc., il est faux d'affirmer que son expérience du soviet de Saint-Pétersbourg en 1905 le rapprocha des mencheviks (pp. 182-183). Les mencheviks étaient partisans d'une organisation politique plus « large » et plus floue que ne l'étaient les bolcheviks ; il serait profondément erroné de voir dans le soviet de 1905 la vérification des conceptions mencheviques sur le caractère « large » des organisations politiques. Les conceptions de Trotsky, la théorie de la révolution permanente ne pouvaient que l'éloigner plus profondément des mencheviks que ne l'étaient encore les bolcheviks ; le « non-léninisme » de Trotsky ne signifie nullement le moindre rapprochement alors avec les mencheviks.

L'ARTICLE de David Anin consiste en une réévaluation des rôles respectifs de Lénine, Trotsky et Parvus pendant la révolution d'Octobre à partir des ouvrages de Soljenitsyne et de Joël Carmichael... Nous avons déjà dit ce que nous pensions du livre de Carmichael dans un précédent numéro. Quant à celui de Soljenitsyne, *Lénine à Zürich*, il est bourré d'erreurs sur le strict plan historique.

Vous avez été intéressés par les premiers numéros des *Cahiers Léon Trotsky* ? alors, abonnez-vous, réabonnez-vous et faites des abonnements autour de vous ! Soutenez l'effort de l'Institut !

A signaler également

Sur Trotsky, sa pensée et son œuvre

Dossier in *Est et Ouest*, 31^e année, n° 630, 1-31 juillet 1979.

- Pierre VÉRON : « Trotsky, un autre communisme. »
- « Position des trotskystes d'hier et d'aujourd'hui à l'égard du communisme soviétique. »
- « Trotsky réhabilité par le P. C. F. ? »
- « L'Humanité sur L. Trotsky (1928-1934). »

Il existe un « deuxième retour » à Trotsky, trop partial selon P. Véron : l'on nous présente « essentiellement les textes du Trotsky bataillant pour la fondation de la IV^e Internationale, presque seul, poursuivi par le G. P. U... susceptible de recueillir une certaine sympathie. Ce Trotsky-là doit-il occulter le dirigeant de la révolution bolchevique, chef de l'Armée rouge, partisan de la militarisation du travail ? » Et P. V. de se demander également un peu plus loin : « Si Trotsky l'avait emporté sur Staline, peut-être le communisme aurait-il eu "un visage humain" ? C'est oublier bien des choses, que le stalinisme était déjà en germe et plus qu'en germe dans le léninisme et que le trotskysme se prétend le continuateur véritable du léninisme. » Un article de Claude Lefort paru dans *Le Monde* en avril 1969 et largement cité renforce cette argumentation. Conjonction des extrêmes entre un ancien (?) « ultra-gauche » et une revue connue pour son anticommunisme...

Jean VAN HEIJENOORT, *With Trotsky in exile. From Prinkipo to Coyoacan*, Cambridge-London, Harvard University Press, 1978, 164 p.

Nous avons déjà rendu compte des souvenirs de l'un des principaux secrétaires de Trotsky de 1932 à 1939. Cette édition en langue anglaise comprend, outre un index des noms de personnes, plusieurs photos inédites.

Histoire du marxisme contemporain, tome 5. Fondation Giacomo Feltrinelli, Paris, Union générale d'éditions, 1979, 410 p. (Collection 10/18, n° 1314.)

- Jean-Jacques MARIE : « La révolution en Russie chez Trotsky ».
- Livio MAITAN : « Les instruments de la lutte de la classe ouvrière chez Trotsky ».
- Ernest MANDEL : « Démocratie et socialisme en U. R. S. S. ».

— Jean-Luc DALLEMAGNE : « Le concept d'industrialisation dans l'analyse de Trotsky ».

Ces quatre articles constituent des synthèses brèves et commodes pour aborder un sujet — même s'il est permis de regretter au passage de retrouver sous la plume de J.-L. D. un certain schématisme unilatéral à propos des positions, certes erronées, de Trotsky sur la « militarisation du travail » en 1921. L'on retrouve plus fréquemment de telles positions chez des ennemis du trotskysme ou plus généralement du marxisme, ainsi que chez des non-connaisseurs du sujet, ce que J.-L. D. n'est pourtant pas.

Duncan HALLAS, *Trotsky's Marxism*, London, Pluto Press, 1979.

Nous restons perplexes devant le petit livre tout récemment sorti par D. H. en Grande-Bretagne. Disons tout de suite que nous distinguons ce livre du flot, désormais croissant, de productions brillantes, par leur ignorance manifeste et leur antipathie notoire vis-à-vis de leur sujet. Il était sans doute louable de vouloir traiter en moins de 120 pages des sujets aussi essentiels que la révolution permanente, le stalinisme, stratégie et tactique, parti et classe et l'héritage — titres des chapitres. Toutes ces synthèses ne sont pas assez denses pour être convaincantes. Et l'on se prend souvent à se poser la question de savoir quelle est la raison d'être d'un tel ouvrage ? Pourquoi ces multiples tentatives de « doubler » Deutscher sur un terrain identique à celui de sa « trilogie » sans jamais — et pour cause — réussir à faire, et de loin, aussi bien que lui ?

Nous pourrions relever des erreurs factuelles. Non, Trotsky n'a pas « abruptement changé de position en octobre 1933 » pour appeler à la révolution politique en U. R. S. S. Nous persistons à penser que le désaccord subsiste entre nous et tous ceux qui s'acharnent à sous-estimer la dimension de constructeur d'organisation — et notamment évidemment de la IV^e Internationale — dans la vie et l'œuvre de Trotsky, et ce, au mépris des déclarations les plus explicites de leur héros littéraire. Cet aspect des choses nous dérange bien davantage du point de vue de la compréhension élémentaire de l'œuvre de Trotsky que la réintégration, par D. H., à la fin de son livre de quelques-uns des arguments de Tony Cliff sur la nature de l'U. R. S. S., analysée depuis longtemps comme « capitalisme d'Etat ». Ce n'est pas le lieu de discuter de telles thèses.

Phil HEARSE, *On Trotskyism and the Fourth International*. London, International Marxist Group, 1978.

C'est précisément au courant auquel appartient Duncan Hallas — le Socialist Workers Party de Grande-Bretagne, ex-International Socialism — que répondent les deux articles de P. H. réunis en brochure par l'International Marxist Group, section britannique de la IV^e Internationale. Le premier de ces articles traite du principe même de la nécessité d'une

organisation internationale et de la façon de la construire aujourd'hui ; le second veut rétablir les positions du trotskysme contre une vue « centriste » de la bureaucratie, de la transition au socialisme, du léninisme en matière d'organisation..., etc.

Nous avons signalé dans cette même rubrique, dès le n° 1 des *Cahiers Léon Trotsky*, l'intéressant numéro spécial de la revue *Studies in Comparative Communism*. Mais nous avons omis de signaler les références bibliographiques qu'elle contenait. Nous le faisons à présent pour les travaux non publiés ou non signalés encore dans les *Cahiers* :

- James Thomas BURNETT, *American Trotskyism and the Russian Question*. University of California at Berkeley, 1968, 285 p.
- Neil Michael HEYMAN, *Leon Trotsky as a Military Thinker*. Stanford University, 1972, 364 p.
- Richard Clark KAGAN, *The Chinese Trotskyist Movement and Ch'en Tu-hsiu : Culture, Revolution and Polity with an Appended Translation of Ch'en Tu-hsiu's Autobiography*. University of Pennsylvania, 1969, 243 p.
- Don Karl ROWNEY, *The Generation of October : The Politics of Twentieth Century Social Revolution in the View of L. D. Trotsky*. Indiana University, 1965, 260 p.

Pierre FRANK, *Histoire de l'Internationale communiste*. Paris, La Brèche, 1979, 2 volumes.

Bien que ne traitant pas spécifiquement de Trotsky et de l'Opposition de gauche, leurs idées et leurs combats sont présents tout au long des 900 pages consacrées par Pierre Frank à l'histoire de l'I. C.

Le livre d'Ernest MANDEL consacré à Trotsky fait plus que reprendre certaines idées contenues dans la polémique soutenue contre Nicolas Krasso (cf. *Ecrits politiques*, tome 1, *De la Commune à Mai 68*, La Brèche, 1978). Il élargit le sujet et tente une certaine systématisation de certains concepts clés de la pensée de Trotsky. Publié par les New Left Books à Londres, il est annoncé par les éditions Maspero pour l'année 1980.

Rappelons la publication dans la collection 10/18 du *Trotsky* de DEUTSCHER. Le même éditeur vient de republier également le *Staline* de TROTSKY en 2 volumes ; cet ouvrage, édité, il y a plus de trente ans n'était plus guère disponible.

Annonçons enfin pour 1980 deux volumes, toujours dans la collection 10/18, d'écrits de TROTSKY relatifs à la Chine.

Sur le mouvement trotskyste international

Allemagne

Rüdiger ZIMMERMANN, *Der Leninbund. Linke Kommunisten in der Weimarer Republik*. Dusseldorf, Droste Verlag, 1978, 308 p.

Vis-à-vis du stalinisme, le Leninbund se rattache à un autre courant d'opposition que le trotskysme. Il n'empêche que des relations politiques ont existé entre le Leninbund et l'Opposition de gauche allemande à partir de 1928, même si, dès l'année suivante, de profondes divergences se révélèrent entre Trotsky et Urbahns sur la nature de l'Etat soviétique à l'occasion de la discussion sur le chemin de fer de Mandchourie. En 1930, d'anciens militants du Leninbund comme Anton Grylewicz rallièrent l'Opposition de gauche. Rappelons enfin que Hugo Urbahns fut présent à la conférence de Paris des 27 et 28 août 1933 où fut adoptée la « déclaration des quatre » en faveur d'une nouvelle Internationale, texte qu'il refusa de signer même s'il pensait alors qu'il était nécessaire de construire une nouvelle Internationale.

Espagne

H. CHAZÉ, *Union communiste (1933-1939). Chronique de la révolution espagnole*. Paris, Ed. Spartacus/René Lefevre, 1979, 128 p.

Henri Chazé fut membre de l'Union communiste qui publia *L'Internationale* de 1933 à 1939. Rappelons que cette organisation fut créée à la suite du départ de la Ligue communiste de 35 militants en désaccord avec l'orientation de cette organisation depuis la conférence de Paris des 27 et 28 août 1933. Cette scission et la constitution de l'Union communiste eurent lieu en octobre 1933. Les articles qui constituent ce petit livre furent d'abord publiés dans *L'Internationale*, de 1936 à 1939, et sont consacrés aux luttes de classes en Espagne pendant cette période. En désaccord avec les trotskystes, en particulier — mais pas seulement — sur la nature sociale de l'U. R. S. S. qu'ils refusaient de considérer encore comme un état ouvrier, les militants de l'Union communiste prirent des positions différentes de celles d'autres courants comme les bordiguistes vis-à-vis de la lutte des classes en Espagne ; ils refusèrent de n'y voir, comme ces derniers, qu'une lutte entre deux impérialismes rivaux qui ne concernait pas le prolétariat. Cette réédition de textes actuellement introuvables est utile : elle apporte des éclaircissements sur les discussions menées après mai 1937 avec le groupe des Amis de Durutti et leur critique des anarchistes « officiels » et « ministérialistes », ainsi que sur les tentatives (avortées) de constituer une aile gauche au sein du P. O. U. M. et de créer un centre de liaison international (conférence internationale des 6 et 7 mars 1937 à Paris à laquelle assistèrent neuf groupes révolutionnaires).

Pelai PAGES, « La crise du trotskysme international et ses répercussions sur la gauche communiste d'Espagne (1932-1933) », *Bulletin de l'Institut aquitain d'études sociales*, n° spécial sur *Le Mouvement ouvrier espagnol en Aquitaine*, édité par Jean Calvignac, n° 32, 2^e semestre 1978, Bordeaux. pp. 10-66.

Remercions Jean Calvignac qui a eu la bonne idée de traduire et éditer le 5^e chapitre du livre de P. PAGES : *El movimiento trotskista en España (1930-1935)* (Barcelona, Ed. Peninsula, 1977) que nous avons signalé dans la rubrique bibliographique du n° 1 de ces *Cahiers Léon Trotsky*, pp. 125-126.

France

Pierre FRANK, « 15 août 1929, le premier journal de l'Opposition de gauche en France ». *Rouge*, n° 880, 17 août 1979.

Rouge avait confié à Pierre Frank le soin de célébrer le 50^e anniversaire de la parution de *La Vérité* le 15 août 1929, date importante dans l'histoire du mouvement trotskyste en France. Pierre Frank était l'un des onze signataires de l'adresse « aux ouvriers révolutionnaires » composant la première page de ce numéro.

Italie

Alfonso LEONETTI, *Il cammino di un ordinovista. L'Ottobre, il fascismo, i problemi della democrazia socialista. Scritti politici (1919-1975)*. A cura di Franco Livorsi, Bari, De Donato, 1978, 158 p.

Anthologie des écrits politiques d'un membre éminent du mouvement trotskyste italien et international de 1930 à 1936 : son intervention au comité central de Cologne du parti communiste italien où se fit sa rupture avec le groupe dirigeant de ce parti ; le programme de la Nouvelle Opposition italienne (N. O. I.) ; sa déclaration témoignant de son refus d'entrer dans le parti socialiste italien lors de la discussion du « tournant français » dans la majorité des sections de la Ligue communiste internationaliste en 1934-1935. Ajoutons que cette déclaration fut cependant publiée dans *Nuovo Avanti*, organe du parti socialiste italien (anno XI, n° 11, 16 marzo 1935). Les textes cités ici ne constituent qu'une partie du livre.

Giancarlo DE REGIS, *La « svolta » del Comintern e il comunismo italiano*. Roma, Controcorrente, 1978, 200 p.

Ce travail, consacré à l'histoire du parti communiste italien et ses rapports avec le Comintern de 1921 à 1932, présente dans sa dernière

partie un tableau de l'évolution de la N. O. I. En janvier, la direction du P. C. I. lança le mot d'ordre aventuriste « d'insurrection armée » contre lequel s'opposèrent, outre Alfonso Leonetti, Pietro Tresso et Paolo Ravazzoli, opposition également partagée à la même époque semble-t-il par Gramsci alors en prison. Sont évoquées ensuite : la prise de contact des « trois » avec l'Opposition de gauche internationale — à partir d'avril 1930 —, leurs discussions avec Trotsky sur la nature de la future révolution italienne (critique de la théorie du « social-fascisme », lutte pour le front unique des organisations ouvrières, importance des mots d'ordre démocratiques), leur expulsion du P. C. I. et leur lutte pour la réintégration, la publication du *Bollettino dell'Opposizione comunista italiana* à partir d'avril 1931 et de la plate-forme politique de la N. O. I. en juillet 1932 et enfin l'évolution ultérieure des « trois ».

Mexique

Guadalupe PACHECO MENDEZ, Arturo ANGUIANO AROZCO, Rogelio VIZCAÍNO, *Cardenas y la Izquierda mexicana*. Mexico, Juan Pablos, 1975, 392 p.

L'on sait que le Mexique fut le seul pays à accorder, à la fin de l'année 1936, l'asile à Léon Trotsky alors emprisonné par un gouvernement « socialiste », et universellement pourchassé. Comment caractériser le régime qui, sous la présidence du général Cardenas, prit cette courageuse décision ? Selon les auteurs, les relations établies entre Cardenas d'une part, la bureaucratie ouvrière et le P. C. mexicain de l'autre, sont la clé qui permet de comprendre cette période. La stratégie de Front populaire suivie par le P. C. mexicain — comme les autres sections de l'Internationale communiste — servait en fait de justification à l'impulsion et au développement d'un vaste « front national » regroupant toutes les forces ouvrières, radicales, petites-bourgeoises et paysannes et se donnait comme objectif de renforcer l'étape « démocratique » de la révolution mexicaine représentée par Cardenas depuis son accession au pouvoir en 1934. Ce « front national » avait pour objectif d'achever les tâches démocratiques que la bourgeoisie mexicaine était elle-même impuissante à réaliser. Politique réalisée à travers le P. C. mexicain et la bureaucratie syndicale (en particulier la puissante C. T. M. à la tête de laquelle se trouvait Vincente Lombardo Toledano) et qui succédait à la ligne « gauchiste » qui avait été celle du P. C. M. de 1929 à 1934 pendant les années de la « troisième période ». Le gouvernement de Lazaro Cardenas était caractérisé par ce bloc comme « démocratique avancé » et « progressiste ». A partir de 1935, cette politique de Front populaire affirmait vouloir également combattre l'impérialisme américain. Il y avait donc coïncidence entre :

— la politique de Front populaire, c'est-à-dire de collaboration de classes du P. C. M. se limitant volontairement à l'étape « démocratique » de la révolution mexicaine,

— le bonapartisme de Cardenas s'appuyant sur la bureaucratie ouvrière et intégrant celle-ci à l'Etat pour faire avancer les objectifs démocratiques. Ce qui ne veut pas dire que Cardenas n'avait pas une certaine indépendance vis-à-vis de ces forces ouvrières : l'asile donné à Trotsky en est une preuve des plus manifestes !

Son statut de réfugié politique interdisait à Trotsky d'intervenir publiquement dans la politique mexicaine ; il eut cependant des discussions avec des trotskystes mexicains qu'il influença certainement. Les positions développées par ces derniers sont analysées par les auteurs de ce livre : à partir de 1937 les militants de la Liga comunista internacionalista mirent l'accent sur la nécessaire indépendance politique qui devait être celle du prolétariat mexicain : la classe ouvrière devait se garder de toute collaborations de classes avec le gouvernement Cardenas — quels que fussent ses aspects progressistes et courageux. Un programme de transition devait également être élaboré pour le Mexique.

Suivent trois entretiens avec Miguel Velasco, Valentin Campa, ancien dirigeant du P. C. M. dont les mémoires récemment publiés (*) ont permis à *L'Humanité* d'apprendre à ses lecteurs que Trotsky avait été assassiné sur ordre de Staline et non par un « adepte désenchanté », et José Revueltas.

Dans une troisième partie, enfin, sont publiés des documents du P. C. M. des années 1932 à 1939 ainsi qu'un témoignage d'Hernan Laborde sur la crise de ce parti en 1939. Dans une rubrique consacrée à « l'influence de Trotsky » sont reproduits deux articles de ce dernier, deux articles d'Octavio Fernandez et un de Grandizo Munis paru en 1939. Une utile bibliographie vient compléter ce livre.

* Valentin CAMPA, *Mi testimonio. Experiencias de un comunista mexicano*. Mexico, Ediciones de cultura popular, 1978, 370 pages. (Cf. en particulier le chapitre : *El caso Trotsky*, pp. 159-166).

Pays-Bas

Jacques DE KADT, *Politieke Herinneringen van een Randfiguur*. Amsterdam, G. A. van Oorschot, 1976, 256 p.

Les souvenirs de l'un des dirigeants de l'O. S. P. (parti socialiste indépendant créé en 1932), avant sa rupture avec ce parti lors de l'été 1934 nous intéressent dans la mesure où J. D. K. rencontra Trotsky durant l'été 1933 ; il participa également à la conférence de Paris des 27 et 28 août 1933 du bureau de Londres « misérablement organisée par Paul Louis, membre du parti d'unité prolétarienne ». A l'issue de cette conférence, qui se tint à l'hôtel Bohy-Lafayette à Paris, fut adoptée la « déclai-

ration des quatre », premier pas dans la construction de la IV^e Internationale.

Suisse

David VOGELSANGER, *Der Trotzkismus in der Schweiz, 1930-1942*. Lizenzarbeit, Fakultät Zürich, 1979, 190 p.

Ce premier travail sur l'histoire du trotskysme en Suisse, après une définition de ce qu'est le « trotskysme », et une rapide présentation des principales étapes de l'histoire de la IV^e Internationale jusqu'à la seconde guerre mondiale, décrit les premiers groupements de l'Opposition de gauche à Zurich (à partir de 1930), à Bâle (à partir de 1932). Leur apparition a coïncidé avec l'existence d'une forte opposition communiste internationale « de droite » — dont certains éléments, le groupe de Schaffhouse avec Paul et Clara Thalman notamment — ont rejoint peu après le mouvement trotskyste. En mars 1933 se tint une conférence de l'Opposition de gauche suisse, qui avait été représentée quelques jours auparavant à la préconférence internationale de l'Opposition de gauche, du 4 au 8 février 1933. Les 2 et 3 septembre de la même année se tint la conférence constitutive du Marxistische Aktion der Schweiz, section suisse de l'Opposition de gauche internationale mais ce n'est qu'en décembre 1934 que se tint la première conférence nationale de l'organisation. Dès octobre 1934, le groupe de Zurich décida d'entrer dans le parti et les jeunesses socialistes, exemple qui fut suivi par les autres groupes — notamment à Bâle et à Genève, dans cette dernière ville sous l'impulsion de Hans Freund —, dans les premiers mois de 1935. Assurément l'expérience du G. B. L. dans la S. F. I. O. avait favorablement impressionné les militants suisses. Le groupe de Zurich ne devait pas survivre au départ de Freund pour l'Espagne en 1936. Au cours de cette même année, les militants du M. A. S. menèrent des actions de solidarité en destination du prolétariat espagnol. Les lecteurs des *Cahiers Léon Trotsky* savent également que le M. A. S. eut pendant quelque temps la responsabilité de préparer un « contre-procès » aux procès de Moscou, à Bâle, tentative qui fut en définitive abandonnée (cf. *Cahiers Léon Trotsky*, n° 3, spécial, sur les « procès de Moscou dans le monde », pp. 109-118). En mai 1937, le M. A. S. définit son programme et ses statuts dans lesquels il s'affirmait nettement en faveur de la IV^e Internationale. Présent à la conférence de « Genève » (qui se tint en réalité à Paris), en juillet 1936, le M. A. S. ne put par contre envoyer de délégué à la conférence de fondation de la IV^e Internationale en septembre 1938 où il fut cependant retenu comme « organisation affiliée ». Les liaisons devaient être interrompues avec l'organisation internationale à partir de l'année suivante, date à laquelle le M. A. S. se désintégra en divers petits groupes (notamment à la suite de désaccords profonds sur la question du

défaitisme révolutionnaire). Deux groupes indépendants, mais se réclamant tous deux du trotskysme, se maintinrent à Bâle et à Zurich. Ce travail se termine en mars 1942 date à laquelle un important procès se déroula à Lucerne contre des militants trotskystes. Une liste des publications trotskystes en Suisse de 1930 à 1978, la biographie de vingt militants, un index des sigles et une bibliographie complètent ce travail.

Union soviétique

« La section russe de l'Opposition de gauche et de la IV^e Internationale », *Informations ouvrières*, n° 923, 10 novembre 1979.

I. O. publie en « avant-première » un article écrit sur la base d'un dossier préparé par l'Institut Léon Trotsky pour un prochain numéro des *Cahiers Léon Trotsky*, consacré à la section russe de l'Opposition de gauche russe de 1928 à 1938.

UN COMPLÉMENT PRÉCIEUX AUX ŒUVRES ET AUX CAHIERS

Les trois cent reproductions photographiques rassemblées par David KING et commentées par Pierre BROUÉ constituent actuellement la plus remarquable documentation iconographique réalisée sur L. D. Trotsky, outre son intérêt purement éditorial. Il s'agit d'un ouvrage de 272 pages grand format (21 × 31), relié avec une couverture cartonnée pelliculée. Il est en vente chez l'éditeur au prix de 170 F (180 F franco).

Léon Trotsky, iconographie et mise en page de David KING, textes de Pierre BROUÉ, Paris, E. D. I., 29, rue Descartes.

DANS LES PRÉCÉDENTS NUMÉROS

Dans le n° 1. — Des textes sur le quarantième anniversaire de la conférence de fondation de la IV^e Internationale

- Des souvenirs de Jean van HEIJENOORT
- Une étude de Pierre BROUÉ sur quelques proches collaborateurs de Trotsky
- Un article de Michel KEHRNON sur Essénine et Trotsky
- Un inédit de TROTSKY sur Nietzsche etc.

Dans le n° 2. — Des souvenirs de Raya DUNAIEVSKAIA et Claire SHERIDAN

- Le témoignage de Pierre NAVILLE sur l'assassinat de Klement
- Une étude de G. BREITMAN sur l'amendement Ludlow
- L'article de Jo HANSEN sur l'assassinat de Trotsky
- Une étude de M. KEHRNON sur une source de Deutscher (Ziv)
- Des inédits de TROTSKY sur le P. C. français et à propos de l'assassinat de Klement etc.

Dans le n° 3, spécial, « Les procès de Moscou dans le Monde », numéro de 350 pages, avec notamment :

- Deux études sur la commission Dewey de T. R. POOLE et A. WALD
- Deux études de G. ROCHE et D. VOGELSANGER sur la contre-enquête en France et le contre-procès de Bâle
- Des études sur les « procès manqués » de R. REVOL (Espagne), et P. BROUÉ (Prague et affaire Robinson-Rubens)
- Une étude de P. JOUBERT sur la façon dont *L'Humanité* présentait les faits concernant les trotskystes
- De nombreux inédits de L. T. et autres contemporains

et, dans tous les numéros, l'actualité bibliographique de Michel DREYFUS et Jean-François GODCHAU.

Le directeur de la publication
Jean Risacher

AU SOMMAIRE DU N° 5 :

- Des souvenirs de Sara WEBER qui fut secrétaire de Trotsky à Prinkipo, à St-Palais, à Barbizon et Coyoacan.
- Des articles divers.
- Tout un ensemble sur le mouvement en Autriche : Georges SCHEUER sur Vienne et Prague à l'heure des procès de Moscou.
Hans SCHAFRANEK sur la vie et la mort de Kurt Landau.
Fritz KELLER sur le mouvement trotskyste en Autriche.
Une biographie de Josef FREY.
Des textes inédits de L. TROTSKY sur l'Autriche.
- La suite des informations sur la commémoration du centenaire et la rubrique des actualités bibliographiques.
- Les premiers travaux de recherche à Harvard.

DANS LES NUMÉROS SUIVANTS

Deux numéros spéciaux sur l'Opposition de gauche en U. R. S. S. avec des textes inédits trouvés à Harvard, des lettres et témoignages d'oppositionnels, des analyses sur la situation en U. R. S. S., un numéro centré plus spécialement sur des textes de Rakovsky.

Un numéro consacré à Léon Sédov.

Un numéro centré sur le trotskysme en Amérique latine.

Ces numéros spéciaux s'intercalent avec des numéros « normaux ».

LÉON TROTSKY - ŒUVRES (E.D.I.)

La première série de la publication systématique et chronologique des *Œuvres* de Trotsky, 1933-1940, articles, lettres et autres textes, pour la plupart inédits, couvre la dernière partie de sa vie, celle de la construction de la IV^e Internationale.

Œuvres 1, mars 1933 - juillet 1933 (juin 1978)

Derniers mois en Turquie de Trotsky convaincu de la nécessité d'un nouveau P.C. en Allemagne après l'arrivée au pouvoir de Hitler et l'écrasement de la classe ouvrière, fruits de la politique stalinienne. C'est un tournant politique fondamental.

Œuvres 2, juillet 1933 - octobre 1933 (septembre 1978)

Dès le début de son séjour en France, il s'agit, pour l'exilé de construire une nouvelle Internationale. Une conférence des socialistes de gauche, à Paris en août, réunit des partis et groupes ayant rompu avec les vieilles Internationales, alliés potentiels de l'Opposition de gauche internationale (« Déclaration des quatre »).

Œuvres 3, novembre 1933 - avril 1934 (novembre 1978)

Incognito à Barbizon, Trotsky poursuit le combat pour la IV^e Internationale, l'analyse du tournant de 1933 et la définition des tâches de la révolution politique en U.R.S.S. En France, la montée des masses et leur aspiration à l'unité ouvrent des perspectives nouvelles. Mais la bourgeoisie ne peut plus assumer le risque de sa présence et l'expulser. Pour lui, le monde est désormais la « planète sans visa ».

Œuvres 4, avril 1934 - décembre 1934 (février 1979)

Expulsé en France, Trotsky erre pour s'installer enfin à Domène (Isère), sous surveillance spéciale. Il s'efforce de convaincre ses camarades d'opérer un nouveau tournant, l'« entrisme » dans la S.F.I.O., qui déclenche une crise. L'assassinat de Kirov marque le début de la lutte contre les amalgames, la répression de masse en U.R.S.S. et l'extermination de l'Opposition de gauche, comme de toute opposition.

Œuvres 5, janvier 1934 - juin 1935 (mai 1979)

Analysant l'assassinat de Kirov Trotsky propose en vain la défense des révolutionnaires d'U.R.S.S. La création aux Pays-Bas et aux Etats-Unis de nouveaux partis par fusion des sections de la L.C.I. et d'organisations centristes en évolution, lui permet de relancer le combat pour la IV^e Internationale (« Lettre ouverte »). Quelques succès de la politique « entriste » sont enregistrés, mais la montée des masses rend nécessaire la « sortie ». Trotsky obtient enfin un visa pour la Norvège.

Œuvres 6, juin 1935 - septembre 1935 (octobre 1979)

Début du séjour en Norvège de Trotsky qui, sachant l'asile précaire, observe la plus grande prudence. La construction de la IV^e Internationale reste au centre de son activité. Suivant leur propre situation, les sections doivent, soit entrer dans les partis socialistes (Etats-Unis, Pologne), soit en sortir (France) quand l'entrisme a déjà porté ses fruits. Par ailleurs, les « décisions » du VII^e congrès confirment ses pronostics sur l'évolution de l'I.C. et la persécution des révolutionnaires.

Œuvres 7, octobre 1935 - décembre 1935 (février 1980)

Cette seconde partie du séjour de Trotsky en Norvège, émaillée de difficultés domestiques et locales et où parvenaient les échos des discussions sur le Front populaire, est essentiellement marquée par des scissions au sein de diverses sections, notamment au sein du R.S.Å.P. hollandais et surtout dans la section française, à travers la publication de *La Commune*, organe des G.A.R., par les partisans de R. Molinier et P. Frank, auxquelles s'ajoutent la création du P.O.U.M. en Espagne. Parallèlement, l'exilé reçoit des informations nouvelles sur les répressions en U.R.S.S. ainsi que de nombreuses visites de camarades de divers pays.